NDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XIII
236
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

PROVINCIALE

Palchetto

Num.° d'ordine

B-Trev;
FILL
250

HISTOIRE

MODERNE.

TOME VINGT-CINQUIEME.

645018

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, DES AMÉRICAINS, &c.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER, *depuis le douziéme volume.*

TOME VINGT-CINQUIEME.

Trois livres relié.

A PARIS;

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint Jean-de-Beauvais, vis-à-vis le College; Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

HISTOIRE
DES
AMÉRICAINS.

CHAPITRE V.

L'AMÉRIQUE Méridionale se termine en pointe, à peu-près comme l'Afrique. Les Espagnols prétendent que la pointe de l'Amérique leur appartient, & la regardent comme faisant partie du Chili : mais les Géographes & les Voyageurs en font un pays séparé.

ARTICLE I.

Terre Magellanique.

LA Terre Magellanique s'étend depuis le quarante-septiéme degré de latitude Australe, jusqu'au cinquante-quatrié-

me, & depuis le ſoixante-onziéme, juſqu'au ſoixante-dix-neuviéme de longitude. Cette contrée eſt habitée par trois différentes nations ſauvages qui ſont les *Cézarés*, les *Patagons* & les *Pecherais*. Elle eſt bornée au Nord par le Bréſil & le Chili; à l'Oueſt, par la mer Atlantique; au Midi, par le détroit de Magellan, & à l'Eſt, par la mer Pacifique.

§. I.

Habitans de la Terre Magellanique.

LES habitans de ce pays ſont, comme on vient de le dire, trois différens peuples; les Cézarés, les Patagons & les Pecherais. On prétend que les premiers ſont originaires d'Eſpagne. Nous prendrons pour autorité le P. Feuillée. La difficulté de traverſer l'iſthme Darien par terre pour parvenir à la mer du Sud & au Pérou, engagea les Eſpagnols à faire pluſieurs tentatives pour y arriver par le détroit de Magellan. Guttieres de Carvajal, Evêque de Placentia, fit armer à ſes frais trois vaiſſeaux, & en donna le commandement à Alfonſe de Ca-

Journal des Obſervations du P. Feuillée.

margo. Ils partirent de Séville vers le mois d'Août 1539, & allerent mouiller l'ancre le 20 Janvier 1540, près du Cap Vierge, à 52d 20′ de latitude. A peine ces vaiſſeaux eurent-ils embouqué la ſeconde entrée du détroit, qu'ils furent ſurpris par un vent d'Oueſt. Deux de ces vaiſſeaux furent jettés ſur la côte, & s'y briſerent. Ceux qui compoſoient l'équipage ſe ſauverent : il y avoit parmi eux pluſieurs Prêtres & pluſieurs Femmes. Le quatriéme vaiſſeau, qui avoit toujours tenu le large, ne reçut aucun dommage. En vain ceux qui étoient échoués implorerent ſon ſecours : le Capitaine, craignant de n'avoir pas aſſez de vivres, & de trop charger ſon vaiſſeau, refuſa de les prendre : il prit par la mer du Sud, & alla droit à Lima. Ceux qu'il laiſſa ſur le rivage ramaſſerent les débris de leurs vaiſſeaux, & chercherent dans ce pays une terre qui leur fût convenable : ils s'établirent au midi du Chili, multiplierent au point qu'ils forment aujourd'hui un peuple, & vivent en République. Craignant qu'on ne trouble leur tranquillité, ils ne donnent entrée chez eux à aucun

étranger. Les Chiliens, leurs voiſins, diſent que le pays qu'ils habitent eſt très-fertile & très-agréable, qu'il eſt fermé du côté de l'Oueſt par une grande riviere fort rapide; qu'ils ſont blancs comme les Européens, que lorſqu'on eſt monté ſur des hauteurs, on voit du linge étendu dans les plaines qu'ils habitent, & qu'on entend le ſon de pluſieurs cloches. Le Pere Feuillée dit qu'étant au Chili, on lui aſſura que l'entrée dans les terres des Cézarés eſt défendue à tous les Européens; que pour conſerver leur liberté, ils ont établi entr'eux une loi qui porte que ceux qui ſeront traîtres à la République & qui découvriront ſon entrée, ſeront condamnés à mort, fut-ce le Chef de la République. Il eſt poſſible que les Chiliens ſe ſoient trompés ſur la latitude, & qu'ils ayent voulu parler au P. Feuillée d'une Colonie du Paraguay.

Les Patagons habitent la partie de la Terre Magellanique qui eſt à l'Oueſt. Ils ſont tous en général d'une belle taille: on n'en voit aucun au-deſſous de cinq pieds cinq ou ſix pouces, pluſieurs ont juſqu'à ſix pieds. Ils ont une énor-

Voyage autour du monde, par M. de Bougainville, en 1766, 1767, 1768, 1769, ſeconde édition, tom. I.

me quarrure, la tête fort groſſe, les membres fort épais. Ils ont l'air robuſte : leurs nerfs ſont tendus ; leur chair eſt ferme & ſoutenue. C'eſt l'homme livré à la nature, qui, ſe nourriſſant d'alimens pleins de ſucs, prend tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible. La figure des Patagons n'eſt ni dure ni déſagréable : pluſieurs l'ont même aſſez belle. Leur viſage eſt rond, mais un peu plat ; leurs yeux ſont vifs ; leurs dents extrêmement blanches, mais larges. Ils ont des cheveux noirs attachés ſur le ſommet de la tête. Quelques-uns ont ſous le nez des mouſtaches plus longues que fournies. Leur peau eſt de couleur bronzée, comme celle des autres Amériquains. Ils ſe peignent aſſez communément les joues en rouge. Leurs femmes ſont aſſez belles, & preſqu'auſſi blanches que les Européennes.

Leur habillement eſt un petit tablier qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peau de veaux marins. Ce manteau eſt attaché par le milieu du corps, & deſcend juſqu'aux talons. Ils laiſſent communément retomber en arriere la partie faite pour

couvrir les épaules, de maniere que, malgré la rigueur du climat, ils ſont preſque toujours nuds de la ceinture en haut. Ils ont des eſpeces de bottines de cuir de cheval, ouvertes par derriere.

Quelques-uns ont des ſabres, des arcs & des fléches; mais leurs armes ordinaires ſont deux cailloux ronds, attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné : on ne connoît même que cette eſpece d'arme dans toute la Terre Magellanique. Leurs chevaux, qui leur viennent, ſans doute des Eſpagnols, ſont petits & fort maigres : ils boivent de l'eau de la mer, parce que l'eau douce eſt fort rare ſur cette côte. Ils ont des chiens qui ſont petits, & d'une vivacité extraordinaire.

La principale nourriture des Patagons eſt la moelle & la chair de guanagues & de vigognes. Il paroît qu'ils ſont diviſés par bandes comme les Tartares, que chaque bande a un Chef, & qu'ils vivent errans. Ils paſſent pour avoir le caractere fort doux.

Ibid. M. de Bougainville les préſente comme des hommes fort ſociables. A peine, dit-il, avions-nous mis pié à terre, que nous vîmes venir à

nous ſix Patagons à cheval & au grand galop. Ils deſcendirent de cheval à cinquante pas, &, ſur le champ, accoururent à nous, en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils nous ſerroient enſuite entre leurs bras, répétant, de toutes leurs forces *chaoua*, *chaoua*, que nous répétâmes. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne tarderent pas à ſe raſſurer. Après beaucoup de carreſſes réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur diſtribuâmes, & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque inſtant leur nombre augmentoit. Bientôt il monta à trente, parmi leſquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Ils nous aborderent avec un air de confiance. Ils ne paroiſſoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fuſils, ils nous faiſoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroiſſoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. Quelques-uns de nos Meſſieurs s'occu-

poient à ramaſſer des plantes ; pluſieurs Patagons ſe mirent à en chercher, & apportoient les eſpéces qu'ils voyoient prendre. L'un d'eux s'approcha du Chevalier du Bouchage, lui montra un de ſes yeux auquel il avoit mal, & lui demanda, par ſigne, de lui indiquer une plante qui pût le guérir. Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuſes à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent, par ſignes, du tabac à fumer : le rouge ſembloit les charmer. Auſſi-tôt qu'ils appercevoient ſur nous quelque choſe de cette couleur, ils paſſoient la main deſſus & témoignoient en avoir envie. On s'aviſa de leur faire boire de l'eau-de-vie, ne leur en laiſſant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils ſe frappoient avec la main ſur la gorge, & pouſſoient, en ſouflant, un ſon tremblant & inarticulé, qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Ils ſaiſiſſoient tout ce qui leur tomboit ſous la main. On voit, d'après ce détail, que les Patagons ne ſont pas d'une taille giganteſque, comme pluſieurs Voyageurs qui ont été ſur ces côtes l'ont annoncé.

La partie de la Terre Magellanique qui eſt à l'Eſt, eſt habitée par les Pecherais. On les nomme ainſi, parce qu'ils répétent ce mot ſans ceſſe lorſqu'ils abordent les Européens. Ils ſont petits, vilains, ont une odeur inſupportable. Ils n'ont pour vêtement que des peaux de loups marins. Ces mêmes peaux leur ſervent à faire de toits à leurs cabanes, & des voiles à leurs pirogues. Leurs femmes ſont hideuſes, & les hommes ſemblent avoir pour elles peu d'égards. Ce ſont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent ſoin de les entretenir. Lorſque l'eau y entre, elles ſe jettent à la nage pour les vuider. A terre, elles ramaſſent le bois & les coquillages, ſans que les hommes prennent aucune part au travail. Celles qui ont des enfans à la mammelle ne ſont même pas exemptes de ces corvées : elles portent ſur leur dos les enfans pliés dans la peau qui leur ſert de vêtement. *Ibid.*

Leurs pirogues ſont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mouſſe dans les coutures. Il y a, au milieu, un petit foyer de ſable, où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs

armes ſont des arcs & des fléches faits d'une eſpéce d'épine-vinette à feuilles de houx, qui eſt aſſez commune dans le détroit; la corde eſt de boyau, & les fléches ſont armées de pointes de pierre, taillées avec aſſez d'art. Ils emploient plutôt ces armes contre le gibier que contre les ennemis : elles ſont auſſi foibles que les bras qui en font uſage. Ils ont en outre des os de poiſſon longs d'un pié, aiguiſés par le bout, & dentelés ſur un de ſes côtés : ils les attachent à une longue perche, & s'en ſervent en forme de harpon.

Ces Sauvages habitent pêle-mêle; hommes, femmes & enfans, dans des cabanes au milieu deſquelles ils allument du feu. Leur principale nourriture eſt le poiſſon & le gibier. Ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleines. Preſque tous ont les dents gâtées, ce qui vient de ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoiqu'à moitié crus. Ils ſont aſſez doux, mais on eſt tenté de ne pas leur en ſavoir gré, parce qu'ils ſont d'une foibleſſe extrême. Cette foibleſſe leur vient ſans doute de la miſere à laquelle ils ſont réduits : dans cet affreux climat, ils

manquent de preſque tout en général.

Ils ſont ſuperſtitieux, & croyent à des génies malfaiſans. Il y a parmi eux des Prêtres qui en conjurent l'influence. Ces Prêtres ſont en même temps Médecins ou plutôt charlatans. Suivons M. de Bougainville, il nous en donne une preuve. Un de leurs enfans, dit-il, âgé d'environ douze ans, le ſeul dont la figure fût intéreſſante à nos yeux, fut ſaiſi tout-à-coup d'un violent crachement de ſang, accompagné de convulſions très-vives. Il avoit été à bord d'un vaiſſeau, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace. Comme ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narrines de petits morceaux de talc, il fit le même uſage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en pluſieurs endroits, & rendoit le ſang preſque continuellement.

Cet accident répandit la conſternation & la méfiance parmi les Pecherais. Ils nous ſoupçonnerent de quelque maléfice. Les Jongleurs s'emparerent auſſitôt de cet enfant, le dépouillerent d'une caſaque de toile qu'on lui avoit

donnée : ils voulurent la rendre ; & ; ſur le refus qu'on fit de la reprendre, ils la jetterent loin d'eux. Un autre Sauge, qui ne craignoit pas ſans doute les enchantemens, la ramaſſa.

Un des Jongleurs étendit d'abord l'enfant ſur le dos, dans une des cabanes, ſe mit à genoux entre ſes jambes, ſe courba ſur lui, preſſa le ventre de cet enfant avec la tête & les deux mains, criant de toute ſa force, ſans qu'on pût entendre rien d'articulé dans ſes cris. Il ſe levoit de tems en tems ; &, paroiſſant tenir le mal dans ſes mains, il les ouvroit tout-à-coup, en ſouflant, comme s'il eut voulu chaſſer quelque mauvais eſprit.

Pendant cette cérémonie, une vieille femme, en pleurs crioit de toute ſa force dans l'oreille du malade. Cet enfant paroiſſoit ſouffrir autant du remede que de ſon mal. Le Jongleur lui donna quelque relâche, pour aller prendre ſa parure de cérémonie. Il revint, ayant les cheveux poudrés, & la tête ornée de deux aîles blanches, aſſez ſemblables au bonnet de Mercure. Il recommença ſes fonctions avec plus de confiance & auſſi peu de ſuccès. No-

tre Aumônier lui adminiſtra furtivement le baptême. Le Chirurgien major fit apporter un peu de lait & de tiſane émolliente. Le Jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre, paré des mêmes ornemens, recommença ſon opération ſur le ventre, les cuiſſes & le dos de l'enfant. On ne pouvoit voir, ſans pitié, tourmenter ainſi cette infortunée créature qui ſouffroit ſans ſe plaindre. Son corps étoit tout meurtri, & les Jongleurs continuoient leur barbare remede, à force de conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt que toute la Nation ſembloit prendre à ſon ſort, la patience de l'enfant faiſoient le ſpectacle le plus attendriſſant. Les Sauvages s'appercevant que nous partagions leurs peines, ceſſerent d'avoir pour nous de la méfiance. Ils nous laiſſerent approcher du malade, & le Major examina ſa bouche enſanglantée, que ſon pere & un autre Pécherais ſuçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur perſuader de faire uſage du lait ; il fallut en goûter pluſieurs fois. Enfin, malgré l'oppoſition des Jongleurs, le pere ſe détermina à en

faire boire à ſon fils. Les Jongleurs témoignerent de la jalouſie contre notre Chirurgien, qu'ils parurent à la fin reconnoître pour un habile Jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un ſac de cuir qui contient leur bonnet de plumes, de la poudre blanche, du talc, & les autres inſtrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux qu'ils le refermerent auſſi-tôt.

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit; l'enfant ſouffroit moins: mais un vomiſſement preſque continuel nous fit appréhender qu'il ne fut paſſé du verre dans ſon eſtomach. Nous eumes bientôt lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop juſtes. Vers les deux heures après minuit, nous entendîmes des hurlemens répétés, &, dès le point du jour, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient ſans doute un lieu ſouillé par la mort, & des étrangers qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Ils abandonnerent ſur le rivage une de leurs pirogues qui avoit beſoin d'être réparée.

Voilà les Nations qui habitent la Terre Magellanique. Voyons quelles ſont ſes productions.

II.

Animaux de la Terre Magellanique.

ON trouve dans cette contrée des chevaux en assez grande quantité. Il y a apparence qu'ils y furent apportés par les Espagnols qui en lâcherent quelques-uns dans les plaines où ils ont beaucoup multiplié : mais ils ont dégénéré, & ne sont pas, à beaucoup près, si beaux que ceux d'Espagne. Les Patagons en attrappent beaucoup & en font leur monture, ce qu'ils ont appris des Espagnols. Les chevres y sont aussi fort communes : on croit encore qu'elles y ont été apportées par les Espagnols.

Les animaux originaires du pays sont les *Guanacas*, ou brebis sauvages. Elles ont douze palmes de haut, ressemblent au chameau par la tête & le cou, & approchent beaucoup du cheval par le reste du corps. Elles sont fort alertes. Ce sont les mêmes brebis que l'on trouve au Pérou, & l'on s'en sert aux mêmes usages. On trouve en outre dans ce pays des renards ; mais ils sont un peu plus petits que les nôtres : les liévres y sont fort communs.

Jean Wood, en Magellanique, traduction françoise, imprimée à Rouen, en 1715.

Il y a un animal qui n'eſt pas ſi gros que la Tortue de terre, & qui eſt couvert ſur le dos d'une écaille ſéparée en deux piéces; mais elles ſe joignent enſemble. Sa chair eſt très-bonne. Les Eſpagnols l'appellent *Cochon cuiraſſé*. Wood aſſure qu'il vit dans ce pays un autre animal d'une eſpéce bien plus ſinguliere; mais il ſe contente de dire qu'il a la queue fort épaiſſe, & n'en donne pas la deſcription. Il le déſigne ſous le nom de *Grondeur* ou *Soufleur*, parce qu'il gronde ou ſoufle, & gratte la terre avec ſes pieds de derriere ſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un. Il n'a d'autre défenſe que ſon derriere qu'il préſente à celui qui l'approche, & d'où il fait ſortir des excrémens dont l'odeur eſt inſupportable. Le Pere Feuillée en donne la deſcription dans ſon Journal. Il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un Chat, a la tête longue & pointue, la mâchoire ſupérieure plus avancée que l'inférieure; la gueule fendue juſqu'à l'angle des yeux; les yeux longs & étroits; l'uvée noire, le reſte blanc; les oreilles larges, aſſez ſemblables à celles d'un homme; les bords des cartilages renverſés

en-dedans ; les lobes pendent un peu en bas : toute la diſpoſition des oreilles de cet animal marque qu'il a l'ouie fort délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine ſur la tête, paſſent au-deſſus des oreilles, en s'éloignant l'une de l'autre, & vont ſe tirer en arc aux côtés du ventre. Ses piés ſont courts ; ſes pattes diviſées en cinq doigs, munis à leurs extrémités de cinq ongles noirs, longs & pointus : ils lui ſervent à creuſer ſon terrier. Son dos eſt voûté comme celui du cochon, & le deſſous du ventre eſt tout plat. Sa queue, qui eſt auſſi longue que ſon corps, ne differe pas dans ſa conſtruction de celle du Renard. Son poil eſt d'un gris obſcur, & long comme celui de nos Chats. Il fait ſon trou en terre comme nos lapins ; mais ſon terrier n'eſt pas ſi profond. L'odeur inſupportable qu'il répand vient de ſon urine. Lorſqu'il eſt pourſuivi, il piſſe ſur ſa queue, & diſperſe ſon urine en l'air comme avec un goupillon. L'odeur en eſt ſi puante, que les hommes & les animaux de proie ſont obligés de l'abandonner. Pour être tranquille dans ſon terrier, il piſſe à l'entrée.

On trouve en outre dans ce climat des Lions, mais ils ſont fort rares & plus petits que ceux d'Afrique.

Les Oiſeaux les plus communs de la Terre Magellanique ſont les Aigles, les Autruches, les Cignes, les Canards, les Cercelles, les Hérons, les Milans, les Faucons, les Perdrix, les Bécaſſines, les Roitelets & les Hibous.

Parmi les oiſeaux de mer, on donne le premier rang aux Pingouins. Ils reſſemblent beaucoup à l'oie; mais, au lieu de plumes, ils n'ont que du duvet. Ils ne volent point, ſe dreſſent ſur leurs jambes, & courent auſſi vîte qu'un homme. Leurs aîles, où il n'y a point de plumes, pendent des deux côtés de leurs corps lorſqu'ils courent, & ne leur ſervent qu'à ramer lorſqu'ils ſont dans l'eau. Ils ne ſe nouriſſent que de poiſſon. Ils font leur trous dans la terre comme les Lapins, y couvent & y nourriſſent leurs petits. Le Pingouin eſt aſſez bon au goût: il ſent un peu le poiſſon. Pour l'apprêter, il faut l'écorcher, parce qu'il eſt trop gras. On peut le faire bouillir ou rôtir: mais il eſt meilleur rôti.

Amphibies. Le Lion marin eſt le plus gros ani-

mal de cette eſpece que l'on trouve dans ce pays. Lorſqu'il a toute ſa taille, il peut avoir vingt piés de longueur, & quinze de circonférence. Le mâle reſſemble aſſez au Lion par la tête, le cou & le poitrail : il a des crins comme lui, & le reſte du corps eſt couvert d'un poil ras : le poil de la femelle eſt ras par-tout le corps : ce poil eſt de couleur tannée claire. Leur queue & leurs nageoires ſont noirâtres. Les nageoires leur ſervent de piés pour marcher quand ils ſont à terre : elles ont à peu-près la figure des mains d'hommes, dont les doigts ſont joints enſemble par une membrane ; mais cette membrane ne s'étend pas juſqu'au bout des doigts qui ont chacun un ongle. Le mâle, outre les crins qu'il a ſur le cou, differe encore de la femelle par une eſpece de groſſe trompe qui eſt ſur le bout de ſa mâchoire ſupérieure, & qui peut avoir cinq ou ſix pouces de long. En outre les femelles ſont beaucoup plus petites que les mâles. Ces animaux paſſent tout l'été dans la mer, & tout l'hiver à terre. C'eſt alors qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Les pe-

tits tétent, & ſont, dès leur naiſſance, de la grandeur du Veau marin, qui a toute ſa taille. Les Lions marins vivent, pendant qu'ils ſont à terre, de l'herbe qui croît ſur le bord des eaux courantes, & emploient le temps qu'ils ne paiſſent pas à dormir dans la fange. Ils ſont naturellement fort peſants, & ſe réveillent difficilement : mais ils ne dorment jamais que par troupes, & placent des mâles en ſentinelle autour de l'endroit où ils dorment. Ces ſentinelles ont ſoin de les éveiller dès qu'on approche d'eux, & changent de cri ſi le danger devient plus preſſant : ils grognent d'abord comme des Pourceaux, enſuite henniſſent comme les Chevaux les plus vigoureux. Lorſque les femelles ſont en chaleur, les mâles ſe battent & ſe déchirent mutuellement. La chair en eſt très-bonne. On fait beaucoup de cas de la langue & du cœur de ces animaux On les attrape facilement, parce qu'il leur eſt difficile de s'enfuir : ils ſont très-lourds. Au moindre mouvement qu'ils font, on voit flotter leur graiſſe molaſſe ſous leur peau. On les aſſomme à coups de bâton. Il faut prendre garde qu'ils ne

mordent ; ils ont les dents très-dangereuſes ; & leur peſanteur ſeule eſt cauſe qu'on s'en rend facilement maître. Outre l'avantage qu'on tire de ces animaux pour des proviſions de bouche, ils fourniſſent de l'huile en abondance. On aſſure qu'un ſeul en peut donner juſqu'à cinq cens pintes, ce qui feroit une branche de commerce conſidérable.

§. III.

Arbres & Plantes de la Terre Magellanique.

LE climat de la Terre Magellanique eſt très-froid ; la terre y eſt preſque toujours couverte de neige. L'été, le printems & l'automne ne durent pas plus de quatre mois dans cette contrée. La force de l'hiver commence au mois de Mai, & la neige ne ceſſe de tomber qu'au mois de Décembre. Herrera, Décad. 7, l. 1. c. 8.

Le terrein de la Terre Magellanique eſt aſſez varié. On y trouve des cantons tout couverts de bois, & d'autres qui ſont des plaines. Il y a des endroits ſecs & arides. L'Arbre le plus commun eſt une eſpéce d'arbre à poi-

vre. Il porte ſon fruit comme l'Aubépine en grappes ; mais elles ſont vertes : chaque grain eſt de la groſſeur du poivre, & contient quatre ou cinq petites graines. Lorſqu'elles ſont broyées, elles deviennent blanches comme le poivre blanc, ſont auſſi piquantes & plus chaudes. La feuille de l'arbre eſt blanchâtre, aſſez ſemblable à celle du Tremble. L'écorce a le goût des épices mêlées, & eſt fort ſtomachique.

Recueil de Purchas, t. 1, l. 2, c. 5.

C'eſt le ſeul arbre de cette contrée qui mérite attention ; les autres ne ſont, pour ainſi dire, que des arbuſtes. On y trouve des Groſeilliers qui produiſent un fruit très-agréable & très-ſain ; des Vignes dont le raiſin eſt fort bon. Quelques Voyageurs prétendent qu'on trouve en Magellanique des Bois de ſenteur, & une eſpéce de bois de Canelle. D'autres aſſurent qu'il y a du Jaſpe en aſſez grande quantité, & des carrieres de Marbre de différentes eſpéces.

§. IV.

Poiſſons, Coquillages.

OUTRE les Poiſſons ordinaires, on trouve ſur ces parages quantité de Baleines & de Monſtres marins. Il y en a parmi eux qui ont la tête extrêmement groſſe. Le poiſſon que les Hollandois nomment Diable de mer y eſt fort commun. Il a le corps fort large & court, la queue longue comme un Dragon. Rochewin, Voyage en Auſtralaſie.

On diſtingue trois ſortes de cruſtacées ſur ces parages; l'Ecreviſſe rouge, même avant d'être cuite; le Crabe à pattes bleues: il reſſemble au Tourelourou; & une eſpéce de Chevrette qui eſt très-petite. Les Moules y ſont fort communes: elles ont plus d'un pié de long, mais ne ſont pas, à beaucoup près, ſi délicates que celles d'Europe. Quelques Voyageurs prétendent qu'on trouve dedans des perles aſſez groſſes: mais elles n'ont pas le prix de celles qu'on trouve ailleurs dans les Huîtres. Les côtes de la Terre Magellanique ſont abſolument privées d'Huîtres. M. de Bougainville, *ubi ſuprà.*

§. V.

Deſcription des Détroits Magellan & le Maire.

LE célebre Détroit de Magellan s'étend d'Occident en Orient l'eſpace de cent onze lieues, depuis le Cap des Vierges juſqu'au Cap Déſiré, & en a environ ſept de large à ſon embouchure qui eſt à l'Oueſt : elle eſt bornée du côté du Midi par le Cap des Vierges, & du côté Auſtral par le Cap du S. Eſprit. Il n'a guere qu'une lieue de largeur au premier goulet qui eſt à vingt lieues de l'embouchure, lorſqu'on va de l'Oueſt à l'Eſt. Il s'élargit inſenſiblement, & a juſqu'à ſept lieues dans quelques endroits. On y trouve pluſieurs Iſles, dont les principales ſont l'iſle des Pingouins, ainſi nommée, parce qu'elle eſt remplie de ces animaux ; celle de Ste. Eliſabeth, & celle de Louis-le-Grand. A l'embouchure, du côté de l'Eſt, il y en a une multitude ; mais elles ſont ſi petites qu'elles ne méritent pas qu'on les nomme. La terre des deux côtés y eſt fort droite, remplie de montagnes très-élevées, dont

la

la cime eſt couverte d'une neige éternelle : elle y a tellement vieilli, qu'elle eſt devenue toute bleue. Du côté du Nord, on trouve pluſieurs baies où il y a d'aſſez bons ports. Il eſt borné du côté Auſtral par des Iſles. Herrera, décad. 1, 7.

Les eaux de ce Détroit croiſſent & décroiſſent comme les marées. On voit les marées venir du côté de la mer du Nord & de celui de la mer du Sud. On pourroit croire qu'il y a beaucoup de danger dans l'endroit où elles ſe rencontrent ; mais pluſieurs vaiſſeaux ont éprouvé le contraire. Dans la mauvaiſe ſaiſon le détroit en général n'eſt pas navigable.

Les naturels du Pays nomment ce Détroit *Kaika* : les Européens lui donnent le nom de *Magellan*, parce qu'il a été découvert par *Hernand Magaglans*, qu'on a pris l'habitude de nommer *Ferdinand Magellan*. C'étoit un Gentilhomme Portugais, qui, après avoir ſervi avec diſtinction dans les Indes, ſous François d'Albuquerque, & voyagé dans les Moluques avec Serrano ſon parent, reçut quelque mécontentement à la Cour de Portugal, & paſſa au ſervice de Charles-Quint. Il

lui offrit de décider, en faveur de l'Eſpagne, la conteſtation qui s'étoit élevée entre cette Cour & le Portugal, au ſujet des limites de leurs poſſeſſions en Amérique. Il aſſuroit qu'il y réuſſiroit en allant lui-même aux Moluques par la route d'Occident, & offroit de faire l'entrepriſe à ſes frais, pourvu que l'Empereur lui permît de naviger ſous ſa protection. Sa propoſition étonna, parce que l'on ne connoiſſoit aucune communication de la mer du Nord à celle du Sud. Magellan avoit remarqué, en homme ingénieux & inſtruit, que les terres du continent de l'Amérique déclinoient au Sud-Oueſt, en s'aiguiſant comme celles d'Afrique qui déclinent au Sud-Eſt. Il conclut de-là que l'on devoit trouver les mers ouvertes au bout du continent d'Amérique, comme elles le ſont au bout du continent d'Afrique.

Sur ces conjectures, Charles-Quint fit équiper une flotte de cinq caravelles, en donna le commandement à Magellan, avec commiſſion de chercher le paſſage qu'il croyoit exiſter, & de traverſer les mers à l'Oueſt. La flotte partit de Séville le 10 Août 1519, ar-

riva ſur la côte des Patagons vers le mois de Décembre : un des vaiſſeaux y fit naufrage. Pluſieurs de ſes compagnons, impatients de retourner en Eſpagne, conſpirerent contre lui : leur complot fut découvert : il fit faire leur procès, & les jugea ſelon la rigueur des loix. Trois furent écartelés ; un quatrieme fut abandonné ſur la côte avec un prêtre François.

Cette ſévérité intimida, pour quelque tems, le reſte des mutins : mais leurs murmures recommencerent : ils diſoient que la trahiſon de Magellan étoit manifeſte ; qu'étant Portugais, la haine de ſa nation contre les Eſpagnols étoit aſſez connue ; que ce perfide, ſous prétexte de vouloir les conduire à la fortune dans ces Iſles riches, avoit tendu un piége à l'Empereur, dans le deſſein de faire périr ſes ſujets dans des climats glacés, & de ramener la flotte d'Eſpagne dans le port de Lisbonne. Un des Capitaines de vaiſſeau donna publiquement ordre aux matelots d'appareiller ſon vaiſſeau pour retourner en Europe. Magellan, indigné de cette hardieſſe, ſauta ſur ſon bord, le tua de ſa main avec les plus mutins. Ce

Herrera, décad. 2, l. 2.

coup d'autorité & de hardieſſe en même tems arrêta la révolte. Le 21 Octobre 1520 la flotte doubla le Cap des Vierges. On envoya trois vaiſſeaux à la découverte: le premier fut repouſſé par les courans dans la mer du Nord. Alors les Eſpagnols qui compoſoient l'équipage, ſe ſaiſirent du Capitaine Alvar Meſchiſte, neveu de Magellan, le mirent aux fers, lui firent ſigner, à force de tourmens, une déclaration portant que le prétendu détroit n'étoit qu'une fable inventée par ſon oncle, à deſſein de faire périr les Eſpagnols. On mit enſuite à la voile pour retourner en Eſpagne. Le ſecond vaiſſeau entra dans un canal vers le Sud-Eſt, & ne trouva qu'une mer baſſe remplie de rochers eſcarpés. Le troiſieme, qui avoit tiré au Sud-Oueſt, trouva une belle riviere remplie de Sardines. L'obſervation des grands courans qui ſembloient venir d'une haute mer, engagea Magellan, qui montoit ce vaiſſeau, à envoyer en avant la chaloupe. Elle découvrit un Cap avancé ſur un nouvel Océan. A cette nouvelle, les cris d'allégreſſe ſe répandirent parmi les gens de l'équi-

page, & preſque tous pleuroient de joie. Magellan donna d'avance à ce Cap le nom de *Cap Déſiré*. L'équipage donna au détroit celui de *Magellan*, & de *Magellaniques* aux terres qui le bordent. Le climat étoit ſi froid, le pays ſi peu cultivé que le Général crut devoir avancer le plus vîte qu'il ſeroit poſſible. On y trouva cependant de l'eau douce en abondance, aſſez de bois, du poiſſon, & des baies admirables. Enfin le 28 Novembre 1520 le vaiſſeau de Magellan entra dans la mer du Sud qu'il trouva ſi calme, qu'il lui donna le nom de *Mer Pacifique*.

Le Détroit de Magellan reçoit le nom de celui qui le découvre.

Magellan donne le nom de Mer Pacifique à la Mer du Sud.

Pluſieurs matelots dirent alors qu'ayant trouvé le paſſage qu'on avoit cherché, il falloit s'en retourner en Europe, & revenir avec une flotte fraîchement ravitaillée. Le Général rejetta cet avis, & voulut continuer la route. La mer étoit ſi favorable que le vaiſſeau faiſoit ſoixante-dix lieues par jour : mais la diſette des vivres devint extrême : pluſieurs matelots périrent. Le vaiſſeau, après avoir parcouru pluſieurs milliers de lieues, trouva trois Iſles dont on ignore le nom. Magellan voulut deſcendre à la plus grande pour

y prendre des rafraîchiſſemens : mais il ne put y aborder. Il continua ſa route juſqu'aux Iſles *Philippines*, auxquelles il donna ce nom, parce que le fils aîné de Charles-Quint portoit le nom de Philippe. Trouvant que les habitans étoient doux & traitables, il y aborda. Il donna le nom de S. Lazare à cet Archipel, & en prit poſſeſſion pour la Couronne d'Eſpagne. Je ne m'arrêterai point ici à faire le détail des aventures de Magellan : je remarquerai ſeulement qu'il fit alliance avec le Roi de *Zebu*, qu'il voulut le ſécourir contre celui de *Mathan*, deux Iſles des Philippines, & qu'il fut tué le 26 Avril 1521 d'un coup de lance de canne qui le perça de part en part. C'eſt le premier Navigateur qui ait fait le tour du monde.

Les Eſpagnols, impatients des fatigues qu'il leur falloit eſſuyer tous les jours ; voyant d'ailleurs que les Inſulaires, même ceux de Zebu, avoient le projet de les exterminer tous, prirent le parti de retourner en Europe. Ils brûlerent un des trois vaiſſeaux qui leur reſtoient, parce qu'il n'étoit plus en état de ſupporter la mer ;

parcoururent diverſes autres Iſles ; paſſerent à Borneo ; trouverent les Moluques ſi long-tems cherchées ; aborderent à l'Iſle de Timor, l'une des petites Moluques ; y chargerent des épiceries, & en partirent le 11 Février 1522 pour retourner en Eſpagne ; laiſſerent au Nord le Cap Comorin, & enſuite le Cap de Bonne-Eſpérance. Un des vaiſſeaux, ſe trouvant trop foible pour ce trajet, alla ſe radouber aux Indes Orientales, dans le deſſein de reprendre par la mer Pacifique, & d'aller aborder à l'iſthme de Darien. Le vaiſſeau Amiral de Magellan, nommé la *Victoire*, alors commandé par *Sébaſtien Cano*, rentra ſeul le 7 Septembre 1522 dans le port de San Lucar avec dix-huit hommes ſeulement, reſtés de 60 qui étoient partis des Moluques, & de 180 qui étoient arrivés aux Philippines. La route qu'ils avoient faite étoit, ſelon leur eſtime, de 4460 lieues, d'Orient en Occident : ils avoient mis 37 mois à faire ce long trajet. Ce fut un ſujet d'étonnement pour eux de voir que ce jour qu'ils regardoient comme le 6 Septembre étoit réellement le 7. C'eſt la premiere fois qu'on a fait cette ob-

ſervation ſi ſouvent répétée depuis ; qu'en navigeant autour du monde, ſelon le cours du ſoleil, on gagne un jour en trois ans, & qu'on en perd un ſi l'on fait la route en ſens contraire.

Le premier ſoin de ces Voyageurs fut de rendre graces à Dieu de les avoir conſervés au milieu des dangers qu'ils avoient encourus : ils allerent tous, nuds piés, la torche à la main, dans la Cathédrale de Séville ſe proſterner au piés des autels. Le vaiſſeau *la Victoire* fut hiſſé à terre, & ſoigneuſement conſervé comme un monument de cette mémorable expédition. Ce n'eſt que par cette navigation qu'on a commencé à voir que la terre étoit ſphérique.

Sébaſtien Cano ſe rendit à la Cour, où l'Empereur le reçut avec des éloges & des careſſes proportionnées au ſervice qu'il venoit de rendre. Il remit à Charles-Quint deux Lettres, l'une de *Corala*, Roi de *Ternate* ; l'autre d'*Almanzor*, Roi de *Tidor* ; deux des Iſles Moluques qui ſe reconnoiſſoient vaſſeaux de la Couronne d'Eſpagne. Il lui préſenta pluſieurs Indiens des Moluques, parmi leſquels il y en avoit un ſi ruſé dans le commerce, que la

premiere queſtion qu'il fit, auſſi-tôt qu'il put s'exprimer en Caſtillan, fut combien le Ducat valoit de réales, & combien la réale de maravedis; enfin combien on avoit de poivre pour un maravedi. L'Empereur défendit qu'on laiſsât retourner cet homme dans ſon pays : on y renvoya les autres. Charles-Quint fit remiſe à l'équipage du quart de ce qui lui appartenoit ſur le chargement du vaiſſeau. Cano eut une gratification, une penſion de 1500 ducats, des lettres de nobleſſe, pour armes un écu chargé d'un château d'or en champ de gueules, au chef chargé d'une branche de canelier, de trois noix muſcades & de deux clous de géroffle ; pour ſupport deux Rois Indiens ; un globe pour cimier, avec cette deviſe : *Primus circum dediſti me.* Ses compagnons furent récompenſés à proportion de leurs ſervices.

Détroit de le Maire.

Le Détroit de le Maire commence vers le cinquante-quatrieme degré quarante-cinq minutes de latitude Auſtrale, & finit vers le cinquante-cinquieme douze minutes de la même latitude. Il a entre huit & neuf lieues de longueur ſur ſix de largeur. Le courant y

eſt ſi fort, qu'on a peine à le paſſer lorſqu'il vient de la mer du Sud : mais s'il vient de la mer du Nord, on le paſſe très-rapidement. On trouve de bonnes rades des deux côtés. Les Baleines & les Lions marins y ſont en ſi grande quantité, qu'ils embarraſſent le paſſage. Ce Détroit fut découvert en 1615 par le Maire. Les Provinces-Unies voyant qu'il ſe formoit dans leurs Etats une ſi grande quantité de Compagnies de commerce, qu'elles nuiſoient au commerce même, les réduiſirent toutes en une par un Edit excluſif & privilégié d'octroi auquel leur Compagnie, ſi puiſſante aujourd'hui dans l'Europe & dans l'Aſie, doit ſa véritable origine. Il y avoit alors dans la ville d'Egmont un fameux Négociant nommé *Iſaac le Maire*, homme de génie, de courage, & fort curieux pour les nouvelles découvertes. Il négocioit ſeul pour ſon compte, ſans être membre de la Compagnie. Il avoit déja formé quelques grandes entrepriſes à ſes frais. Il s'entretint un jour avec *Guillaume Schouten*, fameux marin ; leur converſation tomba ſur les nouveaux arrangemens que la République avoit pris au ſujet du commerce.

Recueil de la Compagnie des Indes, t. 8.

Le Maire. Abrégé de on Hiſtoire.

Recueil de la Compagnie des Indes, *ibid.*

Schouten dit à le Maire qu'il étoit perſuadé qu'il exiſtoit un autre chemin que le Détroit de Magellan pour entrer dans la mer du Sud, & que ce chemin ne ſe trouvant pas compris dans la défenſe des Etats-Généraux, il étoit, ſans doute, permis de le ſuivre. Il ajouta qu'on devoit découvrir par ce chemin inconnu de grands & riches pays, où l'on pourroit faire un très-gros commerce. Leur converſation finit par la réſolution d'aller faire des recherches dans la partie Auſtrale de la terre, au Midi du Détroit de Magellan, & de chercher un autre paſſage dans la mer du Sud. Craignant cependant que la Compagnie ne fit, par ſon autorité, échouer leur projet, ils réſolurent de le tenir ſecret. Ils s'engagerent de faire par moitié les frais de l'expédition. Schouten ſe chargea du ſoin des préparatifs, eut le commandement, & pour adjoint & premier Commis *Jacques le Maire*, fils d'Iſaac, qui, comme ſon pere, avoit beaucoup de génie pour le commerce, & de goût pour les découvertes. Ils propoſerent à pluſieurs de leurs amis d'entrer dans l'entrepriſe, ſans leur découvrir quelle

étoit celle qu'ils méditoient. Ils crurent cependant qu'il étoit néceſſaire qu'ils priſſent des Lettres-Patentes des Etats-Généraux, & une Commiſſion du Prince Maurice de Naſſau ; ce qu'ils obtinrent. Les Lettres-Patentes ſignées Alden Barnevelt, ſont du 27 Mars 1614, & portent la permiſſion qu'on leur accorde d'aller à la découverte des nouvelles terres & pays, avec privilege excluſif pour faire quatre voyages aux lieux découverts ; à la charge de rendre compte de la découverte aux Etats-Généraux, quatorze jours après le retour, ſans préjudice cependant des autres priviléges précédemment concédés. La commiſſion du Prince Maurice eſt concédée pour les terres Auſtrales découvertes ou à découvrir, pour les Indes Orientales, pour le Japon, la Chine & la Tartarie.

Le Maire & Schouten, munis de ces Lettres-Patentes & de la Commiſſion du Prince Maurice, armerent à Horn un grand vaiſſeau du port, de trois cens ſix tonneaux, & lui donnerent le nom de *la Concorde* : ils y joignirent un yacht. Comme ils ne vou-

loient pas découvrir leur deſſein, comme on l'a déja dit, ils engagerent des Officiers & des Matelots pour aller par-tout où il plairoit au maître de les mener.

Le peuple ne manqua pas de tenir divers diſcours ſur la deſtination de ces vaiſſeaux, & finit par leur donner le nom de *Chercheurs d'or* : les Directeurs ſe donnerent le nom de *Compagnie Auſtrale*, parce que c'étoit la premiere Compagnie qui ſe fût formée pour les terres Auſtrales : les Directeurs ne ſe bornoient cependant pas à ce ſeul objet.

Les deux vaiſſeaux firent voile du Texel le 14 Juin 1615, & navigerent juſqu'au 25 Octobre, ſans que perſonne, à l'exception de le Maire & de Schouten, ſût où l'on vouloit aller. Alors on en donna publiquement l'avis, & l'on fit la lecture de l'ordre, qui portoit que l'on cherchoit un autre paſſage que celui de Magellan, pour aller dans la mer du Sud, pour découvrir certains pays méridionaux, où l'on eſpéroit trouver beaucoup de richeſſes; que ſi l'on ne pouvoit réuſſir à faire ces découvertes, on iroit par cette mer aux Indes Orientales.

L'Equipage marqua beaucoup de joie en apprenant où l'on alloit, chacun eſpérant qu'il auroit part aux avantages qu'on pourroit retirer de ce voyage. Le yacht fut brûlé par un accident imprévu, lorſqu'on vouloit le carener au port Déſiré. Tout l'équipage paſſa dans le vaiſſeau *la Concorde* qui continua ſa route, arriva à l'embouchure du Détroit la nuit du 24 au 25 Janvier 1616. L'équipage ſe réunit pour donner à ce Détroit le nom de le Maire. Lorſque le Maire vit qu'il étoit dans la Mer Pacifique, il dirigea ſa route du côté des Indes Orientales, découvrit pluſieurs Iſles auxquelles il donna des noms différents, & arriva au mois de Septembre de la même année à *Ternate*, s'y arrêta quelque tems, ſe rendit à *Batavia*. Jean Cohen, Préſident du Conſeil des Indes, déclara à le Maire & à Schouten, au nom de la Compagnie des Indes, qu'il les arrêtoit priſonniers, & qu'il confiſquoit, au profit de la Compagnie, le vaiſſeau *la Concorde*. En vain le Capitaine cria à l'injuſtice : n'étant pas le plus fort, il fut obligé de ſubir la loi que le Préſi-

dent du Conſeil jugea à propos de lui impoſer. On confiſqua ſon vaiſſeau & la cargaiſon, dont on fit inventaire. On diſtribua l'équipage ſur la flotte de l'Amiral Spilberg qui étoit arrivée ſur ces parages.

Cette injuſtice commiſe à l'égard d'un homme qui venoit de faire un des plus fameux exploits de navigation, fut cauſée par la jalouſie que l'on conçut en voyant que le bâtiment étoit chargé pour le compte de quelques Particuliers, non pour celui de la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le voyage ſans ſa participation. Pour ôter tout l'odieux que cette conduite pouvoit avoir, on fit publier que le récit de le Maire & de Schouten ſur les découvertes importantes qu'ils avoient faites, n'étoit qu'un tiſſu d'impoſtures.

On embarqua le Maire ſur le vaiſſeau Amiral de la flotte pour le conduire en Europe : mais il n'eut pas le bonheur d'y arriver, & d'y jouir de la gloire qui étoit juſtement dûe à ſes travaux & à ſes fatigues. Il mourut près de l'Iſle Maurice le 22 Janvier 1617. Spilberg dit lui-même que l'affliction fut générale à ſa mort, & que la Hol-

lande perdit en lui un des plus grands marins qui euſſent paru ; qu'il joignoit au courage la prudence & l'habileté.

Schouten revit ſa Patrie, & y reçut tous les éloges qui lui étoient dûs. On ignore ſi on le dédommagea de la confiſcation de ſon navire.

On obſerve que dans cette navigation autour du monde, qui dura deux ans & dix jours, les équipages des deux vaiſſeaux ne perdirent que quatre hommes.

§. VI.

Les Eſpagnols forment un établiſſement ſur le Détroit de Magellan, & l'abandonnent.

FRANÇOIS de Tolede, Vice-Roi du Pérou, étant informé des ravages que l'Amiral Drake faiſoit dans la mer du Sud, fit ſortir le 11 Octobre 1579, du port de Callao, près de Lima, deux vaiſſeaux de guerre commandés par *Pedro Sarmiento*, Gentilhomme de Galice. Ces deux vaiſſeaux parcoururent toute la côte Eſt de la terre Magellanique ; entrerent dans le Détroit de Magellan, & le paſſerent ; entrerent

dans la mer du Nord, & retournerent en Eſpagne. Sarmiento perſuada à Philippe II qui régnoit alors en Eſpagne, de faire bâtir une fortereſſe ſur le Détroit qui, diſoit-il, avoit ſi peu de largeur, que les batteries des remparts pourroient empêcher tous les vaiſſeaux étrangers de paſſer.

En 1581, le Roi fit équiper une flotte de 23 navires, montée de 3900 hommes. *Diegue Flores de Valdes* fut fait Amiral, & Sarmiento eut le Gouvernement de la nouvelle Colonie que l'on ſe propoſoit d'établir ſur le Détroit Magellan. Cette entrepriſe fut contrariée par une multitude d'accidents. Une tempête diſſipa la flotte ſur les côtes même d'Eſpagne, & coula bas ſept vaiſſeaux portant huit cens hommes : le même accident fit encore périr ſur les côtes du Bréſil un vaiſſeau qui portoit trois cens hommes & vingt femmes deſtinées à peupler la Colonie. Différents événemens en firent périr pluſieurs autres, & Sarmento n'arriva au Détroit qu'avec trois vaiſſeaux chargés de quatre cens hommes & trente femmes, & fournis de proviſions de bouche pour huit mois. Il perdit un de ſes vaiſſeaux peu

Acoſta, l. 3 c. 11.

de tems après, en envoya un en Eſpagne pour chercher des ſecours, & garda le troiſieme.

Il fit conſtruire, à l'embouchure du Détroit, un Fort qu'il appella *Nom de Jeſus*, & y laiſſa 150 habitans. De-là il parcourut par terre les bords du Détroit; &, dans l'endroit qui lui parut le plus favorable, établit une ville qu'il nomma *Philippeville*. Il y fit conſtruire quatre baſtions, & plaça ſur chacun un canon de fonte. On y
Id. Ibid. bâtit une Egliſe, & on y établit un corps de Magiſtrature. La garniſon ſe montoit à quatre cens hommes. On cultiva les environs de la Ville; on ſema du bled & les autres choſes néceſſaires à la vie : mais la terre ne rapporta rien. Sarmento, voyant que la Colonie étoit menacée de la plus affreuſe miſere, alla chercher des ſecours à Rio-Janeiro, puis à Fernambuc où il ramaſſa quelques proviſions. Il fit naufrage à la Baie de tous les Saints; rebâtit un vaiſſeau : mais il fut pris par la flotte du Chevalier Raleigh, & conduit en Angleterre.

La miſere de la Colonie de Philippeville augmenta de plus en plus. Le Roi

d'Eſpagne fut inſtruit que Sarmiento l'avoit trompé en lui propoſant de conſtruire un Fort ſur le Détroit pour empêcher les vaiſſeaux d'y paſſer. On lui fit connoître que ce Détroit avoit, dans les endroits les plus reſſerrés, au moins une lieue de large, & qu'il étoit impoſſible que le canon d'une place en barrât le paſſage. Indigné de ſe voir ainſi trompé, il réſolut d'abandonner cette Colonie à ſon malheureux ſort. La faim, le froid, les bêtes ſauvages qui entroient dans la ville, & dévoroient ceux qu'ils pouvoient attrapper, enfin les attaques continuelles des Barbares la détruiſirent entiérement. Ceux que la faim fit périr, reſterent dans leurs maiſons ſans ſépulture. Cette quantité prodigieuſe de cadavres infecta la ville; le peu d'hommes qui avoient réſiſté à la miſere, furent obligés de l'abandonner, & d'aller le long de la côte pour chercher leur nourriture. Ils prirent chacun un fuſil & les autres choſes néceſſaires. Ils paſſerent une année entiere dans ce déplorable état, n'ayant pour nourriture que des feuilles, des fruits, des racines & quelques oiſeaux. Ne ſe trou-

Purchas, t. 1. l. 2. c. 4.

vant plus que vingt-trois, du nombre desquels étoient deux femmes, ils formerent la résolution de prendre le chemin de *Rio de la Plata.*

Trois ans après l'établissement de la Colonie de Philippeville, Thomas Candish arriva sur ces parages avec une escadre de trois vaisseaux : il trouva sur le rivage un malheureux Espagnol nommé *Hernando*, qui avoit eu assez de force pour rester seul dans ce pays & résister à la misere, & braver les dangers qui le menaçoient sans cesse. Candish le prit sur son bord, & l'emmena en Angleterre. On ignore quel fut le sort de ceux qui avoient pris le chemin de Rio de la Plata.

CHAPITRE VI.

Iſles de l'Amérique Méridionale.

NOUS commencerons cette deſcription par les Iſles de la mer du Nord, en deſcendant vers le Pole Antarctique : nous paſſerons enſuite à celles de la mer du Sud, en remontant vers le Nord. On trouve pluſieurs petites Iſles ſur la côte du Bréſil ; mais elles ſont ſi peu conſidérables, & en même-temps ſi peu connues, que nous croyons ne devoir pas en parler.

ARTICLE I.

Iſle Sainte-Catherine.

ELLE eſt ſituée à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude Occidentale, & vers le vingt-huitiéme de latitude Méridionale : elle eſt environnée de pluſieurs autres petites Iſles. Cette Iſle n'a pas plus de deux lieues de largeur ; mais elle en a

Anſon, voyage autour du monde.

neuf de longueur. Si l'on avoit ſoin de la cultiver, elle ſeroit d'une fertilité étonnante : elle produit des fruits en abondance. Elle eſt couverte d'arbres toujours verds, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbriſſeaux, qui forment enſemble un fourré ſi épais, qu'il eſt impoſſible de le traverſer. On y trouve cependant quelques ſentiers que les habitans ont ouverts. Ils y ont en outre défriché quelques portions de terre ſur le bord de la mer, du côté qui regarde le continent. Les Bois qui ſont compoſés d'arbres & d'arbuſtes aromatiques, exhalent une odeur charmante. Dans les lieux où la terre eſt libre, on cultive des ananas, des pêchers, des vignes, des orangers, des citroniers, des melons, des abricotiers, des bananiers, des oignons & des patates.

Il y a quelques Bœufs, mais leur chair eſt molaſſe & de mauvais goût. On y trouve des Faiſans ; mais ils ſont d'un goût beaucoup moins délicat que ceux d'Europe. Les côtes ſont couvertes de Poiſſons d'aſſez bonne qualité.

L'eau qu'on y trouve eſt très-bonne. Pendant les premiers jours

elle fermente dans les barques, rend une mauvaiſe odeur, & ſe couvre d'une écume verdâtre : mais cette écume tombe bientôt au fond, l'eau devient fort claire & fort douce.

Cette Iſle eſt couverte pendant toute la nuit de vapeurs épaiſſes, qui ne ſont diſſipées que par la force du ſoleil ou par le vent de mer.

On y eſt tourmenté par les Mouſtiques pendant tout le jour. Lorſqu'ils ſe retirent, ils ſont remplacés par une infinité de petites Mouches preſqu'inviſibles, mais fort incommodes par leur bourdonnement & leurs piquûres, qui cauſent des tumeurs ſuivies d'une démangeaiſon fort cuiſante.

Cette Iſle a ſervi long-tems de retraite à des vagabonds qui s'y réfugioient de divers endroits du Bréſil, & qui, ſans renoncer à la qualité de ſujets du Roi de Portugal, n'étoient cependant ſujets qu'au Capitaine qu'ils éliſoient eux-mêmes. Comme ils avoient beaucoup de proviſions, ils pouvoient ſe paſſer du ſecours des Colonies voiſines. Cette ſituation les rendoit fort humains pour les vaiſſeaux étrangers qui abordoient à leur Iſle. Ils leur don-

noient des vivres, en recevoient des habits. Les Portugais établis au Bréſil les ont enfin ſoumis, & ont établi un Gouvernement dans l'Iſle.

ARTICLE II.

Iſles Sébaldes.

CE ſont trois petites Iſles de la mer du Nord, ſituées vers le cinquantiéme degré quarante minutes de latitude Méridionale, & le ſoixante-deux & demi de longitude Occidentale : elles peuvent être à ſoixante lieues du continent. Leur poſition eſt en triangle : deux ſont au Midi & une au Nord. Elles ſont inhabitées. Il y a des ruiſſeaux & des étangs d'eau douce, du célery, des oies, des outardes, des ſarcelles & des pingouins en quantité. Le terrein ſeroit aſſez bon s'il étoit cultivé : mais il n'y a point de bois : on n'y trouve que des arbriſſeaux. Elles furent découvertes par Sebald de Wert, Capitaine Hollandois en 1600.

ARTICLE III.

Iſles Malouines, nommées par quelques Voyageurs Iſles d'Anican. Les Anglois les appellent Iſles Falklan.

§. I.

Leur poſition & leur deſcription géographique.

CES Iſles ſont ſituées entre le cinquante-unieme & le cinquante-deuxieme degré & demi de latitude Méridionale, le ſoixante-unieme & demi, & le ſoixante-cinquieme & demi de longitude Occidentale du Méridien de Paris. Elles ſont éloignées de la côte des Patagons & de l'entrée du Détroit de Magellan, d'environ quatre-vingt ou quatre-vingt-dix lieues. Elles ſont environnées à l'Oueſt & au Midi d'une multitude de rochers qui avancent dans la mer. M. de Bougainville, voyage autour du monde, t. 1.

Ces Iſles ſont au nombre de trois. Il y en a deux aſſez grandes : elles peuvent avoir chacune trente à trente-cinq

lieues de longueur ſur vingt-quatre de largeur : la troiſieme eſt fort petite, & eſt au Nord de celle des grandes qui eſt à l'Eſt. Toute leur partie Occidentale & Septentrionale eſt couverte de rochers. Il y a des plaines fort étendues où l'on y trouve des rivieres & des lacs d'eau douce. Les rivieres coulent ſur le gravier ou ſur le ſable ; leurs eaux ſont très-légeres & très-ſaines.

§. II.

Terrein.

DANS toutes les plaines, il y a plus de profondeur qu'il n'en faut à la terre pour ſouffrir la charrue : le ſol eſt tellement entrelacé de racines d'herbes, juſqu'à la profondeur d'un pié, qu'il faut, pour le cultiver, enlever cette couche. En la deſſéchant & la brûlant, on en améliore la terre. Au-deſſous de la croûte, on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaiſſeur ; elle en a ſouvent beaucoup plus. On rencontre enſuite une terre jaune ou terre franche à des hauteurs indéterminées. Elle couvre des

lits d'ardoiſe & de pierres, parmi leſquelles on n'en trouve point de calcaires. Celles qui ſont dans les montagnes ou ailleurs, ſont d'une nature de quartz & de grès non friable, produiſant des étincelles, même une lumiere phoſphorique, accompagnée d'une odeur ſulphureuſe.

Il y a beaucoup de pierres à bâtir dans ces Iſles : la plupart des côtes en ſont formées. Il y en a même de différentes eſpeces : les unes contiennent des particules de talc. On y trouve auſſi des pierres qui ſe diviſent par feuillets, ſur leſquelles on remarque des empreintes de coquilles foſſiles, d'une eſpece inconnue dans ces mers : on peut en faire des meules pour les outils. On trouve dans ces Iſles de la glaiſe, du ſable & de la terre propre à fabriquer la poterie & les briques.

On y trouve quantité de tourbe qui eſt ordinairement au-deſſus de la glaiſe. Elle ſe forme du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux. L'odeur de cette tourbe n'eſt ni malfaiſante ni déſagréable, & ſes charbons ont une action ſupérieure à celle du char-

bon de terre : en ſoufflant deſſus ; on peut allumer une chandelle auſſi aiſément qu'avec de la braiſe. On peut encore s'en ſervir pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des ſoudures des groſſes piéces.

§. III.

Plantes.

Les bords de la mer ſont couverts d'une eſpece de *Gramen* qui eſt d'un très-beau verd, & qui a plus de ſix piés de hauteur. C'eſt la retraite des Lions & des Loups marins. Cette plante peut être d'un fort bon uſage pour couvrir les maiſons. Le pié en eſt ſucré, nourriſſant. Les beſtiaux le préferent à toute autre pâture.

Les bruyeres, les arbuſtes & la plante que les François ont nommée *Gommier*, ſont ce qu'on trouve de plus remarquable après le *Gramen*. Les campagnes ſont ordinairement couvertes d'une herbe menue, plus ou moins fournie dans les endroits plus ou moins arroſés.

Id. Ibid. Le Gommier eſt une plante incon-

nue en Europe. Il n'a point la figure d'une plante : on le prendroit plutôt pour une loupe ou excroiſſance de terre : il eſt de la couleur d'une pomme. Il ne paroît avoir ni pié, ni branches, ni feuilles. Sa ſurface, qui eſt de forme convexe, préſente un tiſſu ſi ſerré, qu'on n'y peut rien introduire ſans déchirement. Sa hauteur n'eſt que d'un pié & demi. Sa largeur eſt diſproportionnée à ſa hauteur. On en trouve qui ont plus de ſix piés, & qui n'ont pas plus de hauteur que les autres. On peut s'aſſeoir deſſus, même y monter, ſans que le poids paroiſſe le fouler. On voit ſur la ſurface des boſſes & des creux ſans aucune régularité : il y a dans pluſieurs endroits des gouttes de la groſſeur d'un pois : elles ſont jaunâtres & & d'une matiere réſineuſe. Elle répandent une odeur aromatique & aſſez forte. En briſant cette plante, on voit qu'elle part d'un pié d'où s'éleve une infinité de jets concentriques, compoſés de feuilles qui ont la forme d'une étoile, enchaſſées les unes ſur les autres, & comme enfilées par un axe commun. Ces jets ſont blancs juſqu'à peu de diſtance de la ſurface, où l'air les co-

Gommier réſineux.

lore en verd. Lorſqu'on les briſe il en ſort un ſuc laiteux, plus viſqueux que celui des Thytimales. Le pié & les racines fourniſſent abondamment de ce ſuc. Cette plante ſe plaît ſur le penchant des collines : toutes les expoſitions lui ſont indifférentes. L'Auteur prétend que ſa réſine pourroit être utile en médecine. Il aſſure que pluſieurs Matelots s'en ſont ſervis avec ſuccès pour guérir de légeres bleſſures. Il ajoute que la réſine de cette plante ne peut ſe diſſoudre que dans les ſpiritueux ; mais que ſi l'on détache la plante de deſſus le terrein, & ſi on la retourne à l'air, les pluies la lavent & en ôtent toute la réſine : alors elle devient fort légere & brûle comme la paille.

Plante à Bierre.

On trouve dans les mêmes Iſles une autre plante qui peut être d'une grande utilité. Elle forme un arbriſſeau, & rampe quelquefois ſous les herbes & le long des côtes. Les François la goûterent & lui trouverent un goût de Sapinette, ce qui leur donna l'idée d'eſſayer s'ils pourroient en faire de la bierre. Ils réuſſirent au-delà de leurs ſouhaits. Outre que cette boiſſon étoit fort agréable, elle faiſoit un très-bon anti-

ſcorbutique. La feuille de cette plante eſt petite, dentelée & d'un verd clair. Lorſqu'on la briſe entre les doigts, elle ſe réduit en une eſpéce de farine un peu glutineuſe, & d'une odeur aromatique.

Le Céleri ou Perſil ſauvage eſt fort commun dans ces Iſles. Il y a une aſſez grande quantité d'Oſeille, de Creſſon de terre & de Céterres à feuilles ondées.

§. IV.

Fruits.

PENDANT l'automne on trouve aux Malouines deux petits fruits, dont l'un eſt inconnu par-tout ailleurs. Il reſſemble aſſez à une Mûre; l'autre eſt de la groſſeur d'un Pois. On le nomme *Lucet*, à cauſe de ſa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique Septentrionale. La plante qui produit celui qui reſſemble à la Mûre eſt rampante, s'allonge & ſe reproduit comme le Fraiſier: la feuille reſſemble à celle du Charme. Le Lucet eſt auſſi une plante rampante: il porte ſes fruits le long de ſes branches qui ſont auſſi garnies de petites feuilles parfaitement liſſes,

rondes & de la couleur de celles du Myrthe. Ce fruit eſt blanc, coloré de rouge du côté qui eſt expoſé au ſoleil. Il a le goût aromatique, & l'odeur de la fleur d'orange. Celle des feuilles en approche auſſi : leur infuſion avec du lait eſt aſſez agréable. Cette plante ſe plaît dans les lieux humides : on en trouve beaucoup aux environs des lacs.

Il y a beaucoup d'autres plantes qui produiſent des fleurs ; mais elles ſont preſque toutes inodores : il y en a cependant une blanche dont l'odeur approche de celle de la Tubéreuſe. On y trouve une véritable Violette d'un jaune de jonquille. Il n'y a point de plante bulbeuſe ou à oignon.

§. V.

Fleurs.

M. de Bougainville obſerve que dans la partie Méridionale de l'Iſle, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Eſt à l'Oueſt, il ne ſe trouve point, pour ainſi dire, de Gommier réſineux ; mais on y rencontre une prodigieuſe quantité d'une

eſpéce de plante qui a la même forme, mais qui eſt d'un verd tout différent. Elle n'a pas la même ſolidité, ne produit point de réſine, & ſe couvre dans la ſaiſon de belles fleurs jaunes. Cette plante eſt cependant compoſée comme l'autre de jets qui partent tous d'un même pié, & vont ſe terminer à ſa ſurface. Autant le Gommier eſt difficile à ouvrir, autant cette derniere plante eſt facile.

A quelque diſtance du ſommet des montagnes, on trouve une grande eſpéce de Scolopendre ou de Céterre. Ses feuilles ne ſont point ondées; mais elles ſont faites comme des lames d'épée. Deux maîtreſſes tiges ſe détachent de la plante, & portent leur graine en-deſſous comme le Capillaire.

Sur les pierres on voit beaucoup de plantes friables, qui ſemblent tenir de pierre & du végétal.

§. VI.

Plantes Marines.

LA mer eſt preſque toute couverte de Goemons, principalement près des

côtes, ce qui empêche les canots d'en approcher facilement. Ils ſont, cependant, de quelque utilité, ils rompent la lame, lorſque la mer eſt groſſe.

Les marées jettent ſur les côtes pluſieurs eſpéces de Corallines qui ſont des plus belles couleurs; des éponges qui ſont ramifiées de tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles ſoient l'ouvrage d'Inſectes marins. Leur tiſſu eſt d'ailleurs ſi ſerré, leurs fibres ſont ſi délicates, qu'on ne conçoit pas comment ces animaux peuvent s'y loger.

§. VII.

Coquilles.

LES côtes de ces Iſles ont fourni aux Cabinets des Curieux pluſieurs Coquilles nouvelles. La plus précieuſe eſt la Poulette ou Poulte. On compte trois eſpéces de ces bivalves, parmi leſquelles celle qui eſt ſtriée n'étoit connue que dans l'état de foſſile, ce qui prouve que les coquilles foſſiles trouvées à des niveaux beaucoup au-deſſus de la mer, ne ſont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vi-

vans dans le tems que ces terres étoient couvertes par les eaux.

On trouve, preſque par-tout, les Lepas eſtimés par leurs belles couleurs, les Buccins feuilletés & armés, les Cames, les grandes Moules unies & ſtriées, & de la plus belle nacre.

§. VIII.

Animaux.

Quadrupedes.

ON ne voit ſur ces Iſles qu'une eſpéce de Quadrupede : elle tient du Loup & du Renard. Sa figure approche de celle du Loup, mais ſa queue eſt beaucoup plus fournie de poil : il habite ſur le bord de la mer, où il ſe creuſe un terrier. Il ſuit le gibier, & ſe fait des routes toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre. Sa maigreur fait croire qu'il jeûne ſouvent.

Oiſeaux. Cignes.

Ces Iſles ſont remplies d'Oiſeaux de toutes eſpeces. Le Cigne ne differe de celui d'Europe que par ſon col qui eſt d'un noir velouté, & qui fait un admirable contraſte avec la blancheur du reſte de ſon corps. Ses pattes ſont couleur de chair.

Il y a quatre eſpéces d'Oies ſauvages. La premiere pâture. Ses jambes ſont fort élevées ; ſon cou eſt fort long ; ſa démarche eſt légere, ſon vol rapide. Elle n'a point le cri déſagréable de ſon eſpéce. Le plumage du mâle eſt blanc, avec des taches de noir & de cendré ſur le dos & ſur les ailes.

Le plumage de la femelle eſt fauve, & ſes ailes ſont parées de couleurs changeantes : elle pond ordinairement ſix œufs. La chair de cette Oie eſt ſaine & de bon goût.

Les trois autres eſpéces ne ſont pas ſi bonnes. Comme elles ne ſe nourriſſent que de poiſſon, elles ont un goût huileux. Leur forme eſt moins élégante que celle des autres eſpéces. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-deſſus des eaux : elle eſt criarde. Leur couleur eſt le blanc, le noir, le fauve & le cendré. Toutes ces eſpéces ont, ainſi que les Cignes, ſous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Canards. Sarcelles.

On trouve dans les étrangs deux eſpéces de Canards & de Sarcelles. Les Canards different peu de ceux de nos climats ; on en trouve qui ſont tout

noirs, & d'autres qui ſont tout blancs. Parmi les Sarcelles, il y en a qui ſont de la groſſeur du Canard, elles ont le bec bleu. D'autres ſont plus petites : les plumes du ventre ſont d'un très-bel incarnat : elles ſont d'un goût admirable.

Les Plongeons de cette contrée ſont de la plus belle taille. Il y en a qui ont le dos de couleur cendrée & le ventre blanc. Les plumes ſont ſoyeuſes, brillantes, & d'un tiſſu fort ſerré. Il y en a d'autres qui ſont plus brunes : leurs yeux ſont ſemblables à des rubis : la vivacité en eſt encore augmentée par l'oppoſition d'un cercle de plumes blanches qui les entoure, & qui leur fait donner le nom de Plongeons à lunettes. Leurs petits étant trop délicats pour ſouffrir la fraîcheur de l'eau, lorſqu'ils n'ont encore que le duvet, la mere les porte ſur ſon dos. Ces deux eſpéces de Plongeons n'ont point les piés palmés, comme les autres Oiſeaux d'eau. Leurs doigts ſont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte. Plongeons.

Il y a deux autres eſpéces d'oiſeaux à piés palmés : elles ne different en- Autre eſpéce d'Oiſeau aquatique.

tr'elles que par la taille & par le plumage : il s'en trouve qui ont le ventre brun, les autres l'ont blanc. Le reſte du plumage, dans les deux eſpéces, eſt d'un noir tirant ſur le bleu foncé. Les plumes du ventre ſont auſſi ſerrées & auſſi ſoyeuſes que celles du Plongeon blanc, & les rapproche de cette eſpéce d'oiſeau, ſans cependant que l'on puiſſe aſſurer que c'eſt la même. Le bec de celui-ci eſt long & pointu ; ſes piés palmés ſont couleur de chair. Cet animal eſt un grand deſtructeur de poiſſon. Il ſe place ſur les rochers, y pond. Lorſque les François arriverent dans ces Iſles, ils tuerent une quantité prodigieuſe de cette eſpéce d'oiſeaux, parce que n'étant point accoutumés à voir des hommes, ils ne s'enfuyoient point. Ils ont pour ennemi un Oiſeau de proie à piés palmés. Il a plus de ſept piés d'envergure, le bec long & fort, caractériſé par deux tuyaux de même matiere que le bec, & qui ſont percés dans toute leur longueur.

Mauves. Les Mauves ou Mouettes ſont fort communes aux Malouines. Leur couleur eſt très-variée & fort agréable. Les Caniarts & les Equerrets y ſont auſſi

fort communs. Ils mangent beaucoup de poiſſon, principalement de la Sardine. Ils pondent autour des étangs; leurs œufs ſont très-bons & très-ſains.

Le même Auteur dit qu'il y diſtingua trois ſortes de Pingouins. La premiere eſt remarquable par ſa taille & la beauté de ſon plumage : elle ne vit point par famille, aime la ſolitude & les endroits écartés. Son bec eſt plus long & plus délié que celui des Pingouins ordinaires; les plumes de ſon dos ſont d'un bleu plus clair; ſon ventre eſt d'une blancheur éblouiſſante. Une palatine jonquille qui part de la tête, & va terminer les nuances du blanc & du bleu, ſe réunit enſuite ſur l'eſtomac; ſon col qui eſt fort long, ſa marche qui eſt aſſez légere, lui donnent un air de magnificence ſinguliere. On en voulut tranſporter un en Europe. Il s'apprivoiſa au point de connoître & de ſuivre celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeoit indifféremment du pain, de la viande, du poiſſon : mais cette nourriture ne lui ſuffiſoit pas : il maigrit & mourut. Pingouins.

La ſeconde eſpéce eſt celle dont on a déja donné la deſcription.

La troiſieme eſpéce habite par familles, comme la ſeconde, ſur des rochers élevés, & y pond. Ce qui les diſtingue des deux autres eſt leur petiteſſe, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes. Ils les relevent lorſqu'ils ſont irrités. Ils ont encore d'autres petites plumes qui ſont de la même couleur, & qui leur ſervent de ſourcils. Ils ne ſe tranſportent que par ſauts & par bonds. Cette eſpéce eſt beaucoup plus vive que les deux autres.

Alcions. Il y a trois eſpéces d'Alcions dans ces Iſles; mais ils ſe montrent rarement, & n'annoncent pas les tempêtes comme ceux de la mer. Les Marins prétendent cependant que ce ſont les mêmes animaux. La plus petite eſpéce en a tous les caracteres. Elle fait ſon nid à terre. La ſeconde eſpéce ne differe que par la groſſeur: elle eſt un peu plus petite que le Pigeon. Ces deux eſpéces ſont noires, ayant quelques plumes blanches ſous le ventre. La troiſieme a tout le plumage blanc & le bec rouge.

Aigles. Il y a trois eſpéces d'Aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc

ſale, les autres ſont noirs, ont les pattes jaunes & blanches. Ils font la guerre aux Beccaſſines & aux petits Oiſeaux. Ils n'ont ni la taille, ni les ſerres aſſez fortes pour en attaquer d'autres.

Les Eperviers & les Emouchets ſont fort communs dans ces Iſles : on y trouve auſſi quelques Chouettes. La variété de leurs plumages préſente toutes ſortes de couleurs. Ce ſont les perſécuteurs des petits oiſeaux. Eperviers. Emouchets. Chouettes.

Les Beccaſſines ſont ſemblables à celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant le vol, & ſont faciles à tuer. Dans les tems qu'elles s'accouplent, elles s'élevent à perte de vue. Après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font au milieu de la campagne & dans des endroits preſque dégarnis d herbe, elles s'y précipitent du plus haut des airs. Dans ce tems elles ſont maigres. Le tems qu'il faut choiſir pour les manger eſt l'automne. Beccaſſines.

En été on voit beaucoup de Corlieux dans ces Iſles : ils ne different en rien de ceux d'Europe. Corlieux.

On rencontre toute l'année, ſur le bord de la mer, un oiſeau ſemblable au Pie de mer.

Corlieu : on le nomme *Pie de mer*, à cauſe de ſon plumage noir & blanc. Ses autres caracteres diſtinctifs ſont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte preſque jamais les rochers & ſe nourrit de petites Chevrettes. Il a un ſiflement aiſé à imiter, ce qui eſt cauſe qu'on l'attire & qu'on le tue facilement.

Aigrettes. Les *Aigrettes* ſont aſſez communes : leur figure approche de celle du Héron ; mais leurs plumes ſont beaucoup plus précieuſes. Elles commencent leur pêche au déclin du jour. Lorſqu'elles crient, on croiroit que c'eſt un Chien-Renard qui aboie.

Grives & autres Oiſeaux. Pendant l'automne, on trouve beaucoup de Grives aux Malouines. Il y en a une eſpéce qui reſte pendant toute l'année. Les François la nommerent *Oiſeau rouge*. Son ventre eſt tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu poſſible, principalement en hiver. On pourroit en faire de riches collections pour des garnitures. Nous n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiſeaux qui reſſemblent aſſez à ceux que l'on voit dans les Provinces maritimes de France.

Les Lions & les Loups marins ſont fort communs ſur les côtes. Ils ſe logent dans ces grandes herbes dont nous avons parlé. Ils vont par troupeaux à plus d'une lieue dans les terres, pour y jouir de l'herbe fraîche & du ſoleil. Amphibies.

§. IX.

Poiſſons.

Le *Mulet* fréquente beaucoup les côtes de ces Iſles. Il s'en trouve qui ont juſqu'à trois piés de longueur. Le *Gradeau* y eſt fort commun : il y en a qui ont plus d'un pié de long. La *Sardine* monte au commencement de l'hiver. Les *Mulets*, pourſuivis par les Loups marins, ſe creuſent des trous dans les terres vaſeuſes qui bordent les ruiſſeaux : on les prend avec facilité.

Outre ces eſpéces de poiſſons, on en prend à la ligne, parmi leſquels il s'en trouve un qu'on nomme *Brochet tranſparent*, parce qu'il a la tête de ce poiſſon, que ſon corps eſt ſans écailles & abſolument diaphane.

On trouve quelques *Concres* ſur les roches. Le *Marſouin blanc* à tête & queue noires paroît dans les baies

pendant la belle saison. Les Soles n'y sont pas rares.

Comme les poissons de mer sont fort communs, on fait peu d'attention à celui d'eau douce. Les François en trouverent une espéce sans écailles, de couleur verte, & de la taille d'une Truïte ordinaire.

Baleines. Les *Baleines* occupent la haute mer. Quelques-unes échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres ossemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que les flots n'ont jamais pu porter si loin, prouvent, ou que la mer a baissé, ou que les terres se sont élevées.

§. X.

Crustacées.

On distingue trois espéces de Crustacées; l'*Ecrevisse* rouge, même avant d'être cuite; le *Crabe* à pattes bleues, qui ressemble assez au Tourlourou, & une espéce de Chevrette très-petite; les *Moules*, &c. mais tous ces coquillages n'ont pas le goût si fin que ceux d'Europe. On n'y trouve point d'Huîtres.

§. XI.

Climat, Vents, Marées.

LA premiere fois que nous mîmes pié à terre ſur les Iſles Malouines, dit M. de Bougainville, dans la relation de ſon voyage autour du monde, Tome premier; rien de ſéduiſant ne s'offrit à nos regards, & nous ignorions ce qui pourroit nous retenir ſur cette terre ingrate en apparence. Un horiſon terminé par des montagnes pelées, des terreins entrecoupés par la mer, & dont elle ſemble ambitionner l'empire; des campagnes inanimées faute d'habitans; point de bois pour raſſurer contre la crainte du froid ceux qui ſe deſtinoient à être les premiers colons; un profond ſilence, quelquefois interrompu par les cris des Monſtres marins; par-tout une triſte uniformité; tous ces objets ſe réuniſſoient pour nous décourager, & ſembloient annoncer que la nature ſe refuſoit aux efforts des hommes dans des lieux ſi ſauvages. Le tems & l'expérience nous apprirent cependant que le travail & la conſtance n'y ſeroient pas ſans fruit.

Des baies immenſes, à l'abri des vents, par ces mêmes montagnes qui répandent de leur ſein les caſcades & les ruiſſeaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, capables d'alimenter de nombreux troupeaux ; des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conteſtations pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre pour leur férocité, leur venin, ou leur importunité ; un quantité innombrable d'Amphibies, utiles au commerce pour leurs peaux & leurs huiles ; des Oiſeaux & des Poiſſons de toute eſpéce ; & très-agréables au goût ; une matiere combuſtible pour ſuppléer au défaut de bois ; des plantes très-ſalutaires ; un climat agréable, également éloigné du chaud & du froid, & plus propre à former des hommes robuſtes & ſains que ces contrées où la chaleur & l'abondance qui en eſt la ſuite, énervent les habitans. Telles furent les reſſources que la nature nous préſenta. Elles effacerent bientôt l'impreſſion que le premier aſpect avoit fait ſur nous.

Les Ports réuniſſent l'étendue à l'avantage de l'abri ; un fond tenace & des rochers heureuſement ſitués pour

oppoſer des obſtacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre ſûrs & aiſés à défendre. Il y a de petites baies pour retirer les moindres embarquations. Les ruiſſeaux ſe rendent à la côte, de maniere que la proviſion d'eau douce peut ſe faire avec la plus grande expédition.

Marées.

Les François ont remarqué que les Marées vers les Iſles Malouines avoient trois viciſſitudes déterminées avant l'inſtant de leur plein. La mer monte & baiſſe trois fois comme par ſecouſſes, en moins d'un quart-d'heure, principalement dans les tems des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Vents.

Les Vents ſont généralement variables : mais ils regnent beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Oueſt, que de la partie oppoſée. Pendant l'hiver, lorſqu'ils ſoufflent du Nord à l'Oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux ; de l'Oueſt au Sud chargés de frimats, de neige & de grêle ; du Sud au Nord par l'Eſt, moins chargés de brumes, mais violents. Ceux qui regnent en été & ſe fixent du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt, ſont furieux. Ils nettoient l'horiſon, &

ſechent le terrein, ne commencent à ſouffler que lorſque le ſoleil ſe montre à l'horiſon : ils ſuivent dans leur accroiſſement l'élévation de l'aſtre, ſont dans leur plus grande force lorſqu'il paſſe au Méridien, & déclinent avec lui. Indépendamment de la loi que le mouvement du ſoleil leur impoſe, ils ſont encore aſſervis au montant des marées qui augmente leur force ; & change quelquefois leur direction. Preſque toutes les nuits, principalement celles de l'été, ſont calmes, & le ciel eſt ſerein. Les neiges que le vent de Sud-Oueſt amene en hiver ne ſont pas conſidérables : elles reſtent environ deux mois ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux, tout au plus, ſur la ſurface de la terre. Les ruiſſeaux ne gelent point, les lacs & les étangs ne gelent jamais aſſez pour porter les hommes plus de vingt-quatre heures.

Les gelées blanches du printemps & de l'automne ne brûlent point les plantes, & ſe convertiſſent en une eſpéce de roſée au lever du ſoleil. Il tonne rarement en été. On n'y éprouve ni grands froids, ni grandes chaleurs, & les

les nuances entre les saisons sont presque insensibles. Sous ce climat, où les révolutions sur les tempéramens sont presqu'impossibles, il est naturel que tous les individus soient vigoureux & sains. Les François en firent l'épreuve pendant un séjour de trois ans.

§. XII.

Comment ces Isles ont été découvertes, & par qui elles sont habitées.

QUELQUES Ecrivains attribuent la découverte de ces Isles au célebre Américvespuce, qui, dans son troisieme voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord, vers le mois d'Avril 1502. Il est cependant vrai qu'il ignoroit si elle appartenoit à une Isle, où si elle faisoit partie du continent: mais la route qu'il avoit suivie, la latitude à laquelle il étoit arrivé, la description qu'il fait même de cette côte, fait juger qu'il étoit aux Malouines.

Beauchene Gouin, revenant de la mer du Sud en 1700, mouilla aux Malouines, croyant être aux Sébaldes. Enfin les Voyageurs qui avoient été

ſur ces parages, n'avoient fait qu'appercevoir ces Iſles ; aucun n'avoit eu la curioſité d'y deſcendre, ainſi elles étoient peu connues. Quelque tems après, un navire de Saint-Malo, nommé *le S. Louis*, mouilla à la côte du Sud-Eſt, dans une mauvaiſe baie, à l'abri de pluſieurs petites Iſles ou rochers. L'équipage donna à toutes ces Iſles le nom d'*Anican*, qui étoit celui de l'Armateur. Le vaiſſeau ne s'y arrêta que pour faire de l'eau, & n'eut pas l'attention de les reconnoître. De retour en France, l'équipage annonça la découverte de ces Iſles. Comme il donnoit un détail plus circonſtancié ſur leur poſition, on lui en attribua la découverte, & on s'accoutuma à donner à ces Iſles le nom du port dans lequel le vaiſſeau avoit été équippé, & on les appella *Iſles Malouines*. Les Géographes les mirent ſur leurs cartes de l'Amérique.

Leur poſition paroiſſant commode pour ſervir de relâche aux vaiſſeaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des Terres Auſtrales, attira l'attention de toutes les Nations. Au commencement de

l'année 1763, la Cour de France réſolut de former un établiſſement dans ces Iſles. M. de Bougainville propoſa au Miniſtere de le commencer à ſes frais. Il fit conſtruire deux vaiſſeaux à Saint-Malo, l'un nommé l'*Aigle*, de vingt canons; l'autre, *le Sphinx*, de douze; y mit toutes les munitions qui étoient propres pour une pareille expédition. Il embarqua pluſieurs familles Acadiennes qui étoient venues s'établir en France, depuis que leur pays étoit ſoumis à l'Angleterre.

Les vaiſſeaux firent voile de Saint-Malo le 15 Septembre 1763. Après deux relâches, l'une à l'Iſle Sainte-Catherine, ſur la côte du Bréſil; l'autre à Monteviedo, où les François prirent beaucoup de chevaux & de bêtes à cornes, ils arriverent aux Sébaldes le 13 Janvier 1764; continuerent leur route; donnerent dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines, entre la pointe du Nord-Oueſt & les Sébaldes: mais, n'y trouvant pas un bon mouillage, ils rangerent la côte du Nord. Lorſqu'ils furent arrivés à l'extrémité Occidentale des Iſles, ils entrerent dans une *II. Ibid.*

grande baie que M. de Bougainville trouva commode pour y former un nouvel établiſſement.

Le premier ſoin des François, en arrivant dans ces Iſles, fut de chercher du bois pour y conſtruire des cabanes qui puſſent d'abord les mettre à l'abri des injures du tems ; mais ils ne trouverent que cette grande herbe dont nous avons parlé, & quelques bruyeres. Pour ce qui regardoit le chauſage, la tourbe ſuppléoit au bois : mais, n'ayant point de matériaux pour bâtir, ils furent obligés de coucher en plein air pendant quelque tems, vivants de gibier & de poiſſon. Ils ne trouverent aucune preuve que cette terre eut été fréquentée par quelque vaiſſeau, ni qu'elle eut été habitée par quelqu'eſpéce d'homme que ce ſoit.

Ce fut un ſpectacle ſingulier, dit M. de Bougainville, de voir à notre arrivée tous les animaux, juſqu'alors ſeuls habitans de ces Iſles, s'approcher de nous ſans nulle eſpéce de crainte, & ne faire d'autres mouvemens que ceux que cauſe la vue d'un objet inconnu.

Les oiſeaux ſe laiſſoient prendre à

la main ; quelques-uns venoient ſe poſer d'eux-mêmes ſur les gens qui étoient arrêtés : mais cette confiance ne dura pas long-tems : ils apprirent bientôt à ſe défier de nous.

Le 17 Mars 1764, M. de Bougainville réſolut d'établir la nouvelle Colonie à une lieue du fond de la baie qui ſe trouve à la côte du Nord de la plus Occidentale des Iſles Malouines, ſur un petit port qui ne communique à la baie que par un goulet fort étroit. Cette Colonie ne fut d'abord compoſée que de vingt-neuf perſonnes, parmi leſquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. On leur bâtit des caſes couvertes de jonc, & un magaſin aſſez grand pour renfermer les vivres, les hardes & les proviſions de toute eſpéce. On éleva enſuite un fort en terre & en gazon. Il pouvoit contenir quatorze piéces de canon.

M. de Bougainville fit élever au milieu de cette petite citadelle un obéliſque de vingt piés de haut. L'effigie du Roi fut miſe à une de ſes faces ; on enterra ſous les fondemens de la monnoie & une médaille, ſur un des côtés de laquelle étoit gravée la date de l'en-

treprise ; sur l'autre étoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat ultima Thule.*

Voici l'Inscription qu'on avoit gravée sur la Médaille.

Etablissement
des Isles Malouines
situées au 51 deg. 30 min.
de lat. Aust. & de 61 deg. 50 min.
de long. Occid. Métid. de PARIS ;
Par la Frégate l'Aigle, Capitaine P. Du Clos
Guyot, Capitaine de Brûlot ; & la Corvette
le Sphinx, Capit. F. Chenard de la Giraudais, Lieut.
de Frégate, armées par Louis-Antoine de Bougainville,
Colonel d'infanterie, Capitaine de vaisseau, Chef de l'expédition, G. de Netville, Capitaine d'infanterie, &
P. d'Arboulin, Administrateur Général des Postes
de France : construction d'un fort & d'un
obélisque, décoré d'un médaillon de Sa
Majesté Louis XV, sur les plans d'A.
l'Huilier, Ingén. Géog. des camps
& arm. servant dans l'expédition,
sous le Ministere d'E. de
Choiseul, Duc de
Stainville, en Février 1764.

avec ces mots pour exergue : *Conamur tenues Grandia.*

Le 8 Avril de la même année, M. de Bougainville mit à la voile pour retourner en France. Le 6 Octobre suivant, il repartit de Saint-Malo sur l'Aigle, & arriva aux Malouines le 5

Janvier 1765. Il trouva ſa Colonie dans un très-bon état : tous ſes colons jouiſſoient d'une parfaite ſanté : un ſeul avoit péri à la chaſſe, ſans qu'on ſût par quel accident, parce qu'il n'étoit pas accompagné. L'hiver avoit été fort doux : la chaſſe & la pêche s'étoient toujours faites avec le plus grand ſuccès. On avoit conſtruit un magaſin en pierres & rétabli le fort. M. de Bougainville mit à la voile, pour aller chercher du bois dans le Détroit : il en fit une proviſion aſſez conſidérable qui ſervit à la charpente des différens bâtimens que l'on conſtruiſit.

Les Anglois s'établiſſent aux Malouines.

Vers le mois de Janvier 1765, le Commodore Byron, vaiſſeau Anglois, alla reconnoître les Malouines, & prit poſſeſſion de ces Iſles au nom de la Couronne d'Angleterre : mais il n'y laiſſa aucun habitant. En 1766, les Anglois envoyerent une Colonie s'établir à l'Oueſt de celle des François, & nommerent le lieu de leur établiſſement, le *Port d'Egmont.*

Les François cédent leur établiſſement aux Eſpagnols.

L'Eſpagne ayant revendiqué les Iſles Malouines, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique Méridionale ; & ſon droit ayant été re-

connu par le Roi, on chargea M. de Bougainville d'aller remettre l'établiſſement des François aux Eſpagnols, avec ordre de ſe rendre enſuite aux Indes Orientales, en traverſant la mer du Sud entre les tropiques. Il remplit ſa commiſſion pour ce qui concernoit les Malouines le premier Avril 1767. Les Eſpagnols placerent l'étendart de leur Nation dans le lieu où étoit l'établiſſement des François. Le Roi d'Eſpagne rembourſa tous les frais que cet établiſſement avoit occaſionnés, avec les intérêts à cinq pour cent. Le tout montoit à ſix cents trois mille livres.

Il s'eſt élevé une conteſtation entre l'Angleterre & l'Eſpagne au ſujet du Port d'Egmont : les choſes ſe ſont enfin arrangées, à la ſatisfaction de l'Eſpagne.

ARTICLE IV.

Terre de Feu.

CETTE terre eſt compoſée de pluſieurs Iſles qui s'étendent au Midi de la Terre Magellanique, le long du Détroit de Magellan, depuis le cinquante-troiſieme degré, juſqu'au cinquante-ſixieme de latitude Méridionale, & entre les cinquante-un & cinquante-neuf de longitude Occidentale, dans l'eſpace d'environ cent trente lieues du Levant au Couchant.

Nous ne pouvous donner une deſcription exacte de ces Iſles. Tous les Voyageurs que nous avons conſultés n'y ont fait aucun ſéjour, & en parlent comme d'un apperçu. Tout ce que l'on peut tirer de leurs récits, c'eſt que la plus grande eſt celle qui ſe trouve à l'Oueſt du côté de la Mer du Nord; les autres ſont beaucoup plus petites & rangées de ſuite. Les côtes ſont bordées de montagnes fort élevées, entre leſquelles il ſe trouve des plaines couvertes d'une herbe aſſez verte, & des

forêts d'une étendue conſidérable. Les ſommets des montagnes ſont toujours couverts de neigne. Il y en a un d'où il ſort un volcan aſſez conſidérable. La verdure qui eſt dans les plaines annonce qu'il ſort des montagnes pluſieurs rivieres & pluſieurs ruiſſeaux. Ces Iſles ſont habitées par des Colonies des différens peuples qui habitent la Terre Magellanique. Les Voyageurs y ont vu des Patagons & des Pécherais. Les animaux que l'on y trouve ſont les mêmes que ceux du continent : la pêche y eſt la même.

Cette contrée fut découverte en 1520 par Magellan, qui lui donna le nom de *Terre de Feu*, parce qu'il y découvrit une multitude de feux en paſſant par le Détroit qui porte ſon nom.

ARTICLE V.

Terre ou Iſle des Etats.

LA Terre des Etats eſt encore moins connue que la Terre de Feu. On ignore quels ſont ſes habitans & ſes productions. Quelques Voyageurs, qui ont paſſé par le Détroit de le Maire, de la Mer du Nord dans la Mer Pacifique,

nous ont ſimplement fait connoître l'aſpect qu'elle préſente à ce paſſage. Cette Iſle eſt ſituée vers le cinquante-cinquieme degré de latitude Auſtrale, & le trois cents vingt-deuxieme de longitude Occidentale.

Voici ce qu'en dit l'Auteur du voyage de l'Amiral Anſon. Quelqu'affreux que puiſſe être l'aſpect de la Terre de feu, celui de la Terre des Etats a quelque choſe de plus horrible : il n'offre aux yeux qu'une ſuite de rochers inacceſſibles, pas un ſeul quartier de terre qui puiſſe produire. Ces rochers ſont d'une hauteur prodigieuſe, & tout hériſſés de pointes aiguës, couverts d'une neige éternelle, environnés de précipices : pluſieurs paroiſſent ſuſpendus d'une maniere étonnante. Les rocs qui ſervent de baſe ne ſemblent ſéparés les uns des autres que par des crevaſſes qu'on diroit avoir été formées par des tremblemens de terre : leurs côtes ſont à peu-près perpendiculaires, & elles paroiſſent pénétrer dans la ſubſtance des rochers juſqu'à leurs racines. On ne peut enfin imaginer rien de plus triſte & de plus ſauvage que le coup d'œil qu'offre cette côte.

Le P. Feuillée dit, dans ſon Journal, qu'il paſſa le 20 Décembre 1708, à l'éxtrémité du *Cap S. Jean*, le plus Oriental de la Terre des Etats. Il eſt, dit-il, terminé par deux pointes de rochers aſſez élevées : elles étoient ſuivies par deux autres pointes beaucoup plus baſſes : elles parurent ſe détacher du Cap, à meſure que nous avancions à l'Eſt. On voyoit, au-delà une petite plaine élevée & terminée à pic par la mer ; il y avoit pluſieurs montagnes.

Le lendemain les montagnes avoient changé de décoration aux endroits où il n'y avoit pas d'arbres : elles nous avoient paru d'un beau verd naiſſant ; nous les trouvâmes d'une blancheur à nous éblouir. Cette blancheur qui les couvroit étoit la neige qui étoit tombée pendant la nuit. Lorſqu'elle fut fondue, nous revîmes ces productions admirables de la nature. Je fus mortifié de ne les pas voir de plus près, pour enlever de ces lieux une infinité de tréſors qui nous ſont cachés dans une multitude de plantes, & d'être privé d'y faire des obſervations qui auroient déterminé immédiatement la véritable ſituation de cette Iſle, deux motifs ſuffiſans à un Aſtronome Phyſicien

pour l'engager à deſcendre à terre: mais, demander pour des ſujets ſemblables de mettre un canot à la mer, ce ſeroit paſſer pour viſionnaire : tout le monde ne connoît pas la valeur des ſciences, & ceux qui en ſavent le prix & connoiſſent l'importance qu'il y a à ſe ſervir, pour les perfectionner, des occaſions qui ſe rencontrent, & qui ſont auſſi rares que celles qui ſe préſentoient alors, ont un véritable ſujet de chagrin de les voir échapper, ſans pouvoir en faire uſage.

Les nuits perdoient ſenſiblement leur obſcurité, & les nuages épais rendoient au contraire les jours fort obſcurs, de maniere qu'on ne pouvoit diſtinguer la nuit d'avec le jour : on ne parloit plus d'allumer des chandelles; on y voyoit auſſi clair à minuit qu'à midi; & le ſoleil ne paroiſſant pas, nous ne connoiſſions ni matin ni ſoir, & ne ſavions quel nom donner à nos repas.

On voit, par ces détails, que le P. Feuillée avoit jetté ſur cette Iſle les regards d'un Philoſophe curieux.

Cette Iſle fut découverte en 1616, par Jacques le Maire, lorſqu'il paſſa par le Détroit dont nous avons parlé

ci-deſſus. Il lui donna le nom de *Terre des Etats*, parce qu'il croyoit qu'ayant été découverte par un Hollandois, elle devoit appartenir aux Etats Généraux.

Les autres Iſles de la Mer du Nord ſont ſi petites, qu'elles ne méritent pas même d'être citées.

ARTICLE VI.

Iſles de la Mer du Sud.

LORSQU'ON eſt entré dans la Mer du Sud, ſi l'on range les côtes de l'Amérique, en remontant vers le Nord, on trouve une prodigieuſe quantité d'Iſles qui ſont preſque toutes inhabitées & peu connues. On rencontre d'abord pluſieurs îlots ou briſans, connus ſous le nom des *Douze Apôtres*. A quelques lieues au-deſſus, ſont quatre autres petits îlots qu'on appelle les *Quatre Evangéliſtes*. Vers le cinquante-uniéme degré de latitude Méridionale, eſt l'Iſle de *la Mere de Dieu* : elle eſt à peu de diſtance de la Terre Magellanique,

ARTICLE VII.

Iſles Chonos.

CES Iſles ſont ſituées vers le quarante-cinquiéme degré, dix-ſept minutes de latitude Méridionale ſur la côte Occidentale de la Terre Magellanique. La plus connue eſt celle d'*Inchin*. Les Eſpagnols diſent qu'elle eſt habitée par un peuple barbare, fameux par ſa haine pour les Eſpagnols, & par les cruautés qu'il exerce ſur ceux de cette nation qui tombent entre ſes mains. L'Amiral Anſon qui reſta deux mois dans cette Iſle, pendant ſon voyage autour du monde, dit qu'on y trouve des ruiſſeaux de fort bonne eau. Il y a du céleri ſauvage, des herbes de différentes eſpéces, des arbres qui conſervent leur verdure preſque toute l'année. Il y a beaucoup de coquillages, tels que des petoncles & des moules d'une grandeur extraordinaire, & d'un très-bon goût. On y trouve beaucoup d'oies, des mouettes & des pingouins. Le climat eſt d'ailleurs aſſez tempéré. C'eſt enfin un très-

bon lieu de relâche. L'Auteur du voyage de l'Amiral Anſon aſſure que les habitans de ces Iſles & des contrées voiſines ne ſont pas ſi cruels que les Eſpagnols le diſent. Il ajoute que l'Amiral prit à bord d'un de ſes vaiſſeaux une famille Indienne de ces cantons: elle étoit compoſée d'un homme d'environ quarante ans, de ſa femme, de deux enfans, dont l'aîné pouvoit avoir trois ans, l'autre étoit encore à la mamelle. Ils portoient avec eux toutes leurs richeſſes qui conſiſtoient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbre pour ſe huter, un devidoir paſſablement uſé, un caillou, un fuſil à battre du feu, & quelques racines jaunes de très-mauvais goût qui leur ſervoient de pain. Ils mangeoient avec l'équipage; on leur donnoit ſouvent de l'eau-de-vie qu'ils aimoient beaucoup. Ils parurent d'abord aſſez contens de leur ſituation. L'homme marquoit beaucoup de joie, lorſque les Anglois le menoient à la chaſſe avec eux. Il devint rêveur au bout de quelque tems, & inquiet de ſe voir priſonnier, quoique ſa femme conſervât ſa

gayeté ordinaire. Cet homme avoit beaucoup d'eſprit & ſe faiſoit fort bien entendre, quoiqu'il ne pût s'exprimer que par ſignes. Enfin il trouva moyen de s'échapper, après avoir paſſé huit jours à bord.

ARTICLE VIII.

Iſles Sainte-Marie & Mocha.

CES deux Iſles ſont éloignées d'environ ſix lieues l'une de l'autre. La premiere eſt au Nord de la ſeconde. Leur poſition eſt à trente-huit degrés quelques minutes de latitude Méridionale. Elles ſont à cinq lieues de diſtance des côtes du Chili, & dépendent de la Province d'Arauco. Lorſque les Eſpagnols ſe rendirent maîtres du Chili, les Sauvages du continent s'y retirerent, & vouerent une haine implacable aux Eſpagnols, même aux Européens.

De Cordes qui aborda à l'Iſle Mocha en 1660, jetta l'ancre ſur 15 braſſes, dans une baie d'un excellent fond. Il envoya la chaloupe à terre pour lier commerce avec les habitans

qui s'étoient aſſemblés ſur le rivage avec une promptitude extrême. Ils reçurent les Hollandois à coups de fléches, & en bleſſerent pluſieurs. Comme les vivres manquoient aux Hollandois, de Cordes fit débarquer trente hommes bien armés qui écarterent les Sauvages.

Recueil de la Compagnie des Indes, tom. 2.

On leur fit comprendre, par des ſignes d'amitié, qu'on n'en vouloit ni à leurs biens ni à leur liberté. On leur montra du fer, de l'argent & du drap : ils comprirent ce qu'on leur demandoit, apporterent au rivage du vin, des patates & des fruits. S'expliquant enſuite par des ſignes, ils promirent de revenir le lendemain avec des vivres & d'autres proviſions. Comme la nuit arrivoit, les Hollandois retournerent à bord, &, quoiqu'il y en eût peu qui fuſſent exempts de bleſſures, la joie d'avoir parlé aux habitans, & l'eſpérance des rafraîchiſſemens ſervirent beaucoup à les conſoler. Le lendemain qui étoit le 9 Novembre, pluſieurs Officiers du vaiſſeau ſe mirent dans la chaloupe avec les plus braves de l'équipage. Lorſqu'ils furent proche de terre, on les invita par des ſignes à deſcendre. Leur Chef répondit

par d'autres qu'il n'étoit pas venu dans cette intention. Alors quelques habitans entrerent dans l'eau, & avancerent juſqu'à la chaloupe avec un air riant & tenant des vaſes remplis d'une eſpéce de vin, le preſſerent de ſe fier à leur nation, & lui faiſant entendre qu'ils avoient à peu de diſtance pluſieurs ſortes de beſtiaux.

L'eſpérance des proviſions fit oublier à l'Amiral ſes réſolutions : il fit débarquer vingt-trois hommes armés de ſabres & de mouſquets. Cette petite troupe marcha vers quelques maiſons qui n'étoient pas éloignées : mais, à peine eurent-ils fait deux cens pas que plus de mille Sauvages, ſortant d'une embuſcade, tomberent ſur eux & les maſſacrerent tous, ſans qu'il en échappât un ſeul. Ceux qui étoient reſtés dans la chaloupe retournerent à bord porter cette triſte nouvelle.

Le Vice-Amiral qui s'étoit rendu à l'Iſle Sainte-Marie, n'avoit pas été reçu plus favorablement. Pluſieurs officiers & pluſieurs ſoldats y avoient été bleſſés à terre.

Ces Sauvages portent de longues robes tiſſues de laine de brebis : elles leur pendent depuis les épaules juſ-

qu'aux talons : les hommes laiſſent pendre leurs cheveux ; les femmes les retrouſſent & les nouent derriere la tête.

Les hommes prennent autant de femmes qu'ils veulent. Celui qui a le plus de filles eſt eſtimé le plus riche. Ceux qui veulent les avoir en mariage, les achettent des peres & des meres, auxquels ils payent un bœuf, des brebis ou quelqu'autre choſe dont ils conviennent enſemble.

Ces deux Iſles ſont aujourd'hui déſertes. Les Sauvages qui les habitoient ſe ſont retirés ſur le continent où ils ont conſervé leurs mœurs & leur haine pour les Européens.

ARTICLE IX.

Iſle de Jouan Fernandès.

Voyage de l'Amiral Anſon.

CETTE Iſle eſt ſituée à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la diſtance de cent-dix lieues de la terre ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un Eſpagnol qui en obtint la conceſſion : mais il l'abandonna ſans y former aucun établiſſement. La forme de cette Iſle eſt irréguliere. Sa plus

grande étendue eſt entre quatre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas à deux. Le ſeul bon mouillage eſt à la bande du Nord, où l'on trouve trois baies. Celle du milieu, connue ſous le nom de baie de Cumberland, eſt la plus large, la plus profonde, enfin la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle baie de l'Eſt, & l'autre baie de l'Oueſt, ne ſont que des endroits commodes pour débarquer. La baie de Cumberland eſt à l'abri des vents du côté du Sud.

Le côté Septentrional de l'Iſle eſt rempli de hautes montagnes eſcarpées, dont la plupart ſont inacceſſibles, quoique couvertes de bois. Le terrein y eſt léger & ſi peu profond, qu'on y voit ſouvent mourir, ou tomber par le choc de très grands arbres. Un matelot de l'équipage de l'Amiral Anſon, parcourant une de ces montagnes pour attrapper des chevres, ſaiſit un arbre qui étoit ſur la pente, pour l'aider à monter : l'arbre céda, le matelot roula ; il voulut s'accrocher à un autre arbre qui étoit d'une groſſeur conſidérable ; mais il ſe déracina comme le premier, & le matelot fut écraſé par le choc des rochers.

La partie Méridionale de l'Iſle differe beaucoup de toutes les autres. C'eſt un pays ſec, pierreux & ſans arbres; mais bas & uni. Les vaiſſeaux n'y abordent pas, parce que la côte en eſt fort eſcarpée, que l'eau y eſt fort rare, & qu'on y eſt expoſé au vent du Sud qui y regne preſque toute l'année. Les arbres qui croiſſent dans les bois qui ſont au Nord de l'Iſle, ſont preſque tous aromatiques : mais il n'y en a pas d'aſſez forts pour faire du bois de charpente, à l'exception du Mirthe qui eſt le plus grand arbre de l'Iſle. Sa tête eſt ronde. Il croît ſur l'écorce une eſpéce de mouſſe qui approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve dans cette Iſle l'arbre à piment & l'arbre à choux.

Beautés de l'Iſle.

Les Bois, dont la plupart des montagnes eſcarpées ſont couvertes, n'ont point de broſſailles : la diſpoſition irréguliere des hauteurs dans la partie Septentrionale, forme un grand nombre de vallées qui ſont arroſées par des ruiſſeaux qui forment des caſcades d'une eau fort pure, ce qui en fait un ſéjour fort agréable. L'Auteur du voyage de l'Amiral Anſon dit que la

ſimple nature ſurpaſſe toutes les fictions de la plus riche imagination, & qu'il n'eſt pas poſſible de repréſenter par des paroles la beauté du lieu où le chef d'Eſcadre fit dreſſer ſa tente. C'étoit une clariere de médiocre étendue, éloignée du bord de la mer d'un demi mille, & ſituée dans un endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit au-devant de ſa tente une large avenue coupée à travers les bois juſqu'à la mer. La baie & les vaiſſeaux à l'ancre paroiſſoient au bout de cette avenue qui s'abaiſſoit inſenſiblement juſqu'au rivage. La clariere étoit ceinte d'un bois de grands mirthes, rangés en forme de théâtre. Le terrein que ce bois occupoit ayant plus de pente que la clariere, & n'en ayant point aſſez pour dérober la vue des hauteurs & des précipices, ces abîmes augmentoient la beauté de la perſpective par le ſpectacle qu'ils offroient au-deſſus des arbres; &, pour ne rien laiſſer manquer à l'ornement d'une ſi belle retraite, deux ruiſſeaux d'une eau plus pure que le criſtal, couloient ſous les arbres, l'un au côté droit de la tente, l'autre au côté gauche, à la diſtance d'environ cent verges.

Animaux qui s'y trouvent.

Pluſieurs Voyageurs aſſurent que cette Iſle a été peuplée d'un grand nombre de Boucs & de Chevres, ce qui paroît d'autant plus croyable, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit fort fréquentée par les Boucaniers & les Flibuſtiers dans les tems qu'ils parcouroient ces mers. Cette multitude de Chevres a fort diminué depuis que les Eſpagnols, inſtruits de l'uſage que les Boucaniers & les Flibuſtiers faiſoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, afin d'ôter cette reſſource à leurs ennemis. Ils ont lâché dans l'Iſle une prodigieuſe quantité de chiens qui s'y ſont multipliés, & ont détruit tout ce qu'il y avoit de Chevres dans les parties acceſſibles, de ſorte qu'il n'en reſte à préſent qu'un très-petit nombre dans les parties inacceſſibles de l'Iſle, où il n'eſt pas poſſible aux chiens de les ſuivre. Elles ſont partagées en différents troupeaux de vingt ou trente qui habitent des lieux ſéparés, & qui ne ſe mêlent jamais enſemble. Les Anglois avoient beaucoup de peine à les attrapper; mais la chair de ces animaux leur paroiſſant d'un goût admirable, ils faiſoient tous leurs efforts pour

pour en avoir ; &, à force de recherches, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux.

Les Chiens qui les ont chaſſées ſont de différentes eſpéces, & ont beaucoup multiplié. Ils alloient quelquefois trouver les Anglois pendant la nuit, & leur enlevoient leurs proviſions. Ils attaquerent même quelques Matelots qui eurent beſoin de ſecours pour s'en délivrer. Depuis que les Chevres ne leur ſervent plus de nourriture, on croit qu'ils vivent de jeunes Veaux marins.

Chiens de l'Iſle ; de quoi ils vivent.

On ne voit point dans cette Iſle, comme dans beaucoup d'autres, une multitude d'Oiſeaux ; il n'y a que des Faucons, des Merles, des Hiboux & des Colibris.

Oiſeaux de l'Iſle.

Les Morues qu'on trouve ſur les côtes de l'Iſle ſont d'une groſſeur prodigieuſe, & auſſi abondantes qu'à Terre-Neuve. On y prend de grandes Brêmes, des Anges de mer, des Cavalies, des Tatonneurs, des Poiſſons argentés, des Congres d'une eſpéce particuliere, & un excellent poiſſon noir aſſez ſemblable à la Carpe. Les Ecreviſſes de mer ſont peut-être plus

Poiſſons.

communes à Jouan Fernandès qu'en aucun autre lieu du monde, & d'un goût délicieux : elles pesent ordinairement huit à neuf livres.

Histoire d'un Ecossois abandonné dans l'Isle.

Woodes Rogers, passant en 1709 sur ces parages, vit des feux allumés dans cette Isle : il envoya quelques matelots dans une chaloupe pour voir qui pouvoit allumer ces feux dans cette Isle déserte. La chaloupe revint bientôt avec un homme couvert de peau de Chevre. C'étoit un Ecossois nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître à bord d'un vaisseau Anglois, & que son Capitaine avoit abandonné dans cette Isle depuis quatre ans & quelques mois. Ce malheureux voyant les vaisseaux de Woodes Rogers avoit allumé le feu qu'on avoit apperçu.

Il dit qu'il avoit vu passer plusieurs vaisseaux pendant le séjour qu'il avoit fait dans cette solitude ; mais qu'il n'en avoit vu mouiller que deux qu'il avoit reconnus pour des Espagnols. Quelques-uns de ceux qui composoient les équipages Espagnols avoient tiré sur lui, & l'avoient poursuivi jusques dans les bois. Il s'étoit dérobé à leur fureur en grimpant sur un arbre, d'où il leur avoit vu tuer plusieurs Chevres au-

tour de lui. Il ajouta qu'il n'auroit pas fait difficulté de ſe livrer à des François s'il eût vu paroître quelques-uns de leurs vaiſſeaux ; mais qu'il avoit mieux aimé mourir dans un lieu déſert que de tomber entre les mains des Eſpagnols, qui n'auroient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne découvrît aux étrangers ce qui appartenoit à la mer du Sud.

Il apprit à Rogers qu'il étoit né à Largo, dans la province de Fiſe en Ecoſſe ; que, dès ſon enfance, il avoit été élevé à la marine ; qu'ayant été abandonné dans l'Iſle par le Capitaine Pradling, à l'occaſion de quelques démêlés qu'il avoit eus avec lui ; il avoit pris la réſolution d'y demeurer, plutôt que de ſolliciter ſa grace par des ſoumiſſions qui l'auroient expoſé à de nouveaux chagrins ; qu'étant revenu à des ſentimens plus modérés, il avoit ſouhaité d'y retourner, mais que le Capitaine avoit refuſé de le recevoir. Il ajouta qu'il avoit abordé à cette Iſle dans un autre voyage, & qu'on y avoit laiſſé deux hommes qui n'y avoient paſſé que ſix mois, c'eſt-à-dire juſ-

qu'au retour de ceux qui les y avoient abandonnés. Cet exemple l'avoit ſoutenu contre le déſeſpoir, en lui faiſant eſpérer le même traitement.

Il avoit été mis à terre avec ſes habits, ſon lit & un fuſil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ſes inſtrumens & des livres de marine.

Pendant les premiers huit mois il eut beaucoup de peine à vaincre ſa mélancholie. Il fit deux cabannes avec des branches d'arbres, l'une à quelque diſtance de l'autre : il les couvrit d'une eſpéce de jonc & les doubla de peaux de Chevres qu'il tuoit à meſure qu'il en avoit beſoin. Lorſque la poudre commença à lui manquer, il trouva le ſecret de faire du feu avec deux piéces de bois de piment qu'il frottoit ſur le genou, l'une contre l'autre. La plus petite cabanne lui ſervoit de cuiſine, dans l'autre il dormoit, chantoit des Pſeaumes & prioit Dieu. D'abord accablé de triſteſſe, manquant de ſel & de pain, il ne mangeoit que quand il étoit preſſé par la faim : il ne ſe couchoit que quand il ne pouvoit plus ſoutenir la veille. Le bois de Piment lui ſervoit à cuire ſa

viande & à l'éclairer, & ſon odeur aromatique récréoit ſes eſprits abattus.

Il ne manquoit pas de poiſſon ; mais il n'oſoit en manger ſans ſel, parce qu'il l'incommodoit beaucoup. Les Ecreviſſes de rivieres ne lui cauſoient pas le même inconvénient. Tantôt il les faiſoit bouillir, tantôt il les faiſoit griller, & en uſoit de même à l'égard de la chair de Chevre. Il en tua juſqu'à cinq cens. Lorſque la poudre lui manqua, il les prenoit à la courſe, & s'en faiſoit un amuſement. Lorſqu'il en avoit attrappé une certaine quantité, il les marquoit à l'oreille, & lâchoit la plus grande partie. Cet exercice l'avoit rendu ſi agile, qu'il couroit au travers des bois, ſur les rochers, les collines avec une vîteſſe incroyable. Nous l'éprouvâmes, dit Rogers, en allant à la chaſſe avec lui. Nous avions à bord un chien dreſſé au combat des Taureaux, & de bons Coureurs : il laſſoit nos hommes & le chien. Il prenoit les Chevres & les apportoit ſur ſon dos. Il nous dit qu'une Chevre penſa un jour lui coûter la vie. Il la pourſuivoit avec tant d'ardeur, que l'ayant priſe ſur le bord d'un précipice, caché par des

buiſſons, il tomba du haut en bas avec elle. Cette chûte lui fit perdre la connoiſſance. Revenu à lui-même, il trouva la Chevre morte ſous lui. Il étoit ſi fracaſſé, qu'il paſſa ving-quatre heures dans la même place. S'étant traîné avec beaucoup de peine juſqu'à ſa cabane, qui étoit éloignée d'un mille, il n'en put ſortir qu'après dix jours de repos.

Un long uſage lui fit prendre goût à ces alimens, quoique ſans ſel & ſans pain. Dans la ſaiſon il trouvoit quantité de bons navets qu'on y avoit ſemés, & qui couvroient pluſieurs arpens de terre. Il trouvoit en outre d'excellens choux qu'il cueilloit ſur les arbres qui portent ce fruit, & qu'il aſſaiſonnoit avec du Piment, autrement nommé Poire de la Jamaïque, dont l'odeur eſt fort agréable. Il trouva en outre une ſource de Poivre noir qui ſe nomme *Malagita*, ſans doute celui que nous nommons Malaguette. Il eſt fort bon pour chaſſer les vents, & pour guérir la colique. Ses ſouliers & ſes habits furent bientôt uſés, par ſes courſes au travers des bois & des broſſailles : mais ſes piés s'endurcirent au point qu'il n'avoit plus beſoin de les garantir. Lorſque les Anglois l'eurent pris avec eux,

il fut quelque tems ſans pouvoir porter de ſouliers.

Lorſqu'il eut ſecoué ſa mélancolie, il prenoit plaiſir à écrire ſur les arbres ſon nom, & la date de ſon exil. Il dreſſoit des Chats ſauvages & des Chevaux à danſer avec lui. Les Chats & les Rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient, ſans doute, multipliés par quelques animaux de la même eſpéce, ſortis de quelques navires qui avoient relâché dans l'Iſle. Les Rats venoient ronger ſes habits, même ſes piés pendant ſon ſommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiſer les Chats, en les nourriſſant de la chair de ſes Chevres, ce qui les rendit ſi familiers, qu'il y en avoit toujours un très-grand nombre autour de ſa hutte. Lorſque ſes habits furent uſés, il s'en fit avec des peaux de Chevres: il les couſoit avec de petites courroies qu'il en ôtoit; & avec un clou qui lui ſervoit d'aiguille, il ſe fit des chemiſes de quelque toile qu'on lui avoit laiſſée, & l'eſtame de ſes bas lui ſervit de fil. Sa derniere étoit preſqu'uſée, lorſque Woodes Rogers lui donna du ſecours. Son couteau étant uſé, il en forgea

d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva ſur le rivage.

Il avoit tellement perdu l'uſage de parler, que, ne prononçant les mots qu'à demi, on avoit peine à l'entendre. Il refuſa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui préſenta, dans la crainte de ſe brûler l'eſtomac; & quelques ſemaines ſe paſſerent avant qu'il pût manger des viandes apprêtées à l'ordinaire. A la chair de chevre, aux racines & au poiſſon, il joignoit une eſpéce de prunes noires qui ſont fort bonnes; mais il avoit beaucoup de peine à les cueillir, parce qu'elles croiſſent au ſommet des montagnes & des rochers. La reconnoiſſance lui fit braver tous les dangers pour procurer à Woodes Rogers ce rafraîchiſſement. Les Anglois le nommoient le Monarque abſolu de l'Iſle.

ARTICLE X.

Iſles Maſſa-Fuero, S. Ambroiſe, & S. Felix.

A vingt-deux lieues à l'Eſt de l'Iſle de Jouan Fernandès, on trouve celle de *Maſſa-Fuero*, ou des *Chevres*. Elle peut avoir quatre milles de longueur. Il y a beaucoup d'arbres, & des ruiſſeaux d'une eau fort claire; le rivage eſt fort eſcarpé de tous côtés, cependant on peut ancrer du côté du Nord. Il y a une multitude de rochers qui s'avancent de la pointe Orientale de l'Iſle, juſqu'à deux milles au large, ce qui ſeroit fort dangereux pour les vaiſſeaux, ſi la mer qui briſe continuellement ne les faiſoit reconnoître.

Cette Iſle eſt peuplée de Chevres: comme elle eſt peu fréquentée, ces animaux ſont aſſez faciles à prendre. Les Eſpagnols ne la regardant pas comme fort importante pour leurs ennemis, ne l'ont pas peuplée de Chiens. Il y a beaucoup de Lions marins. Elle

pourroit, dans un cas de néceſſité, ſervir de relâche.

Les Iſles Saint Ambroiſe & Saint Felix ſont ſituées vers le vingt-cinquieme degré de latitude méridionale: elles ſont peu connues.

ARTICLE XI.

Iſle Gorgone.

CETTE Iſle eſt ſituée à ſix lieues de la côte du Pérou. Elle peut avoir trois lieues de long: mais elle eſt fort étroite. Elle eſt remplie de bois de haute-futaie. Il y a un arbre que les Eſpagnols nomment *Palma-Maria*: il en découle un Baume qui eſt fort bon pour les plaies. De loin cette Iſle paroît aſſez haute & forme trois éminences. Le mouillage eſt bon au Nord-Eſt: mais elle a des ſables près du rivage, principalement au Sud-Eſt & vers le Sud-Oueſt, où l'on voit une autre petite Iſle qui ſemble s'y joindre par des bas fonds. Celle de Gorgone eſt environnée de rochers. Woodes Rogers qui y paſſa en 1709, y vit des Singes, des

Cochons d'inde, des Lievres, des Lezards, des Cameléons, & une ſi prodigieuſe quantité de Serpens de toutes eſpéces & de toute grandeur, qu'on ne peut faire un pas ſans marcher deſſus.

On trouve dans ces parages diverſes autres petites Iſles : mais elles ſont ſi peu connues, que nous ne croyons pas devoir nous arrêter pour en parler.

ARTICLE XII.

Iſles Gallapagos.

ELLES ſont ſituées auprès de l'Equateur, environ à cinquante-cinq lieues du Pérou : le nombre en eſt très-conſidérable. Quelques Voyageurs en ont compté juſqu'à cinquante. Les Eſpagnols leur ont donné le nom de Gallapagos, parce qu'on y trouve une quantité prodigieuſe de Tortues de terre & de mer. Elles ne ſont pas toutes de la même grandeur. Quelques-unes ont ſept ou huit lieues de long ſur trois ou quatre de large. D'autres en ont neuf à dix de long ſur ſix ou ſept de large. Elles ſont aſſez élevées, ont la ſurface plate. Cowley, Voyage en Magellanique & en Polinéſie.

Dampierre, Voyag aux Terres Australes.

Elles ſont en général fort ſtériles : la terre eſt ſeche & aride, couverte de cailloux calcinés qui reſſemblent aſſez à du mâche-fer. Les piés enfoncent dans la terre, comme ſi l'on marchoit ſur des cendres, ce qui fait croire qu'il y a eu des volcans & qu'il y a encore des feux ſouterreins. On trouve dans quelques-unes des ruiſſeaux d'eau claire; mais la plûpart ſont entiérement arides.

Waffer en Magellanique.

Beauchêne-Gouin, en Magellanique.

L'air de ces Iſles eſt aſſez tempéré, relativement à leur poſition. On y ſent tout le jour, ſans interruption, un petit vent de mer, & la nuit un vent plus violent & aſſez froid. Ainſi la chaleur n'y eſt pas ſi grande que dans la plupart des lieux qui ſont proches de la ligne. La ſaiſon pluvieuſe de l'année dure pendant les mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Le tems eſt alors très-ſombre, fort orageux & mêlé de quantité de tonnerres & d'éclairs. Il y a encore avant & après ces mois, de petites pluies rafraîchiſſantes; mais le tems eſt toujours fort beau pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août.

Woodes Rogers en Auſtralie.

Dans les grandes Iſles qui ſont arro-

ſées de ruiſſeaux, on trouve des arbres en aſſez grande quantité. Il n'y a dans les autres que des *Dildos*, eſpéce d'arbriſſeau verd & rempli de piquans : il croît de la hauteur de dix à douze piés & ne produit ni feuilles ni fruits. Il eſt de la groſſeur de la jambe d'un homme, depuis le pié juſqu'à la tête. Cet arbriſſeau n'eſt pas même bon à brûler. On trouve près de la mer dans les Iſles ſtériles de petits arbres nommés Borions, qui ſont aſſez bons à brûler.

Il n'y a pas d'endroit au monde où l'on trouve plus de Tortues : il y en a qui peſent juſqu'à quatre cents livres.

Les Guanos y ſont auſſi fort communs, auſſi gras & auſſi gros qu'on en puiſſe voir. Ils ſont ſi familiers, qu'on les prend facilement.

On trouve dans ces Iſles des oiſeaux de mer de preſque toutes les eſpéces. Il y en a auſſi de terre, principalement des Faucons & des Tourterelles.

Il y a des Serpens ; mais ils ſont rares. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes. On y trouve des Lions marins ; même des baleines, ce qui eſt fort étonnant ſi près de la ligne.

ARTICLE XIII.

Iſle des Cocos.

PRÈS des Iſles Gallapagos, à cinq degrés cinq minutes Nord de la ligne, on en trouve une qui peut avoir ſept ou huit lieues de circuit. Elle eſt aſſez élevée dans le milieu, où il n'y a point d'arbres, mais il y a une prodigieuſe quantité d'herbe, que les Eſpagnols appellent *Gramadal*.

Cette Iſle eſt bordée tout autour d'arbres à Cacao, d'où elle tire ſon nom. Elle n'eſt pas habitée. Les rochers qui l'environnent la rendent preſqu'inacceſſible : il n'y a qu'un petit Havre du côté du Nord-Eſt par lequel les vaiſſeaux peuvent entrer ſûrement. On trouve dans ce Havre un petit ruiſſeau d'eau douce qui ſe jette dans la mer.

ARTICLE XIV.

Iſle Quibo.

ELLE eſt ſituée au Nord des Iſles Gallapagos, vers le ſeptieme degré vingt minutes de latitude Septentrionale, preſqu'à l'entrée de la baie de Panama. Cette Iſle eſt fort commode pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le terrein par où la mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruiſſeau ſur un rivage ſabloneux. L'eſpéce d'arbres qui y domine eſt le *Canificier*, ou arbre qui porte la Caſſe : il y a beaucoup de Limoniers. On ne trouve dans ce lieu paiſible que des Perroquets & des Aras. Il y a des Lezards & des Singes ; des Tigres & une eſpéce de Serpens que l'Amiral Anſon nomme Serpent volant, parce qu'il s'élance du haut des branches d'un arbre ſur toutes ſortes d'animaux. Dampierre ; Voy. en Auſtraſie. Anſon, *ubi ſuprà*.

La mer eſt fort dangereuſe autour de l'Iſle, par la quantité de monſtrueux Alligators dont elle eſt remplie, &

par une ſorte de grands poiſſons plats qui s'élance hors des flots : ils embarraſſent ſouvent les Pêcheurs de perles dans leurs nageoires & les tuent. Les plongeurs, pour s'en garantir, s'arment d'un couteau pointu, l'enfoncent dans le corps de cet animal, lorſqu'il les ſaiſit.

L'Amiral Anſon rangea toute la côte Orientale de l'Iſle, & n'aborda nulle part où le terrein ne lui parût fort gras & l'eau fort belle. La pointe du Nord-Eſt offre une caſcade qui cauſe de l'admiration. Une riviere de l'eau la plus pure, & large de vingt toiſes, coule par une pente aſſez rapide d'environ quatre-vingt toiſes de longueur dans un canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne ſont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits l'eau ſe répand ſur un talus égal, forme des napes charmantes, & dans d'autres lieux elle tombe en belles caſcades. Les environs ſont couverts d'une belle forêt; & les rochers meme qui forment les bords du canal ou qui s'avancent quelquefois au-deſſus, ſont couronnés de fort grands arbres. Pendant que

les Anglois contemploient les beautés de cette ſolitude, une volée d'Aras paſſa au-deſſus d'eux, &, comme ſi ces Oiſeaux avoient eu deſſein d'embellir le lieu, ils s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui donnerent le tems de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage.

Il n'y avoit aucun habitant dans cette Iſle, mais les Anglois y trouverent quelques huttes ſur le rivage, de grands monceaux de coquilles & de belles nacres de perles que les Pêcheurs de Panama y laiſſent pendant l'été. Quoique les Huîtres perlieres ſoient communes dans toute la baie de Panama, elles n'y ſont pas en ſi grande abondance qu'à Quibo. Il ſuffit de ſe baiſſer dans la mer pour les détacher du fond. Elles ſont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles qui donnent plus de perles ſont à plus de profondeur. On aſſure que la beauté de la perle dépend de la qualité du fond où l'Huître eſt nourrie. Si le fond eſt vaſart, la perle eſt d'une couleur obſcure & d'une mauvaiſe eau. Les plongeurs qu'on emploie pour cette pêche ſont eſclaves Negres, qui appar-

tiennent aux habitans de la côte. Ils ne paſſent pour plongeurs parfaits, que quand ils peuvent demeurer ſous l'eau juſqu'à ce que le ſang leur ſorte par le nez, la bouche & les oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même & jamais elle ne reprend.

TERRES AUSTRALES.

LE mot *Auſtral* déſigne ce qui eſt au Midi. Les Latins nommoient le vent du Midi *Auſter*; ils en firent l'adjectif *Auſtralis*, pour annoncer ce qui eſt vers cette partie du Monde. Ainſi l'on entend par *Terres Auſtrales*, tout ce qui eſt au-delà des trois pointes du Monde connu, l'Aſie, l'Afrique & l'Amérique. Ces trois pointes ſont les Iſles Moluques & Celebes en Aſie, le Cap de Bonne-Eſpérance en Afrique, la Terre Magellanique & les Iſles des Etats & de Feu en Amérique. Ce qui eſt au-delà peut comprendre huit à dix millions de lieues quarrées, & faire plus du tiers de notre globe.

On ne peut douter qu'il n'y ait dans une ſi vaſte plage quelqu'immenſe continent de terre ſolide, capable de tenir le globe en équilibre dans ſa rotation, & de ſervir de contrepoids à la maſſe de l'Aſie Septentrionale. On ſait que le poids de la terre eſt à celui de l'eau de la mer, ce que deux eſt

à un. Nous n'entrerons dans aucun détail ſur la probabilité de ce continent; M. le Préſident de Broſſe a fait un excellent ouvrage à ce ſujet; nous y renvoyons le Lecteur. Le plan de notre ouvrage nous force de nous borner à préſenter ſimplement le tableau géographique & hiſtorique des Terres Auſtrales qui ont été découvertes.

Au bout de ces trois grandes piéces de terre qui ſont partie de notre globe, il y a trois grandes piéces de mer. L'*Etiopique* ou la mer des Indes, l'*Atlantique* ou *du Nord*, & celle du Sud ou la mer Pacifique. On peut, par cette raiſon, diviſer les Terres Auſtrales en trois parties, qui ſont comme nous l'avons dit, au Sud des trois parties du monde connu. L'une dans la mer des Indes au Sud de l'Aſie, & qu'on peut appeller *Auſtralaſie*; l'autre dans la mer du Nord, qu'on peut nommer *Magellanique*, du nom de l'Auteur de ſa découverte. Elle commence à la pointe Méridionale du continent de l'Amérique, comprend tout ce qui peut s'étendre juſques & au-delà du Sud de l'Afrique, où des vaiſſeaux François ont depuis peu découvert une aſſez lon-

gue côte de terre. La troiſieme eſt tout ce que contient le vaſte Océan Pacifique. On peut lui donner le nom de *Polynéſie*, à cauſe de la multiplicité d'Iſles qu'elle renferme. Ce nom eſt tiré de deux mots Grecs, πολὺς *Multiplex* & νῆσος *Inſula*.

Nous commencerons par donner la deſcription géographique & hiſtorique de l'Auſtralaſie, nous paſſerons à la Polynéſie, & nous finirons par les Iſles Magellaniques.

CHAPITRE I.

Auſtralaſie.

ARTICLE I.

La Nouvelle Hollande.

M. L'ABBÉ DE MARSY a donné une deſcription de ce Pays dans le ſixieme volume de cet Ouvrage : comme elle nous a paru peu exacte, nous croyons pouvoir en donner une nouvelle. Il avoit, ſans doute, négligé de recourir aux véritables ſources qui ſont les Voyageurs, & s'étoit contenté de conſulter l'Hiſtoire générale des Voyages qui eſt fort défectueuſe pour ce qui regarde les contrées que nous allons parcourir.

La nouvelle Hollande eſt une vaſte région qui s'étend depuis le ſixieme degré de latitude Méridionale, juſqu'au trente-quatrieme, & depuis le cent vingt-quatrieme juſqu'au cent quatre-vingt-ſeptieme de longitude. Elle a

l'Archipel des Moluques au Nord ; la mer des Indes à l'Occident & au Sud ; le grand Océan Pacifique à l'Orient. Dans cette prodigieuſe étendue, l'on ne connoît que quelques côtes, ſans que l'on puiſſe dire ſi elles appartiennent toutes au même continent, ou ſi, comme il eſt plus vraiſemblable, ce ſont de grandes Terres ſéparées entr'elles par des canaux de mer, dont les plus étroits ont été pris par les Navigateurs pour des embouchures de rivieres, ſans qu'on ſache ſi elles touchent vers le Nord à la nouvelle Guinée & vers le Sud à Diemen.

La premiere Terre découverte dans cette contrée fut la côte de la *Concorde*, autrement d'*Endracht*, où Theodoric Hertoge, natif d'Endracht, aborda au mois d'Octobre 1616, commandant le navire nommé la Concorde. La mer y abonde en Chiens marins. Cette contrée a été viſitée depuis par Pelſart & par Guillaume Dampierre. *Zeachen*, autre Hollandois, découvrit en 1618, ſur la côte du Nord, *Aruhem* & *Diemen*. Cette derniere côte reçut ſon nom d'*Antoine Pan Diemen*, alors Général de la Compagnie Hol-

landoiſe dans les Indes, qui, à ſon retour en Europe, apporta des richeſſes immenſes ſur ſon vaiſſeau. Jean d'*Edels* courut la côte Occidentale en 1619, & donna ſon nom au rivage qu'il découvrit. En 1622, on découvrit la Terre qui tourne de l'Oueſt au Sud : on l'appelle *Leuwin*, ſoit que le vaiſſeau qui l'apperçut portât le nom de la Lione, ſoit qu'on eût vu ſur la terre un animal de cette eſpéce. M. du Queſne s'approcha de cette côte en 1687, & l'on dit que le Capitaine *Flamming*, Hollandois, y ayant tombé en 1697 avec trois vaiſſeaux, près de la petite *Iſle des Filles*, à trente-un degrés trente minutes, y avoit trouvé de bons havres & des rivieres poiſſonneuſes. *Pierre de Nuitz*, qui montoit le vaiſſeau appellé le *Cheval d'or*, continua dans le mois de Janvier 1627 de côtoyer le rivage du Sud, auquel il donna ſon nom. *Guillaume Witt* donna le ſien au pays qu'il reconnut en 1628, au Nord de la riviere de *Remeſſens*. Un peu plus au Nord, dans le fond du golfe des Crocodiles eſt la *Carpentarie* : elle fut ainſi nommée par Carpenter, Capitaine Hollandois qui

qui en fit la découverte dans le tems qu'il étoit Général de la Compagnie des Indes. Il paroît que la côte a été parcourue par les Hollandois : la Carte Hollandoiſe publiée par Thévenot, marque en Hollandois un aſſez grand nombre de giſſemens & de rivieres. Enfin toute la région reçut, en 1644, le nom de nouvelle Hollande.

Dampierre, dans ſon ſecond voyage, dit que le canton de la nouvelle Hollande que l'on nomme *Terre de la Concorde*, eſt aſſez beau & uni de tous côtés, mais ſans arbres, buiſſons ni herbes, & que la côte eſt garnie de collines eſcarpées. Il ajoute que, n'ayant pu trouver d'abordage dans cet endroit, il courut plus au Nord, où il trouva, vers le vingt-cinquieme degré & demi de latitude méridionale, une anſe dont l'entrée eſt difficile à cauſe de la quantité de bancs, fond de ſable pur, ou mêlé de corail en quelques endroits. Il y mouilla à deux milles du rivage ſur ſept braſſes & demie d'eau, la nomma *la baie des Goulus* ou des *Chiens marins*, parce que cette eſpéce de poiſſon y eſt fort commun. Auſſi-tôt qu'il fut entré dans cette baie, il envoya

ſa chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce ; mais on n'en trouva point. Il y alla lui-même le lendemain, fit creuſer à pluſieurs milles à la ronde, ſans en découvrir. Le terrein de ce canton eſt aſſez élevé, de ſorte qu'on peut le voir de huit ou neuf lieues en mer. Il paroît fort uni de loin ; mais, à meſure qu'on en approche, l'on y trouve quantité d'éminences qui ſont cependant peu eſcarpées. La terre qui borde la baie eſt baſſe & ne monte que par degrés vers l'intérieur du pays.

Plantes, Arbres.

Le terrein eſt ſabloneux vers le rivage, & produit une eſpéce de gros fenouil marin qui porte une fleur jaune. Plus avant il eſt d'un ſable rougeâtre qui produit quelque peu d'arbres, de plantes & d'arbriſſeaux. L'herbe y croît en touffes, de la groſſeur d'un boiſſeau, & diſperſées çà & là, avec un mélange de brouſſailles qui reſſemblent beaucoup à celles qu'on voit dans les plaines d'Angleterre.

L'on y trouve auſſi divers arbres & arbriſſeaux ; mais il n'y en a point qui ait plus de dix piés de hauteur. Quelques-uns en ont trois de circonférence, & leur tige peut avoir cinq

ou ſix piés juſqu'aux branches, qui forment une tête aſſez touffue, & qui ſont remplies de feuilles étroites & longues pour la plûpart. La couleur de ces feuilles eſt verte d'un côté & blanchâtre de l'autre. Celle de l'écorce des arbres eſt ſemblable, c'eſt-à-dire, d'un verd pâle. Il y en a qui répandent une odeur aſſez agréable, & dont le bois, ſous l'écorce, eſt plus rouge que le ſaſſafras de la Floride. Preſque tous les arbres & les arbriſſeaux étoient fleuris lorſque Dampierre y paſſa. Toutes ces fleurs, par leur variété, faiſoient un effet charmant. Il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, &c. Toutes, principalement les bleues, rendoient une odeur fort agréable.

On y trouve de petites fleurs d'une beauté & d'une odeur admirables. Il y en a à longue tige. Les herbes & les plantes y ſont aſſez communes.

Oiſeaux. Le même Auteur dit qu'il ne vit que très-peu d'Oiſeaux : il y en avoit de cinq ou ſix eſpéces de petits ; les plus gros n'étoient pas plus forts que des Allouettes. Quelques-uns n'étoient pas plus gros que des Roitelets : mais

leur chant étoit fort aigu & assez mélodieux. Les Aigles sont fort communes dans ce pays.

Pour Oiseaux de mer & de riviere, on y trouve des Canards, des Corlieux, des Galdens, des Chasseurs d'Ecrevisses, des Cormorans, des Mouettes, des Pélicans, & quelques autres qui sont inconnus par-tout ailleurs. Les uns sont fort gros, ont un bec fort long, qui est d'un rouge éclatant : leurs jambes sont de la même couleur. D'autres ont le bec long, large & plat, retroussé en haut, la tête & le col tout rouge. Il y a une espéce de Buse à bec recourbé, & à pattes de Canard.

Animaux terrestres.

Il y a dans ce pays une sorte de Lapins fort bons à manger. Ils ont les jambes tout-à-fait courtes. L'Auteur que nous suivons y vit des Guanos assez semblables à ceux des autres pays. Ils n'ont pour toute queue qu'un gros moignon qui ressemblent à une tête : ils sont marquetés de noir & de jaune comme des Crapauds. Ils marchent avec beaucoup de lenteur. Lorsqu'on approche d'eux, ils s'arrêtent & siflent, sans songer à s'enfuir. Lorsqu'on les ouvre, ils répandent une odeur fort

déſagréable. Dampierre dit qu'il n'a vu de ſa vie un animal auſſi hideux & auſſi dégoûtant. Il ajoute que la chair en eſt aſſez bonne, mais qu'il n'eut jamais le courage d'en manger.

Il y a beaucoup de Poiſſons connus ailleurs : les Chiens marins y ſont fort communs. Il y a des Serpens de mer, des Dauphins & beaucoup d'os de ſéches, flottans ſur l'eau. Parmi les Serpens, il y en a une eſpéce de couleur de feu. Il y a dans ces cantons une multitude incroyable de Baleines. Il y a des coquillages de toutes eſpéces, & plus belles les unes que les autres. * Poiſſons ; Coquillages.

Toute la nouvelle Hollande eſt environnée d'Iſles de différentes grandeurs. Les grandes ſont aſſez hautes, arides, couvertes de rochers. Dampierre mouilla à ſix braſſes près d'une Iſle à laquelle il donna le nom d'*Iſle Romarin*, parce qu'il y trouva une ſorte de buiſſon qui reſſemble à cette plante. Il y avoit d'autres buiſſons chargés de fleurs de différentes couleurs. Le même Voyageur y vit deux ſortes de feves, dont les unes croiſſent ſur un buiſſon & les autres ſur une eſpéce de vigne ram-

pante, qui a les feuilles larges & fort épaiſſes. La fleur eſt d'un beau rouge foncé. On y voit des Cormorans, des Mouettes, des Chaſſeurs d'Ecreviſſes, &c. Quelques petits Oiſeaux & une eſpéce de Perroquets blancs qui vont toujours par troupes. Entre les Poiſſons à coquilles, on y trouve des Petoncles & une quantité de petites Huîtres qui croiſſent ſur les rochers, & dont le goût eſt admirable. Nous nous arrêtons ici, & nous renvoyons le Lecteur au ſixieme volume de cet Ouvrage.

ARTICLE II.

Iſles Palaos; ou Nouvelles Philippines.

Extrait des Lettres des PP. Paul Clair, & Charles le Gobien, t. I. & VI.

LA deſcription que M. l'Abbé de Marſy a donnée de ces Iſles, dans le ſixieme volume de cet Ouvrage, eſt ſi abrégée, que nous croyons devoir en donner une nouvelle. Elle eſt tirée des originaux mêmes.

Ces Iſles ſont au Midi des Marianes, vers dix ou onze degrés de latitude Nord. On ſoupçonne qu'elles

ſont au nombre de trente-deux, & on les nomme *Paiz*, *Lamululutup*, *Saraon*, *Yaropie*, *Vellayay*, *Satavan*, *Cutac*, *Yfaluc*, *Piraulop*, *Ytay*, *Pic*, *Piga*, *Lamurec*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*, *Tauas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacuſon*, *Piylus*, *Alatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Pyalucunung*, *Piculat*, *Xulatan*, *Tagiau*. Les trois dernieres ne ſont habitées que par des Oiſeaux; les autres ſont extrêmement peuplées. La plus conſidérable de toutes eſt Lamurec : le Roi de tout le pays y fait ſa réſidence. Les chefs de toutes les autres habitations lui ſont ſoumis.

Habillemens, Mœurs.

Les hommes & les femmes ſont à demi nuds. Ils ont tous en général le teint bazané, tirant un peu ſur le jaune clair. Les hommes ont différentes figures empreintes ſur la peau; les femmes n'en ont point. L'habit des hommes eſt une eſpéce de ceinture qui leur couvre les reins & les cuiſſes, & qui fait pluſieurs tours autour du corps. Ils portent ſur les épaules environ une aune & demie de groſſe toile, dont ils ſe font une eſpéce de capuchon qu'ils lient pardevant, &

laiſſent pendre négligemment par derriere. Les femmes ſont habillées de la même maniere, excepté que la toile qu'elles portent leur deſcend juſqu'aux genoux.

Leur langue eſt différente de celle des Philippines, même de celle des Marianes. Leur maniere de prononcer approche de celle des Arabes. Les femmes de marque ont pluſieurs anneaux & pluſieurs colliers d'écaille de Tortue & d'autres matieres qui nous ſont inconnues, aſſez ſemblables à de l'ambre gris ; mais elles ne ſont pas tranſparentes.

On ne trouve dans leurs Iſles, ni Bœufs, ni Anes, ni Chevaux, ni Chiens, ni Chats : il y a même apparence qu'ils ne connoiſſent aucun animal à quatre piés. Il y a peu d'Oiſeaux. On y trouve cependant des Poules dont ils ſe nourriſſent : mais ils n'en mangent point les œufs. Malgré cette diſette de toutes choſes, ils ſont gais & contents de leur ſort. Ils ont des chants & des danſes aſſez régulieres : ils chantent enſemble & font les mêmes geſtes. Ils ſont ſurpris des politeſſes & des uſages d'Europe, dont

ils n'avoient aucune connoiſſance. Ils ne voient qu'avec admiration la majeſté des cérémonies de l'Egliſe. La muſique, les inſtrumens, les danſes des Eſpagnols, les armes dont ils ſe ſervent, la poudre à canon leur cauſe le plus grand étonnement. La blancheur des Européens eſt encore pour eux un ſujet d'admiration.

Il ne paroît pas qu'ils aient quelque connoiſſance de la Divinité, & qu'ils adorent quelques Idoles. Leur vie eſt toute barbare : ils ne s'occupent que du ſoin de boire & de manger. Ils ont cependant une eſpéce de gouvernement réglé. Chaque Iſle obéit à ſon Chef, qui eſt lui-même ſoumis au Roi de toutes les Iſles. Ce Souverain tient, comme nous l'avons dit, ſa Cour à l'Iſle de *Lamurec*.

Les heures pour les repas ne ſont point réglées chez eux. Ils boivent & mangent en quelque tems & en quelque lieu que ce ſoit, lorſqu'ils ont faim & ſoif & qu'ils trouvent de quoi ſe contenter : mais ils mangent peu & ne font jamais de repas aſſez fort pour les contenter pendant toute la journée.

Leur civilité & leur marque de reſ-

pect, conſiſte à prendre la main ou le pié de celui à qui ils veulent faire honneur, & de s'en frotter doucement le viſage.

Parmi leurs meubles, on trouve quelques ſcies d'une grande écaille, qu'ils aiguiſent en les frottant contre certaines pierres. Ils en ont quelques-unes de fer. Leurs lances & leurs traits ſont armés d'oſſemens humains.

Ils ont en général l'humeur fort pacifique. S'il arrive quelque querelle entr'eux, elle ſe termine par des coups de poing qu'ils ſe donnent ſur la tête, ce qui arrive rarement : on les ſépare ordinairement lorſqu'ils en veulent venir à cette extrémité, & le différend ceſſe.

Ces Peuples ont aſſez de bon ſens & de vivacité. Ils ſont aſſez bien proportionnés, ont la taille à peu-près ſemblable à celle des habitans des Philippines.

Les hommes & les femmes laiſſent croître leurs cheveux qui leur tom-ſur les épaules. Ce ſont de fort habiles plongeurs. Leur principal ornement conſiſte à ſe peindre tout le corps d'une certaine couleur jaune.

Ces Iſles ſont découvertes par pluſieurs de leurs Habitans, qui vont échouer aux anciennes Philippines.

Ce ne ſont point les Européens qui ont fait la découverte de ces Iſles : les Inſulaires vinrent eux-mêmes ſe découvrir aux Eſpagnols par une aventure aſſez extraordinaire. Un des Chefs de la nation, s'embarqua avec ſa femme, fille d'un petit Roi de ce pays & un certain nombre de perſonnes, pour paſſer de ſon Iſle dans une autre aſſez éloignée ; ils furent ſurpris par un de ces ouragans aſſez communs dans ces contrées, qui les pouſſa malgré eux à la pointe de l'Iſle Samol, une des plus Orientales des Philippines. Comme ils étoient perſuadés qu'il n'y avoit pas au monde d'autres terres que leurs Iſles, ils furent fort étonnés de ſe trouver dans un monde nouveau & au milieu d'une nation entiérement inconnue. L'effroi dont ils furent ſaiſis à la vue des Eſpagnols ſe calma, lorſqu'ils virent qu'on les traitoit avec bonté. On fit venir deux femmes, qu'un ſemblable accident avoit autrefois jettées dans l'Iſle Samali ; elles entendirent la langue de ces nouveaux arrivés, & leur ſervirent d'interprêtes. Par leur moyen, on ſût de quel pays venoient ces ſauvages.

Si on les en croit, leur pays eſt très-peuplé. Ils paroiſſent ne manquer ni d'eſprit, ni de vivacité. Leur taille eſt avantageuſe & bien proportionnée. Leur naturel eſt doux, facile & complaiſant. Ils ne ſe font jamais de violence outrée : le meurtre leur eſt inconnu. Ils ont cependant des armes offenſives.

On préſume que ces Iſles ſont abondantes en or, en ambre & en drogues, parce qu'elles ſont, à peu-près, ſous les mêmes parallèles que les Moluques, d'où l'on tire les noix de muſcades & les plus précieuſes épiceries.

Parmi les choſes extraordinaires que ces Inſulaires racontent de leur pays, ce qui paroît le plus digne de curioſité, c'eſt qu'une de leurs Iſles n'eſt habitée que par des *Amazones*, qui forment une République, où elles ne ſouffrent que des perſonnes de leur ſexe. Il y a cependant une ſaiſon dans l'année où il eſt permis aux hommes d'aborder dans l'Iſle : la plupart des Amazones ont commerce avec eux : mais elles les chaſſent ſi-tôt que la ſaiſon eſt paſſée, & les forcent d'emporter tous les enfans mâles qui n'ont

plus beſoin de nourrices. Les meres gardent les filles, & les élevent avec beaucoup de ſoin.

Ce n'eſt que depuis peu d'années, il eſt vrai, qu'on a entendu parler en Europe des Iſles Palaos : mais il y a long-tems que, du haut des montagnes de Samol, une des Philippines, on avoit apperçu de groſſes fumées de ce côté ; ce qui arrivoit ordinairement l'été. Les pêcheurs de Mindanao, une autre des Philippines avoient auſſi reremarqué ces fumées, lorſqu'ils s'étoient avancés en haute mer. Le P. Gobien dit que le frere du Roi de ces Iſles, ayant entrepris un voyage de mer, fut jetté ſur la côte de Caragnan, dans l'Iſle de Mindanao. Les R. P. Auguſtins, qui ont une Miſſion ſur cette côte, le reçurent avec accueil & l'inſtruiſirent dans la religion Chrétienne. Il ſe trouva ſi bien avec eux, qu'il ne ſongea plus à retourner dans ſon pays. Le Roi aimoit ſon frere : il voulut ſavoir ce qu'il étoit devenu, & envoya une centaine de petits bâtimens le chercher dans les Iſles de ſa dépendance. Un de ces bâtimens fut encore pouſſé ſur la côte de

Caragnan. Ceux qui étoient dedans mirent pié à terre, & ayant trouvé le frere de leur Roi, ils ſe jetterent à ſes piés, le conjurerent avec les plus vives inſtances de retourner avec eux auprès du Roi. L'Auteur de ce récit s'étend beaucoup ſur les motifs que cet Inſulaire apporta à ſes compatriotes pour reſter parmi les Chrétiens. Il paroît que ce Miſſionnaire, prête dans ſa narration, ſes idées à ce barbare nouvellement converti.

Les Jéſuites de Manille prirent la réſolution d'aller établir une Miſſion dans ces Iſles. Le vaiſſeau qui devoit les y porter étoit prêt & n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile, lorſqu'un violent ouragan l'enleva du Port même & le mit en piéces. Par cet accident, tout ce qu'on avoit amaſſé fut englouti dans les flots. Les Miſſionnaires en furent affligés; mais ils n'abandonnerent pas le projet qu'ils avoient formé. Le P. *Serrano* paſſa en Europe avec un de ſes compagnons, à deſſein d'engager le Pape & le Roi d'Eſpagne à les ſeconder dans leurs intentions. Le P. Serrano ſe rendit à Rome au mois de Janvier 1705.

& préſenta à Clément XI la Carte des nouvelles Iſles, avec une lettre que l'Archevêque de Manille lui écrivoit à ce ſujet. Le Pape approuva ſon deſſein, lui donna deux brefs pour les Rois de France & d'Eſpagne, avec des lettres pour les Archevêques du Mexique & de Manille, auxquelles le Cardinal Paulucci joignit une inſtruction particuliere. Le même Jéſuite alla à Verſailles au mois de Mars. Il préſenta la carte & le bref à Louis XIV, qui lui remit une lettre adreſſée au Roi d'Eſpagne ſon petit-fils, Philippe V, qui ordonna d'équiper un vaiſſeau, pour remplir le deſſein des Jéſuites.

Enfin le 14 Novembre 1710, le vaiſſeau nommé la *Trinité*, commandé par *Dom Franciſco Padilla*, & qui avoit à bord quatre-vingt ſeize hommes, du nombre deſquels étoient deux Jéſuites, les Peres *Dubeton* & *Cortil*, qui alloient prêcher l'Evangile à ces Inſulaires. Après quinze jours de navigation, ils découvrirent la terre au Nord-Eſt. Il ſe trouva que c'étoit deux Iſles. On les nomma *Iſles de Saint André*, parce qu'on les découvrit le jour que l'Egliſe célébre la fête de ce Saint.

Lettres des Miſſionnaires, t. 11.

Lorſqu'on fut proche, on apperçut un bateau qui cherchoit à joindre le vaiſſeau. Il y avoit pluſieurs Inſulaires qui crioient *mapia*, *mapia*, c'eſt-à-dire, *bonnes gens*. Un des Palaos qui avoient fait naufrage aux Philippines, & qui étoit à bord du vaiſſeau, leur parla. Auſſi-tôt les Inſulaires allerent à bord, donnerent beaucoup de marques d'amitié aux Eſpagnols, leur baiſoient les mains, les ſerroient entre leurs bras. Ces hommes étoient aſſez bien faits de corps, & paroiſſoient avoir une complexion robuſte. Ils étoient tout nuds: ce qui déſigne leur ſexe étoit ſeulement couvert d'un morceau de natte. Leurs cheveux étoient preſque crêpus: ils avoient fort peu de barbe. Pour ſe garantir de la pluie, ils avoient mis ſur leurs épaules un petit manteau fait de fil de palates, & ſur la tête une eſpéce de chapeau de nattes. Ils furent étonnés de voir les matelots fumer du tabac. Ils paroiſſoient faire beaucoup de cas du fer: ils le regardoient avec des yeux avides & en demandoient ſans ceſſe. Quelque tems après parurent deux barques chargées de huit hommes chaque. Dès qu'ils approche-

rent du bord, ils ſe mirent à chanter & régloient la cadence en frappant des mains ſur leurs cuiſſes. Ils prirent la longueur du bâtiment, croyant qu'il étoit fait d'une ſeule piéce de bois ; quelques-uns compterent les hommes qui étoient ſur le bord du bâtiment Eſpagnol. Ils préſenterent des cocos, du poiſſon & des herbes. Leurs Iſles parurent toutes couvertes d'arbres. Leurs bateaux étoient aſſez bien faits : il y avoit des voiles, & un des côtés étoit ſoutenu par un contre-poids qui l'empêchoit de tourner.

Le Capitaine envoya la chaloupe avec la ſonde pour chercher un endroit où l'on pût mouiller. Lorſqu'elle fut à un quart de lieue du rivage, elle fut abordée par deux bateaux remplis d'Inſulaires. L'un d'eux apperçut un ſabre, le prit, le regarda attentivement, ſe jetta à la mer, l'emportant avec lui. On ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre : le fond étoit de roche & grand fond par-tout. A ſon retour, on envoya encore un autre homme chercher un mouillage : il alla tout près de la terre, & trouva, comme le premier, grand fond de ro-

che : il n'y avoit point d'endroit où l'on pût jetter l'ancre. Le vaiſſeau ſe ſoutenoit à la voile contre le courant qui portoit avec violence au Sud-Eſt : le vent étant venu à lui manquer, il dériva au large. Alors les Inſulaires qui étoient à bord, rentrerent dans leurs bateaux & s'en retournerent. Les deux Miſſionnaires voulurent engager quelques-uns d'eux à reſter : mais ils ne purent y réuſſir. Les courans emporterent le vaiſſeau avec violence au large vers le Sud-Eſt. Le 4 Décembre le vaiſſeau ſe trouva à l'embouchure d'une paſſe entre deux Iſles. Le Capitaine envoya encore la chaloupe pour chercher un bon mouillage : mais on trouva encore grand fond de roche & impoſſibilité de jetter l'ancre. Le 5, les PP. Dubeton & Cortil formerent le projet d'aller à terre planter une Croix. On leur repréſenta les dangers auxquels ils s'expoſoient : ce qu'ils avoient à craindre des Inſulaires dont ils ne connoiſſoient pas le génie, & l'embarras où ils ſe trouveroient ſi les courans jettoient tellement le vaiſſeau au large, qu'on ne pût ſe rapprocher de terre pour les ſecourir.

Ces raiſons ne firent aucune impreſſion ſur leur eſprit : ils entrerent dans la chaloupe avec le Contre-Maître, l'enſeigne des troupes de débarquement, du Palaos, ſa femme & ſes enfans. Après leur départ le vaiſſeau ſe ſoutint à la voile pendant toute la journée ; mais ſur le ſoir, le courant jetta le vaiſſeau au large. L'équipage fit tous les efforts poſſibles pour approcher de la terre, mais il ne réuſſit pas.

Le Capitaine tint conſeil pour ſavoir quel parti on prendroit. Tout le monde fut d'avis de faire route pour découvrir l'Iſle Lamurec, qui eſt la principale des Palaos. Le 11 on la découvrit. Sur le ſoir, quelques bateaux s'approcherent du navire. Les Inſulaires qui étoient dedans, ſe jetterent à la mer & allerent à bord. Ils voloient tout ce qui tomboit ſous leurs mains. L'un d'eux, voyant une chaîne de fer attachée au bord du vaiſſeau, la tiroit de toutes ſes forces pour la rompre & l'emporter ; un autre en faiſoit autant à un argoneau ; un troiſieme, ayant mis la tête dans un ſabot, vit des rideaux de lit : il les prit à deux mains & tiroit de toutes ſes

forces : on l'apperçut, on courut à lui pour lui faire lâcher priſe; il ſe jetta auſſi tôt à la mer. Le Capitaine, impatient de l'avidité de ces barbares, fit mettre ſes ſoldats ſous les armes. On chaſſa ceux qui étoient à bord, & l'on fit ſigne aux autres qui étoient reſtés dans leurs bateaux de ne plus approcher. Sur les cinq heures du ſoir, ils prirent leur route vers la terre, & décocherent une grêle de traits ſur le vaiſſeau Eſpagnol. Alors le Capitaine fit faire ſur eux une décharge de mouſqueterie. Le bruit qu'elle fit leur cauſa tant d'effroi, qu'ils ſe jetterent tous à la mer, abandonnerent leurs bateaux, & nagerent vers la terre avec une vîteſſe incroyable. Voyant qu'on ne tiroit plus, ils regagnerent leurs bateaux, s'y rembarquerent, & & s'enfuirent à toutes rames.

Les vents du Sud-Eſt étoient frais; les courans portoient au Nord avec vîteſſe. Les Eſpagnols paſſerent entre deux Iſles dans un canal d'une petite lieue de largeur. Ils retournerent du côté de l'Iſle où ils avoient laiſſé les deux Miſſionnaires, s'en trouverent à peu de diſtance le 18, rôderent la côte

juſqu'au 21, ſans appercevoir aucun bateau. Un vent violent les éloigna de la terre. Voyant qu'ils n'avoient plus de chaloupe & qu'ils manquoient d'eau, ils prirent le parti de retourner à Manille, pour y porter la triſte nouvelle des efforts inutiles qu'ils avoient faits pour ravoir les deux Miſſionnaires.

On trouve dans le même Ouvrage, Tome 11, une lettre du Pere Duhalde, dont voici le précis. Les deux Miſſionnaires, partis ſur le vaiſſeau équipé par les ordres du Roi d'Eſpagne, pour la découverte des Iſles Palaos, avoient mené avec eux un Palaos, nommé Move, qui avoit été baptiſé à Manille, & qui devoit leur ſervir d'interprête. Comme leur deſſein, lorſqu'ils deſcendirent dans l'Iſle, nommée *Sonſorol*, n'étoit que d'y planter une Croix, & de reconnoître le génie des habitans, ils comptoient revenir le lendemain à bord, afin d'aller à la découverte des autres Iſles : il n'avoient porté avec eux que leurs livres & leur habit d'égliſe. Ils n'étoient accompagnés que du Palaos & de quelques Eſpagnols. Le vaiſſeau chaſſé par les courans, fut forcé de les abandonner à la merci des Inſulaires.

L'année ſuivante, le P. Serrano ſe mit en mer pour aller à leur ſecours. Il partit de Manille le 15 Décembre 1711, avec un autre Jéſuite & un certain nombre de jeunes gens du pays. Le troiſieme jour de leur navigation le vaiſſeau fut briſé par une violente tempête, & tout l'équipage périt, à la réſerve de deux Indiens qui porterent à Manille la nouvelle de ce naufrage. C'eſt pour la quatrieme fois que l'on a inutilement tenté de pénétrer dans les Iſles Palaos. Il n'y a preſque plus d'eſpérance de pénétrer dans ces Iſles, du moins par la voie des Philippines : il ne reſteroit plus qu'à faire une tentative du côté des Iſles Marianes, qui ſont plus à portée des Palaos. Ces deux Miſſionnaires ſont reſtés entre les mains des barbres, ſans qu'on puiſſe ſavoir de quelle maniere ils ont été reçus. Un Palaos, débarqué à Guivam, dans l'Iſle Samol, le jour de l'Aſcenſion, en 1711, rapporta que celui qui avoit été baptiſé à Manille, étoit un ſcélérat coupable de crimes qui ſont horreur à l'humanité ; qu'il avoit trompé les Eſpagnols en demandant le baptême, & qu'il ſera

dans ſon pays leur ennemi le plus claré. Si ce récit eſt véritable, on a lieu de penſer que les Miſſionnaires ont reçu à préſent la récompenſe de leur zèle.

Dans le *Tome XVI*, il y a une lettre du Pere Cazier, qui n'eſt pas moins intéreſſante pour cet objet.

Je voudrois, dit-il, vous apprendre quel a été le ſort de deux Miſſionnaires qui entrerent, il y a quelques années, dans une des Iſles Palaos : mais quelque peine que l'on ait priſe juſqu'ici, on n'a jamais pu retourner dans ces Iſles. J'étois à Manille lorſque le Pere Serrano fit équiper un vaiſſeau pour aller aux Palaos. Il mit à la voile, & fut porté par un vent favorable au débarquement des Iſles Philippines. La grande quantité d'Iſles qui ſe trouvent dans cette paſſe, la rendent fort dangereuſe. Le vaiſſeau n'y fut pas plutôt entré qu'il périt près de l'Iſle Marinduqué. Rien ne fut plus triſte que ce naufrage, dont il n'échappa que peu de perſonnes. Quelques-uns s'étoient jettés dans la chaloupe : le trouble où ils étoient les empêcha de prendre la précaution né-

ceſſaire, qui étoit de couper le cable qui tenoit la chaloupe amarée au vaiſſeau. Le poids du vaiſſeau, lorſqu'il coula bas, les entraîna tous au fond de la mer. Un ſeul Indien qui s'étoit emparé de l'habitacle *, gagna la terre, après avoir long-tems lutté contre les flots. Il retourna auſſi-tôt à Manille, & c'eſt par lui qu'on a été informé de ce détail. Ainſi échoua le projet d'aller au ſecours des deux Miſſionnaires, de découvrir ces Iſles & d'y porter la Religion Chrétienne. Depuis mon arrivée à la Chine, j'ai vu à Canton, un Marchand venu des Philippines, qui m'aſſura qu'on ne doutoit plus à Manille que les deux Peres n'euſſent été ſacrifiés à la fureur des Palaos. Il me raconta qu'un vaiſſeau Eſpagnol étoit allé à la découverte aux environs des Palaos, que s'étant approché d'une de ces Iſles, une barque, chargée d'Inſulaires, parut & tourna autour du vaiſſeau. On invita, par geſtes, ces Inſulaires à venir à bord : ils n'y voulurent pas conſentir, à moins qu'on ne leur donnât un ótage. On fit deſcen-

* C'eſt une façon d'armoire où l'on renferme la bouſſole.

dre

dre un Eſpagnol dans la chaloupe; au même inſtant, quelques Inſulaires monterent ſur le vaiſſeau. Les Eſpagnols ſe ſaiſirent d'eux, & refuſerent de les renvoyer : ceux qui étoient reſtés dans la barque ſe diſpoſoient à ſe venger de ce manque de foi ſur l'otage Eſpagnol, & ils ramoient déja vers la chaloupe : mais on fit feu ſur eux & on les écarta. On dit qu'en ſe retirant ils ſouffloient vers la fumée de la poudre, ignorant, ſans doute, l'uſage des armes à feu. On conduiſit les Captifs à Manille : on leur demanda par ſignes ce qu'étoient devenus les deux Miſſionnaires qui étoient reſtés dans une de leurs Iſles; ils répondirent de même par ſignes qu'on les avoit tués & qu'on les avoit mangés.

Il eſt difficile de comprendre comment les Eſpagnols purent faire entendre aux Sauvages une demande de cette eſpéce ſur un fait ſingulier, duquel ceux à qui l'on parloit par ſignes, n'avoient peut-être aucune connoiſſance. D'ailleurs, quoique les habitans des Iſles ennemies des Palaos ayent dit à Cantova, que ceux-ci ſe nourriſſent de chair humaine; on eſt cer-

tain que les Inſulaires de l'Auſtralaſie ſont d'un naturel fort doux, & qu'ils ne ſont point antropophages.

Nous trouvons dans les Lettres des Miſſionnaires, tomes 18 & 21, des détails plus circonſtanciés ſur les Palaos. Le 19 Juin 1721, on apperçut une barque étrangere peu différente des barques des Iſles Mariannes; mais plus hautes. Un ſoldat Eſpagnol, la voyant de loin voguer à pleines voiles, la prit pour une frégate. Elle alla aborder à *Taraſoſo*, côte déſerte de l'Iſle Guaham, du côté de l'Eſt. Il y avoit vingt-quatre perſonnes, onze hommes, ſept femmes & ſix enfans. Quelques hommes & quelques femmes mirent pié à terre en tremblant, &, ſe gliſſant ſous des cocotiers, y firent leur proviſion de Cocos. Un Mariannois, qui pêchoit près delà, les apperçut. Il en alla donner avis au P. Muſcati. Ce Pere, accompagné du Chef de la bourgade d'Inaraham & de quelques particuliers, ſe mit dans des canots pour aller au ſecours de ces Inſulaires, qui ne ſavoient ni en quel pays ils étoient, ni à quelle nation ils avoient affaire. L'épée que le

Chef de la bourgade avoit au côté, frappa les Inſulaires & leur cauſa beaucoup d'effroi : les femmes pouſſerent des cris lamentables. Envain on s'efforçoit de leur marquer qu'ils n'avoient rien à craindre ; il n'étoit pas poſſible de les raſſurer. Cependant, un d'eux, plus hardi que les autres, dit, en ſa langue, deux ou trois mots à ſes compagnons, & ſautant à terre, alla droit au P. Muſcati, lui offrit quelques bagatelles de ſon pays. Ils conſiſtoient en morceaux d'écailles de *Carret*, dont ces Inſulaires font des bracelets, & une ſorte de pâte jaune ou incarnat, dont ils ſe peignent le corps. Le Pere embraſſa l'Inſulaire, & reçut ſon préſent avec bonté. Ces démonſtrations d'amitié calmerent les inquiétudes des Sauvages : chez eux la confiance ſuccéda à la frayeur ; ceux qui étoient reſtés dans la barque, mirent pié à terre avec un air de tranquillité. On leur fournit de quoi ſatisfaire leur faim. Le Miſſionnaire leur fit donner des habits, afin qu'ils paruſſent avec plus de décence, & les amena au bourg d'Inaraham, pour attendre les ordres du Gouverneur auquel on avoit mandé cette nouvelle.

La conſtruction de leur barque étoit remarquable : elle avoit pour voile un tiſſu aſſez fin de feuilles de palmiers ; la poupe & la proue étoient ſemblables pour la figure, & ſe terminoient en une pointe élevée de la forme d'une queue de Dauphin. Il y avoit quatre petites chambres pour la commodité des paſſagers ; l'une à la proue, l'autre à la poupe ; les deux autres aux côtés du mât où la voile étoit attachée ; mais elles débordoient en dehors de la barque, & formoient comme deux aîles. Ces chambres avoient un toît de feuilles de palmier, & dont la forme approchoit de l'impériale d'un carroſſe. Au-dedans du corps de la barque, il y avoit différents compartiments où l'on mettoit la cargaiſon & les proviſions de bouche. Ce qui doit étonner, c'eſt qu'il n'y avoit aucune cheville ; les planches étoient cependant ſi bien jointes les unes aux autres, par le moyen d'une eſpéce de corde, que l'eau n'y pouvoit entrer.

Deux jours après cet événement, deux barques étrangeres aborderent à Guaham, vers la pointe de l'Oueſt. Elle ne contenoit que quatre hommes, une

femme & un enfant. On les conduiſit à Outamag pour les mettre vis-à-vis des autres, & voir s'ils étoient de la même nation. Dès qu'ils ſe virent, ils ſe donnerent mutuellement les plus grandes marques de joie & d'amitié. On ſut depuis que ces deux barques faiſoient partie d'une eſcadre qui s'étoit miſe en mer pour paſſer d'une Iſle à l'autre; que le vent d'Oueſt les en avoit ſéparées, qu'elles avoient erré pendant vingt jours au gré des vents, continuellement expoſées à faire naufrage; que ceux qui les montoient avoient eu beaucoup à ſouffrir de la faim & de la ſoif; qu'il leur avoit fallu faire des efforts extraordinaires pour réſiſter à l'impétuoſité des courants.

Ils avoient pour vêtement, une eſpéce de tiſſu dont ils s'enveloppoient les reins & qu'ils paſſoient entre les jambes. Leurs Chefs avoient une eſpéce de robe fendue par les côtés, & qui leur tomboit juſqu'aux genoux.

Les gens de marque avoient le corps peint, les oreilles percées, & mettoient dans les trous des fleurs, des herbes, des grains de coco & de verre, quand ils en pouvoient attrapper.

Les hommes ſont bien pris dans leur taille, qui eſt aſſez haute : leur groſſeur eſt proportionnée. La plupart ont les cheveux crêpus, le nez gros, les yeux grands & aſſez vifs, la barbe épaiſſe, le teint brun.

Le 28 Juin de la même année, on les conduiſit à la ville d'Agadna, capitale des Mariannes. Comme ils étoient exténués de fatigue, on s'occupa d'abord à leur donner du ſoulagement : on fit enſuite tout ce que l'on put pour leur donner des notions ſur la Religion Chrétienne.

Religion. On remarqua que ces Inſulaires n'avoient preſqu'aucune idée de la Divinité, qu'ils étoient dépourvus de preſque toutes les connoiſſances propres à l'homme. Ils reconnoiſſent cependant de bons & de mauvais eſprits ; ils penſent que ce ſont des ſubſtances céleſtes, différentes de celles qui habitent la terre. Les plus anciens de ces eſprits céleſtes ſont *Sahucour*, ſa femme ſe nomme *Halmael*. Ils eurent pour fils *Clinlep*, c'eſt-à-dire, *le grand Eſprit*, & pour fille *Ligobuud*. Cette fille ſe trouvant enceinte au milieu de l'air, deſcendit ſur la terre, où elle ac-

coucha de trois enfans. Etonnée de trouver la terre aride & ſtérile, par ſa voix puiſſante elle la couvrit d'herbes, de fleurs & d'arbres-fruitiers; elle l'enrichit de verdure, & la peupla d'hommes raiſonnables. Dans ces tems, on ne connoiſſoit point la mort; c'étoit un court ſommeil : les hommes quittoient la vie le dernier jour du déclin de la lune, &, dès qu'elle commençoit à reparoître ſur l'horiſon, ils reſſuſcitoient comme s'ils ſe fuſſent réveillés d'un ſommeil paiſible : mais un eſprit malin nommé *Erigiregers*, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y avoit plus de reſſource, de maniere que les gens morts une fois, le furent pour toujours. Ces barbares diſent que les Dieux vont ſe baigner dans un petit étang qui ſe trouve dans une de leurs Iſles; le regardant comme un bain ſacré : ils n'oſent en approcher, pour ne pas encourir l'indignation des Divinités. Ils croient que le Soleil, la Lune, les Etoiles, ſont habités par de nombreuſes nations céleſtes. Ils ne rendent cependant aucun culte à ces Divinités, & l'on ne voit chez eux aucun Temple.

Leur coutume eſt de jetter les cadavres le plus loin qu'ils peuvent dans la mer. On fait cependant les obſéques des gens de marque avec une ſorte de pompe ; on renferme le cadavre dans un petit édifice de pierres, & on met à côté différentes ſortes d'alimens.

Ils croient qu'il y a un lieu où les gens de bien ſont récompenſés, & un autre où les méchans ſont punis. Ils prétendent que les ames qui montent au ciel deſcendent le quatrieme jour ſur la terre, & reſtent inviſibles au milieu de leurs parens. Ils ont parmi eux une eſpéce de Prêtres, qui prétendent avoir commerce avec ces ames. Ce ſont eux qui annoncent ſi les défunts ſont allés au ciel ou en enfer. On honore les premiers comme des eſprits bienfaiſans, & on leur donne le nom de *Tahutup*, qui veut dire *Patron ;* chaque famille a ſon patron & l'invoque pour les beſoins de la vie.

Mariages. La pluralité des femmes eſt permiſe dans ce pays. Si l'on a eu un commerce illicite avec une des femmes de quelqu'un, on en eſt quitte pour lui faire un préſent. La répu-

diation & le divorce ſont fort communs parmi eux. Lorſqu'un homme meurt ſans poſtérité, les femmes vont chez le frere du défunt.

Ils ont une eſpéce de gouvernement. L'autorité eſt partagée entre pluſieurs familles, dont les chefs s'appellent *Tamoles* : il y a en outre dans chaque Iſle, un Tamole Général, auquel tous les autres ſont ſoumis. Ces Tamoles laiſſent croître leur barbe pour ſe donner un air plus reſpectable. Ils commandent avec empire, parlent peu, affectent un air grave & ſérieux. Lorſqu'un Tamole donne audience, il eſt aſſis ſur une table élevée; les peuples s'inclinent devant lui juſqu'à terre. Sitôt qu'ils l'apperçoivent, ils marchent le corps tout courbé, la tête preſqu'entre les genoux, juſqu'à ce qu'ils ſoient près de lui : alors ils s'aſſeyent à terre, & reçoivent ſes ordres dans le plus grand reſpect. Lorſqu'il les congédie, ils ſe retirent en ſe courbant le corps de la même maniere qu'ils ſont venus, & ne ſe relevent que quand ils ſont hors de ſa préſence. Ses paroles ſont autant d'oracles : on lui obéit avec une ſoumiſſion aveugle : on lui baiſe les Gouvernement.

mains & les piés lorſqu'on lui demande quelque grace.

Maiſons. Les maiſons ordinaires ne ſont que de petites huttes fort baſſes, couvertes de feuilles de palmier. Celles des Tamoles ſont conſtruites de bois & ornées de peintures.

Crimes & Punition. Les criminels ne ſont punis, ni par la priſon, ni par des peines afflictives : on ſe contente de les exiler dans une autre Iſle.

Il y a dans chaque peuplade deux maiſons, l'une pour l'éducation des filles, l'autre pour celle des garçons. Tout ce qu'on y apprend, ſe réduit à quelques principes vagues d'aſtronomie, à laquelle la plupart des hommes & des femmes s'appliquent, à cauſe de ſon utilité pour la navigation. Le maître a une eſpéce de ſphere, où ſont tracés les principaux aſtres : il enſeigne à ſes diſciples le rhumb de vent qu'ils doivent tenir ſelon les diverſes routes.

La principale occupation des hommes eſt de conduire des barques, de pêcher & de cultiver la terre. Celle des femmes eſt de faire la cuiſine, d'aider à leurs maris lorſqu'ils cultivent

la terre, de faire de la toile avec des écorces d'arbres. Ils ont des haches de pierre qui leur ſervent à couper le bois. S'il arrive par haſard dans une Iſle quelque vieux morceau de fer, c'eſt un tréſor qui appartient de droit aux Tamoles, qui en font faire des outils, & les louent aux particuliers.

Danſes & Chants.

Ils prennent leur repos dès que le ſoleil eſt couché, & ſe levent dès qu'il paroît. Les Tamoles ne s'endorment qu'au bruit d'une muſique qui eſt faite par une troupe de jeunes gens aſſemblés autour de leur maiſon, & qui chantent à leur maniere juſqu'à ce qu'on les avertiſſe de ceſſer. Ils s'aſſemblent quelquefois pendant la nuit au clair de la lune pour chanter & danſer devant la maiſon du Tamole. Comme ils n'ont point d'inſtrumens de muſique, toutes leurs danſes ſe font au ſon de la voix. La beauté de ces danſes conſiſte dans l'exacte uniformité des mouvemens de leur corps. Les hommes, ſéparés des femmes, ſe placent les uns vis-à-vis des autres, remuent la tête, les bras, les mains & les piés en cadence. Les ornemens dont ils ſe parent, donnent ſelon eux, un certain agrénement à cette

danſe. Leur tête eſt couverte de plumes ou de fleurs; des herbes aromatiques pendent de leurs narines; ils attachent à leurs oreilles des feuilles de palmier, tiſſues avec aſſez d'art. Ils ont aux bras, aux mains & aux piés, d'autres ornemens aſſez ridicules.

Les femmes, de leur côté, prennent un eſpece de divertiſſement qui eſt plus convenable à leur ſexe. Elles demeurent aſſiſes & ſe regardent les unes, les autres, commencent un chant pathétique & langoureux, accompagnent le ſon de leur voix d'un mouvement cadencé. A la fin de la danſe, le Tamole, s'il ſe pique de libéralité, tient en l'air une piéce de toile qu'il montre aux danſeurs, & qui appartient à celui qui a l'adreſſe de s'en ſaiſir le premier. Entre le divertiſſement de la danſe, ils ont des jeux de force & d'adreſſe : ils s'exercent à manier la lance, à jetter des pierres, à pouſſer des balles en l'air. Ils ont des divertiſſemens particuliers pour chaque ſaiſon. Les Inſulaires qui avoient fait naufrage, diſoient que la pêche de la baleine étoit pour eux un divertiſſement très-agréable. Pluſieurs de leurs Iſles

diſpoſées en forme de cercle, forment une eſpéce de port où la mer eſt toujours calme. Lorſqu'une baleine paroît dans ce golfe, les Inſulaires ſe mettent auſſi-tôt dans leurs canots, barrent le côté de la mer, avancent peu-à-peu en effrayant l'animal & le pouſſent devant eux. Lorſqu'il eſt ſur les bas fonds, les plus hardis ſe jettent à la mer, dardent leur lance ſur la baleine, l'amarent avec de gros cables dont les bouts ſont attachés aux rivages. Alors ils pouſſent un cri de joie, tirent l'animal à terre, & la pêche ſe termine par un grand feſtin.

Guerres des Palaos.

Les diſputes particulieres parmi ces Inſulaires s'appaiſent ordinairement par des préſens : mais celles qui ſont publiques, c'eſt-à-dire, qui s'élevent entre les habitans de différentes bourgades, ſe terminent par une guerre publique.

Leurs armes ſont des pierres & des lances armées d'os de poiſſon. Leur maniere de faire la guerre reſſemble aux combats ſinguliers ; chaque ſoldat n'a affaire qu'à celui qu'il a en tête. Lorſque deux peuplades ennemies ont réſolu d'en venir à un combat déciſif, on s'aſſemble de part & d'autre

en raſe campagne, & chacun des partis forme un bataillon de trois de hauteur. Les jeunes gens occupent le premier ; ceux de la plus haute taille occupent le ſecond, & les plus âgés forment le troiſieme. Le combat commence par le premier rang, où l'on ſe bat d'homme à homme à coups de pierres & de lances. Lorſque quelqu'un eſt bleſſé & hors de combat, il eſt auſſi-tôt remplacé par un ſoldat du ſecond rang, & celui-ci l'eſt par un du troiſieme. La guerre ſe termine par des cris de triomphe de la part des vainqueurs.

Il y a dans ces Iſles beaucoup de Métifs, des Mulâtres & des Negres qui ſervent de domeſtiques aux Palaos. Il y a apparence que ces Negres ſont venus de la nouvelle Guinée, où les Palaos ont pu aller par le côté du Sud. Il eſt inconteſtable que ces Iſles, comme beaucoup d'autres, ont été peuplées par des naufrages.

CHAPITRE II.

La Polynéſie.

NOUS commencerons par donner la deſcription des Iſles qui ſont au Nord; nous deſcendrons au Midi, en prenant de l'Occident à l'Orient.

ARTICLE I.

Iſles des Jardins, des Rois & des Barbus.

LES *Iſles des Jardins* ſont ſituées au neuvieme degré trente minutes de latitude Nord, & au cent ſoixante-dix-ſeptieme de longitude. Elles ſont au nombre de quatre, toutes couvertes de palmiers. Jouan Goetan, & Bernard della Torre, qui étoient en Polynéſie en 1542, les virent, & leur donnerent le nom de Jardins à cauſe de leur verdure.

Les *Iſles des Rois* ſont ſituées à onze degrés de latitude Nord, & à cent quatre-vingt-neuf de longitude. Alvoar

de Saavedra, les vit en 1527, le jour de l'Epiphanie, ce qui fut cauſe qu'il leur donna le nom d'*Iſles des Rois*. Les habitans ſont de haute taille, larges de quarure, ont la peau noire & le viſage fort barbu. Ils portent de grands chapeaux, ſe ſervent de lances de cannes, fabriquent de beaux canots & de jolies nattes. Ils couvrent leurs parties naturelles, & laiſſent le reſte du corps nud.

Dans le même Archipel, on trouve les *Iſles des Barbus*. Elles ſont au nombre de cinq. La plus grande peut avoir quatre lieues de long, & les autres n'en ont qu'une. Les habitans ſont noirs & barbus : ils vont tout nuds. Ils ont des piroques mâtées à voiles Turques, de feuilles de palmite. Cinq de ces ſauvages s'avancerent contre le vaiſſeau de Saavedra, en pouſſant des cris menaçans. Un d'eux lança une pierre d'une telle force, qu'il fendit une planche du bordage. On leur tira un coup de fuſil qui les mit en fuite.

Au douzieme degré de latitude Septentrionale, & au deux cents-deuxieme de longitude, le même bâtiment mouilla vers des Iſles baſſes, où des gens qui

puiſoient de l'eau leur firent ſigne avec une baniere. Sept piroques ſe rangerent à la proue du navire ; vingt Inſulaires monterent à bord. On leur donna un manteau & un peigne : on les régala, & on leur demanda, par ſignes, leur amitié : un Eſpagnol ſe haſarda d'aller à terre avec eux. Les Chefs le reçurent à la deſcente. Ils le menerent dans leurs maiſons qu'il trouva aſſez logeables, & couvertes de feuilles de palmier. Ce peuple eſt blanc, ſe peint le corps & les bras. Les femmes ont la figure aſſez agréable : elles ont de longs cheveux noirs, ſont couvertes de nattes aſſez fines. Les armes dont ſe ſervent les hommes, ſont des bâtons brûlés. La nourriture ordinaire de ces Inſulaires eſt du poiſſon & des noix de coco.

Un d'eux voyant un fuſil, eut envie de ſavoir ce que c'étoit : on le lui fit entendre : il demanda qu'on le tirât : au bruit qu'il fit, la troupe tomba à terre de frayeur, ſe releva & s'enfuit en tremblant vers un bois de palmiers. Les Chefs, quoique fort effrayés, reſterent. La maladie de l'Amiral obligea les Eſpagnols de faire ſéjour dans ces

Iſles. Les Inſulaires leur firent préſent de deux mille noix de cocos, & aiderent à l'équipage à remplir les tonneaux d'eau fraîche. Ils faiſoient en général tout ce qu'on leur commandoit, ce qui prouve la douceur de leur caractere.

ARTICLE II.

Iſle de Taumaco ou *Taumago.*

Hiſtoire de la navigation aux Terres Auſtrales, par M. le Préſident de Broſſe. t. 19, p. 321.

CETTE Iſle eſt ſituée vers le troiſieme degré de latitude, & le deux-centunieme de longitude. Fernand Quiros, qui s'y trouva en 1606, dit qu'il y a aux environs deux Iſles, qui ſont très-petites, quoiqu'elles ſoient habitées. Nous tirerons ce que nous dirons de la grande Iſle, des Mémoires que Fernand de Quiros préſenta à la Cour d'Eſpagne, & de la Relation de ſon voyage en Polynéſie & en Auſtralaſie en 1606. Il dit que le 8 Avril de la même année, ſes gens apperçurent une Iſle; qu'on y envoya les barques; que ceux qui étoient dedans rapporterent aux navires de l'eſ-

cadre de l'eau douce : pour y arriver, ils avoient paſſé entre deux petites Iſles, où ils avoient apperçu pluſieurs cabanes parmi les arbres. Le commandant envoya dans la grande Iſle environ ſoixante hommes pour traiter avec les Inſulaires. Peu après leur départ, ils découvrirent un Iſlot entouré de chauſſées en monticule de pierres vives, qui paroiſſoit fait de main d'hommes. Il y avoit au-deſſus une ſoixantaine de cabanes couvertes de palmiers & garnies de nattes en dedans.

Les Eſpagnols apprirent depuis que c'étoit une fortereſſe, où les Inſulaires ſe retirent lorſqu'ils ſont attaqués par leurs voiſins, qu'ils attaquent ſouvent eux-mêmes.

Les gens de Quiros prirent terre, & marchoient vers ce lieu, lorſqu'ils apperçurent près de la côte, quelques pirogues remplies d'Indiens. Ils apprêterent auſſi-tôt leurs armes à feu, & ſe mirent ſur la défenſive : mais les Indiens leur firent des ſignes de paix, ſe mirent dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour gagner plus promptement terre, allerent joindre les Eſpagnols, les ſaluerent d'un air joyeux, mar-

cherent devant eux vers leur habitation, marquant, par leurs geſtes, qu'ils vouloient les y guider. Ils avoient à leur tête un Capitaine, qui portoit un arc au lieu d'un bâton.

Leur air robuſte, leur nombre tenoit les Eſpagnols dans la crainte : ils firent des ſignaux pour avoir du renfort, & lorſqu'ils ſe virent en aſſez grand nombre, ils ſe mirent en chemin vers l'habitation ; mais ils ſe tenoient en ordre de bataille, & regardoient de tous côtés pour voir s'il n'y avoit point quelqu'ambuſcade. Leurs précautions donnerent de la méfiance aux Indiens qui ſe retirerent. Les Eſpagnols continuerent leur route vers l'habitation, &, n'y trouvant perſonne, ils retournerent au rivage, où ils éleverent un linge blanc en ſigne de paix. Les Inſulaires retournerent à eux d'un air de gayeté. Leur Chef, nommé *l'amay*, étoit à leur tête : il tenoit un rameau de palme qu'il préſenta à Paz de Torrés, qui commandoit les Eſpagnols, & l'embraſſa. Ses compagnons en firent de même. Deux vieillards, ſurvenus dans ces entrefaites, poſerent leurs armes à terre & ſaluerent les Eſpagnols d'un

air ſoumis. Si les Indiens étoient dans l'admiration de voir les armes & les vêtemens des Eſpagnols, ceux-ci ne l'étoient pas moins de voir la beauté de la taille, l'air agile & robuſte des Indiens.

Le Chef des Indiens renvoya ſes gardes, n'en retenant que deux auprès de ſa perſonne. Les Eſpagnols réſolurent de prendre du repos. Ils poſerent deux corps-de-garde, l'un ſur la côte, l'autre dans l'habitation, & le reſte des ſoldats ſe répandit dans la forêt, où ils cueillirent des fruits. Le Chef des Indiens fit porter des vivres, & ſe rendit lui-même à bord pour voir le Chef d'eſcadre. C'étoit un homme d'une haute taille, d'une corpulence robuſte. Il avoit le teint olivâtre, les yeux brillans, le nez aquilain, la barbe & les cheveux crêpus. Il paroiſſoit avoir de l'entendement, même de la ruſe. Le Chef d'eſcadre le reçut avec accueil, lui fit voir ſon vaiſſeau. On concevoit, à ſes geſtes & à ſon air étonné, qu'il n'en avoit jamais vu de ſemblable. Il s'entretint avec cet Indien par ſignes; lui demanda s'il y avoit des Iſles habitées au-

tour de la ſienne, & de quel côté elles pouvoient être. Il répondit qu'il y en avoit beaucoup, même une grande région qu'il appelloit *Manicolo*. Il traçoit des ronds avec ſon doigt ſur la pouſſiere, plus ou moins grands, à meſure que l'Iſle dont il parloit étoit plus ou moins grande. Pour marquer que le pays qu'il annonçoit étoit fort grand, il étendoit les bras. Il pointoit ſon doigt du côté du Nord, du Sud, de l'Eſt ou de l'Oueſt, ſelon le côté où la région dont il parloit étoit placée. Il fit entendre que le pays qui eſt au Sud étoit ſous ſa domination.

Ces peuples, ſelon l'apparence, comptent les heures par nuits: pour marquer la diſtance d'un lieu à l'autre, il couchoit ſa tête ſur ſon bras comme pour dormir autant de fois qu'il y avoit de journées de chemin. Par divers ſignes, il nous faiſoit entendre quels peuples étoient blancs ou noirs; quels étoient ſes ennemis ou ſes alliés. Lorſqu'ils étoient antropophages, il mordoit ſon bras, ce qui ſignifioit auſſi qu'il leur vouloit du mal. On lui fit ſi long-tems répéter ces geſtes, qu'il en fut fatigué, & demanda de s'en aller.

Lorſque les Eſpagnols ſe furent pourvus de proviſions, ils ſongerent à partir. Le beſoin qu'ils crurent avoir de quelques Inſulaires qui connuſſent les parages & entendiſſent la langue, leur fit prendre la réſolution d'en enlever quatre en partant. Le Chef en fut ſi affligé, qu'il ſe rendit au vaiſſeau avec ſon fils pour les reclamer : mais il ne put rien obtenir. Ces malheureux, en le voyant, pouſſerent des cris lamentables. Le Chef, voulant les ravoir à quelque prix que ce fût, donna le ſignal à ſes pirogues d'attaquer nos vaiſſeaux : mais un coup de canon ſans boulet, effraya tellement les Inſulaires, qu'ils prirent tous la fuite avec la plus grande promptitude. Le lendemain un de ceux qu'on avoit enlevés ſauta dans la mer : quelque tems après un autre le ſuivit ; un troiſieme en fit autant. Le quatrieme ne ſuivit pas leur exemple, parce qu'il étoit leur eſclave & qu'il ſe trouvoit mieux traité parmi les Eſpagnols, qu'il ne l'étoit par ſes premiers maîtres. On le baptiſa & on le nomma Pierre.

Dans les différentes converſations que cet Inſulaire eut avec les Eſpa-

gnols, il leur dit qu'il étoit né dans
Isle Chicayna. l'Isle de *Chicayna*, qui est plus grande que celle de Taumaco, & n'en est éloignée que de quatre journées de navigation. Il leur assura que le terroir y étoit très-fertile & abondant en toutes sortes de fruits. Parmi les habitans, il y en a de noirs à cheveux longs & frisés, de blancs à cheveux roux & crêpus. Il y en a même de la taille de géant. Le rivage y est couvert de
Perles. coquillages, où il y a des perles de diverses grandeurs : on les ramasse avec la main dans une eau peu profonde. On ne garde que les perles qui sont un peu grosses & l'on jette les petites. On mange les huîtres que l'Insulaire appelloit *Canoses*, & de la coquille qu'il nommoit *Totole*, on en fait des assiettes & des cuillers. Il parla aux Espagnols d'une autre coquille nommée *Toquila*, qui produit de fort belles perles. L'Auteur dit qu'il parloit avec un air de vérité, & que, sur son rapport, il ne doute pas qu'on ne pût faire dans ces contrées un commerce de perles fort avantageux. Cet Insulaire ajouta qu'en deux jours on pouvoit passer de l'Isle Chicayna à celle de

de *Guantapo*, où les hommes ſont auſſi blancs que ceux d'Europe, & les femmes ſont de la plus grande beauté. Il fit la deſcription de pluſieurs autres Iſles : mais il n'y a rien qui mérite beaucoup d'attention. Il raconta, que le démon, qu'il appelloit *Terva*, apparoiſſoit dans ſon pays aux gens pendant la nuit ; qu'il converſoit quelque fois avec eux, & qu'il étoit inviſible pendant le jour. Il avoit fort envie de retourner dans ſon Iſle pour convertir ſes compatriotes ; mais il mourut à Mexico.

ARTICLE III.

Iſles de Salomon.

LE nombre de ces Iſles eſt aſſez conſidérable : on en compte dix huit principales, & beaucoup de petites qui ne ſont pas connues. Elles ſont ſituées entre le ſeptiéme & le douziéme degré de latitude Méridionale & le deux cens dix de longitude. On prétend qu'il y en a qui ont juſqu'à trois cens lieues de circuit. En général la tempétature y eſt bonne, l'air ſerein, les vivres abondans

& le bétail fort commun. Les Habitans ſont un mélange de noirs, de blancs, de roux, même de blonds.

Géographie Indienne de Herrera, c. 27.

En 1567 le Gouverneur du Pérou envoya Don Alvar de Mendoça, & Don Alvar de Mindana, naviger dans la mer Pacifique. Ces Voyageurs découvrirent cet Archipel, & donnerent aux Iſles qui le compoſent le nom d'Iſles Salomon, perſuadés qu'elles étoient remplies de mines d'or, & que c'étoit l'Ophir où le Roi Salomon puiſoit ſes richeſſes.

Les animaux les plus communs dans cette contrée ſont les cochons, les poules & les petits chiens. On y trouve du clou, du gingembre, de la canelle : mais la canelle ne paroît pas d'une bonne eſpéce. Il y a beaucoup d'amandes, de patates, de cannes de ſucre, &c. Ces Voyageurs aſſurent qu'il y a beaucoup d'autres bons alimens, & qu'on y trouve de l'or en quantité.

Alvar de Mindana, étant de retour au Pérou, fit préſenter un Mémoire à la Cour d'Eſpagne, pour lui faire connoître de quelle importance il étoit de former un établiſſement dans ces Iſles.

Le Roi d'Eſpagne goûta ſon projet, & envoya ordre à Don Garcie de Mendoce, Marquis de Caniente, Vice-Roi du Pérou, de faire équiper & de pourvoir abondamment le Galion le *Saint Jérôme*, avec trois autres navires, d'en donner le commandement à Don Alvar de Mindana, & d'y faire embarquer tout ce qu'il y auroit d'hommes & de femmes au Pérou capables d'aller former une colonie dans ces Iſles. Ce projet étoit fort bon par lui-même; mais on ſe preſſa trop d'envoyer la colonie. On auroit dû faire reconnoître auparavant la poſition & l'abordage de ces Iſles, qu'on n'avoit vue que dans une premiére courſe. Cette imprudente précipitation fut cauſe que l'on perdit beaucoup de tems à les chercher; que l'équipage tomba dans une miſere qui rendit l'établiſſement impoſſible. Il étoit nombreux en hommes, en femmes & en ſoldats: il y avoit même ſur la flotte deux femmes de très-grande qualité; Dona Yſabelle Baretto, & Dona Béatrix; la premiere femme du Commandant des Troupes, l'autre femme de l'Amiral.

La flotte partit en 1595, & arriva la même année aux Iſles Salomon. Nous

donnerons, d'après la relation de ce voyage, la deſcription des Iſles Salomon.

§. I.

L'Iſle Yſabelle.

La relation du voyage de Mendoça donne l'Iſle Yſabelle comme la plus notable des Iſles de Salomon : on n'y en trouve cependant pas la deſcription. On la place entre le huitiéme & le neuviéme dégré de latitude Méridionale. Elle a, vers le Nord-Eſt un Port, nommé l'*Eſtrelle*, où les Eſpagnols s'arrêterent dans le premier voyage pour conſtruire une pinaſſe, dans laquelle ils parcoururent ces parages & découvrirent, entre neuf & dix degrés de latitude Méridionale, onze Iſles, qui pouvoient avoir chacune environ huit lieues de circuit.

Ils y retournerent dans le ſecond voyage, & lui donnerent le nom d'Yſabelle, que portoit la femme du Commandant des troupes, Dona Alvar de Mendoça.

§. II.

Guadalcanal.

Dans le premier voyage que les Eſpagnols firent aux îles Salomon, ils conſtruiſirent, comme nous l'avons dit, une pinaſſe, avec laquelle ils parcoururent les parages. Entre autres découvertes qu'ils firent, ils comptent une grande terre, qui fut nommée *Guadalcanal* par celui qui l'apperçut le premier. C'eſt le nom d'une petite ville d'Eſpagne. Ils en parcoururent les côtes juſqu'audix-huitiéme degré, dans une eſpace d'environ cent cinquante lieues, ſans en trouver le bout, ſans même pouvoir connoître ſi c'étoit une Iſle ou une partie d'un grand continent : ils ſe perſuaderent qu'elle pouvoit être contiguë à la terre Magellanique.

Ils deſcendirent ſur le rivage, & s'emparerent d'une ville Indienne, où ils trouverent des grains d'or ſuſpendus & qui ſervoient d'ornement dans les maiſons. Ils n'entendoient point le langage du pays ; d'ailleurs les Habitans de cette contrée ſont fort courageux, & ſe battoient continuellement contre les Eſ-

pagnols, de maniére que ceux-ci ne purent jamais apprendre d'où venoit cet or. Ces Peuples contruiſent de grands canots, capables de contenir cent hommes. C'eſt ſur ces canots qu'ils ſe font la guerre entre eux; mais ils ne pourroient réſiſter aux vaiſſeaux d'Europe. Une pinaſſe ſeule, avec deux fauconneaux, bateroit une flotte compoſée de canots de cette eſpece.

Lorſqu'on eſt ſur terre il faut ſe tenir en garde contre ces Peuples. Quatorze Eſpagnols qui parcouroient le pays ſans défiance, pour chercher de l'eau douce, furent ſurpris par une troupe d'Indiens qui les maſſacrerent tous & ſe ſaiſirent de leur chaloupe. Pour s'en venger, les Eſpagnols deſcendirent, en grand nombre, à terre & brûlerent leur ville. Ce fut-là qu'ils trouverent les grains d'or dont on a parlé.

Les Eſpagnols n'oſant s'avancer plus loin vers le Sud, retournerent au Pérou, après un voyage de quatorze mois.

§. III.

Iſles SaintPierre & Sainte Madeleine.

Elles ſont baſſes, bien boiſées, ont

environ quatre lieues de circuit. Les Eſpagnols n'y ayant point abordé, ne purent voir ſi elles étoient peuplées ou non.

§. IV.

La Dominique.

Cette Iſle peut avoir treize lieues de tour. L'aſpect en eſt agréable : elle eſt couverte de beaux arbres & environnée de bonnes bayes. Elle n'eſt ſéparée d'une autre, que l'on nomme *l'Iſle Chriſtine*, que par un canal limpide, profond, & qui n'a qu'une lieue de largeur.

Comme les Eſpagnols cherchoient à mouiller à la Dominique, ils virent venir à eux pluſieurs pirogues remplies d'Indiens, de couleur noire, parmi leſquels étoit un vieillard d'aſſez bonne mine, portant un rameau verd garni de blanc. Ils crioient de toutes leurs forces pour faire approcher les Eſpagnols du rivage, & faiſoient des ſignes en montrant la terre. On envoya la chaloupe pour chercher l'ancrage; mais les houles l'empêcherent d'aborder. Le pilote de la chaloupe vit quantité de gens ſur la côte : il aſſura, qu'un de ces inſulaires étant

entré dans ſa chaloupe, avoit levé, ſans peine, d'une main, un gros veau par les oreilles. Trois d'entre eux monterent ſur la capitane: il y avoit peu de tems qu'ils y étoient, lorſqu'un d'eux ſaiſit une petite chienne, il pouſſa un cri & tous trois ſe jetterent à la mer & regagnerent leur pirogue à la nage.

§. V.

Iſle Chriſtine.

Les Eſpagnols, voyant qu'ils ne pouvoient aborder à la Dominique, réſolurent de deſcendre à l'Iſle Chriſtine: ils y aborderent le 25 Juillet 1595, envoyerent dans la chaloupe un Meſtre-de-camp avec vingt ſoldats pour chercher un port & de l'eau fraïche. Ce Meſtre-de-camp fit ſa deſcente en bon ordre au bruit du tambour. Les Inſulaires s'aſſemblerent autour de lui, au nombre de trois cents & tournoient autour de ſa troupe. Il traça une ligne ſur la terre, & leur fit ſigne de ne pas la paſſer: ils lui obéirent, lui préſenterent de l'eau, des noix de coco & des fruits. Les femmes approcherent: elles parurent fort belles aux Eſpagnols.

& peu farouches. On fit ſigne aux hommes d'aider à remplir les tonneaux d'eau douce ; mais ils firent un ſigne de refus, prirent même quelques bariques & s'enfuirent avec.

Le 28 du même mois le Commandant des troupes Eſpagnoles ſe rendit à terre avec ſa femme & une nombreuſe eſcorte, y fit célébrer la meſſe. Les Inſulaires l'entendirent à genoux, avec un grand ſilence, & faiſant tout ce qu'ils voyoient faire aux Eſpagnols. Une jeune & belle Indienne aborda, avec un air de nobleſſe & d'amitié en même-tems, Dona Yſabelle, femme du Commandant. Comme cette dame Eſpagnole avoit de très-beaux cheveux blonds, l'Indienne ſe plaiſoit à les manier & lui demanda, par ſignes, la permiſſion d'en couper une boucle. Voyant que la dame Eſpagnole lui marquoit un air d'inquiétude, elle ſe retira en lui marquant, de ſon côté, un air affligé de lui avoir déplu.

Ce peuple parut fort affable aux Eſpagnols, & plus prévenant qu'aucune autre nation Indienne ; mais à peine le Commandant fut-il retourné à bord, que les ſoldats qui étoient reſtés avec le

Meſtre-de-camp prirent querelle avec les Inſulaires, qu'ils vouloient traiter en eſclaves. On ſe battit : les Inſulaires lancerent ſur les Eſpagnols une grêle de pierres & de lances, & bleſſerent un ſoldat à la jambe : ils s'enfuirent enſuite avec leurs femmes vers la montagne, où ils ſe fortifierent par des tranchées. Les Eſpagnols les pourſuivirent à coups de fuſil. Les Inſulaires jettoient ſoir & matin une eſpece de cri concerté qui retentiſſoit dans les rochers : ils ſe répondoient de troupe en troupe, ce qui faiſoit aſſez connoître qu'ils avoient formé le projet d'attaquer tout-à la fois les Eſpagnols; mais ce projet n'eut pas de réuſſite. Le Meſtre-de-camp eut la prudence de poſer trois corps-de-garde pour la ſûreté des Mariniers qui faiſoient de l'eau & des femmes de l'équipage qui étoient deſcendues à terre & ſe divertiſſoient ſur le bord de la mer. Les Inſulaires, voyant que leurs lances étoient des armes fort inégales contre les fuſils des Eſpagnols, réſolurent de faire la paix, & la demanderent, par des ſignes, à leur maniere : ils aborderent les ſoldats avec un air d'amitié, leur préſenterent des platanes & d'autres

fruits. Ils paroiſſoient avoir beſoin de certaines choſes, qu'ils n'avoient pas eu le tems d'emporter de leurs cabanes, & ſupplioient, par ſignes, qu'on leur permît d'y aller, ce qu'on leur accorda. Lorſqu'ils furent de retour ils apporterent des vivres aux Eſpagnols & ſe lierent d'amitié avec eux. Un de ces Inſulaires forma une liaiſon ſi étroite avec le Chapelain, qu'on les appelloit les camarades. Le Chapelain apprenoit à l'Indien à faire le ſigne de la croix & à prononcer *Jeſus Maria*. L'amitié devint ſi grande entre les deux Nations, qu'on voyoit de côté & d'autre un Eſpagnol & un Indien ſe promener tête à tête, s'entretenant, par ſignes. Lorſque les Indiens quittoient les Eſpagnols, ils ne manquoient jamais de leur dire *amigos*; c'eſt-à-dire, *camarades*. Les ſoldats du corps-de-garde propoſerent par ſignes à l'ami du Chapelain de le mener au vaiſſeau Amiral : il leur répondit, d'un air gai, amigos. Le Commandant lui fit toutes ſortes de careſſes : il lui fit donner du vin & des confitures; mais il ne voulut ni boire ni manger. Il admira le gros bétail & demanda comment on appelloit ces bêtes. Il regardoit avec

étonnement le navire, les mâts, les voiles, les cordages : il alla par-tout, & conſidéroit tout ce qu'il voyoit avec un ſoin qui n'avoit rien du ſauvage. Il prononçoit Jeſus lorſqu'on lui en faiſoit ſigne. Au bout de quelque tems il demanda qu'on le mît à terre : il avoit tant d'affection pour les Eſpagnols, qu'il marqua beaucoup de chagrin lorſqu'il apprit qu'ils étoient ſur le point de partir, & leur demanda la permiſſion de les ſuivre.

L'Iſle Chriſtine eſt très-bien peuplée, haute dans le milieu, remplie de rochers & de vallées, où les Inſulaires ont leurs habitations. Le Port fait face à l'Oueſt : il eſt en fer à cheval, étroit d'entrée, a un bon fond de ſable, ſur trente braſſes au milieu, & douze près du rivage. On y trouve une bonne ſource d'eau douce qui ſort plus gros que le bras d'un rocher.

Les Habitans ſont fort baſanés. La ville eſt diſpoſée en équerre, ſur deux lignes, bien pavée d'un côté & de l'autre, diſpoſée en place publique, plantée d'arbres. Les maiſons ſont plus élevées que le ſol & aſſez bien couvertes. Les portes ſont baſſes & les fenêtres ſont

percées vis-à-vis dans le mur opposé. Les femmes ont la figure fort agréable, la taille fine, la main fort belle, le teint fort blanc; en un mot elles passeroient en Europe pour être fort belles. Elles ont une robe qui les couvre de la poitrine jusqu'en bas. L'étoffe est un tissu d'écorce.

Les Espagnols trouverent près de la bourgade une espece de sanctuaire, formé d'une enceinte de palissades, où étoient quelques figures de bois, assez mal travaillées. Les Insulaires présentent en offrande à ces especes de statues diverses choses comestibles. Les Espagnols prirent un cochon qui étoit en offrande, & vouloient enlever le reste; mais les naturels leur firent signe que c'étoit un lieu respectable.

Leurs pirogues sont d'une seule piéce, assez bien creusées : elles sont recouvertes de planches & amarées en cocotiers. Il y en a qui tiennent jusqu'à trente & quarante rameurs. Pour les construire ils se servent d'os de poisson & d'armirettes de coquillages qu'ils aiguissent sur de gros cailloux.

Les forces, la stature & l'air sain des Insulaires, fait un indice de la bonté du

climat. Les Eſpagnols n'y ſentirent ni ſerein ni roſée du matin ; l'air y eſt ſi ſec, que les lignes mouillées que les Eſpagnols laiſſoient ſur terre pendant la nuit, ſe trouvoient ſeches le lendemain au matin, ſans même qu'on eût pris la précaution de les étendre. Le ſoleil n'incommode pas beaucoup pendant le jour & la nuit eſt aſſez fraîche, ſans l'être trop.

Les animaux les plus communs dans cette Iſle, ſont les poules & les cochons.

On y trouve un fruit gros comme la tête d'un enfant : il eſt d'un verd foncé, s'éclaircit en mûriſſant; l'écorce eſt couverte de rayes qui ſe traverſent ; ſa figure eſt oblongue ; il n'a ni noyau ni pepin. Le dedans eſt une ſubſtance blanche, mais fort délicate, ſaine & nourriſſante. Les Eſpagnols le nommoient *blanc-manger*. Les feuilles de l'arbre qui porte ce fruit, ſont grandes & très-dentelées.

Il y a un autre fruit, hériſſé de pointes comme les chataignes ; mais il eſt ſix fois plus gros.

On en trouve un troiſieme qui eſt huileux, d'une écorce très-dure, aſſez ſemblable à la noix, à l'exception qu'il

n'y a point de zeſt qui le partage dans le milieu.

Les citrouilles de cette Iſle ſont comme celles d'Europe : il y en a des eſpeces qui ont de très-belles fleurs, mais ſans odeur.

Les Eſpagnols éleverent quatre croix ſur le rivage, ſur leſquelles ils graverent la date de leur voyage.

§. VI.

Iſles Saint Bernard.

Le 20 Août 1595, les mêmes Voyageurs ſe trouverent à la vue de quatre petites Iſles baſſes, ſablonneuſes, couvertes d'arbres, diſpoſées comme un cadre en quarré, d'environ huit lieues de circuit. Ils ne connurent pas ſi elles ſont habitées. Quelques perſonnes de l'équipage aſſurerent qu'elles avoient vu des canots ; mais c'eſt ſans doute, par l'envie qu'elles avoient de prendre terre. Le Général nomma ces Iſles, Saint Bernard : elles ſont à dix degrés vingt minutes de latiude Sud, & à deux cents dix-neuf de longitude.

§. VII.

Iſle Solitaire.

Elle eſt baſſe, ronde, plantée d'arbres & environnée de chauſſées. Elle eſt ſeule, ce qui fut cauſe que les Eſpagnols lui donnerent le nom d'Iſle Solitaire. Ils y allerent faire de l'eau & du bois : il y a tant d'écueils dans ces parages, que leurs vaiſſeaux en étoient environnés. Il paroît que le vaiſſeau Amiral y périt pendant la nuit; on ne l'a jamais revu. Elle eſt à dix degrés de latitude Septentrionale, & à deux cents dix de longitude.

§. VIII.

Iſle Sainte Croix.

Les Eſpagnols y arriverent le 8 Septembre 1595 : elle eſt environnée de rochers, préſente un aſpect aride. Il y a une montagne, au haut de laquelle eſt un volcan qui ne ceſſe de mugir & de lancer des étincelles. Le pic ſauta peu de jours après leur arrivée, en faiſant un bruit effroyable, & cauſa une telle ſecouſſe à la terre, que les vaiſſeaux qui

étoient à l'ancre, à dix lieues de-là, en furent tout ébranlés. Lorſque les Eſpagnols approcherent de terre, ils virent venir à eux une cinquantaine de canots remplis d'hommes qui crioient & frappoient des mains : les uns étoient baſanés, les autres étoient d'un noir vif : tous avoient les cheveux friſés, blancs, rouges ou d'autres couleurs ; ils étoient peints. Leurs dents étoient auſſi peintes en rouge, en noir & autres couleurs. Pluſieurs avoient la tête à moitié raſée. Tous étoient nuds, ayant ſeulement les parties naturelles couvertes d'un voile, de toile aſſez fine. Leur col & leurs membres étoient chargés de cordons faits de petits grains d'or, ou de bois noir, de dents de poiſſon ou de nacre de perle.

Leurs canots étoient petits, attachés deux à deux ; ils avoient pour armes des arcs, des fléches de bois endurci au feu & aiguiſeés par le bout, ou armées d'os & trempées dans du ſuc d'herbes : ils avoient en outre des épées d'un bois très-lourd & des dards du même bois, avec trois pointes de harpons de plus d'un pié chacune. Ils portoient des eſpéces de bandoulieres, auxquelles étoient

attachés des havre-ſacs de feuilles de palmites, fort bien travaillés, remplis de biſcuits que ces Sauvages font avec certaines racines, & dont ils ſe nouriſſent.

Ces Sauvages s'arrêterent long-tems à conſidérer le flotte, alloient & venoient autour des vaiſſeaux. On les invita, par ſignes, à y monter; mais ils ne voulurent pas s'y expoſer: après avoir conféré entre eux quelque tems, ils prirent, tout-à-coup les armes, par le conſeil, ſelon ce que les Eſpagnols purent voir, d'un vieil Indien qui étoit à leur tête; ce qu'il diſoit, ſe répétoit dans tous les canots; enfin, ils pouſſerent tous un grand cri & lancerent ſur la flotte une nuée de fléches; mais elles ne bleſſerent perſonne. Les Eſpagnols, qu'on avoit eu ſoin de tenir ſous les armes, firent à l'inſtant feu ſur les Indiens, en tuerent un & en bleſſerent pluſieurs; ce qui les effraya, au point qu'ils prirent promptement la fuite.

Sitôt que les Eſpagnols s'en virent débarraſſés, ils ſe hâterent d'approcher de terre. Le Général chercha & trouva un petit Port aſſez commode: il poſta un ſergent & douze ſoldats pour s'en-

assurer ; mais les Indiens les attaquerent avec tant d'impétuosité, qu'ils furent obligés de se retrancher dans une cabane, où la barque les alla rechercher, après que le canon du vaisseau eut écarté les barbares,

Le jour suivant le Général Espagnol trouva un meilleur Port, bon abri, sur quinze brasses de fond, près d'une riviere & de plusieurs villages, d'où les Espagnols entendirent toute la nuit danser & chanter les Indiens, au son d'un tambour, & de deux bâtons qu'ils frappoient en mesure les uns sur les autres.

Lorsque les Espagnols furent à l'ancre ils furent environnés d'un nombre incroyable de canots ; ceux qui étoient dedans avoient la tête & les narines parées de fleurs rouges : quelques-uns furent assez hardis pour monter à bord d'un des vaisseaux, laissant leurs armes dans leurs canots. Il y en avoit un entr'autres qui étoit assez bien fait & très-beau de visage, quoique maigre & un peu basané ; il avoit les cheveux blancs, paroissoit être âgé d'environ soixante ans : il portoit un espéce de bonnet, fait de plumes de différentes couleurs ; ses armes étoient un arc & des fléches à

pointes d'os. Deux hommes, qui, après lui, paroiſſoient les plus diſtingués de la troupe, ſe tenoient à ſes côtés : ſa parure & le reſpect qu'on lui portoit, annonça aux Eſpagnols qu'il étoit d'une très-grande diſtinction parmi les Inſulaires. Il demanda par ſignes où étoit le chef des Eſpagnols : le Général ſe hâta d'aller à lui & l'embraſſa ; l'Indien, en ſe montrant, prononça le nom de *Malape* ; ce qui annonça que c'étoit ſon nom : le Général Eſpagnol en fit autant en prononçant celui de *Mindana*. L'Indien alors s'efforça de faire entendre qu'il vouloit s'appeller Mindana, & qu'il deſiroit que l'Eſpagnol s'appellât Malape, &, voyant que celui-ci lui annonçoit, par ſignes, qu'il y conſentoit, il marqua beaucoup de joie : il fit connoître qu'il s'appelloit encore *Taurique;* ce que les Eſpagnols prirent pour un titre équivalent à celui de Chef ou de Cacique.

Le Général donna à cet Indien quelques chemiſes & quelques autres effets de peu de valeur. Les ſoldats Eſpagnols donnerent à ſes compagnons des plumes, des grelots, des colliers de verre, des épingles, des morceaux de toile &

de taffetas : ils pendirent toutes ces bagatelles à leur col. On leur apprit à dire *Amigos*, à toucher dans la main, à s'embraſſer : lorſqu'ils l'eurent appris ils le recommencerent ſouvent.

Les Eſpagnols leur montrerent des épées, des miroirs ; ils leur raſerent la tête, leur couperent les ongles, ce qui cauſa beaucoup de ſatisfaction à ces barbares. Ils voulurent auſſi-tôt avoir les raſoirs & les ciſeaux : ils regarderent ſous les habits des Eſpagnols, &, voyant qu'ils ne faiſoient pas partie de leur corps, ils firent une multitude de contorſions. Ils ne ceſſerent, pendant huit jours, de rendre viſite aux Eſpagnols & de leur apporter des vivres. Malape étoit toujours à leur tête, & un des plus empreſſés à marquer de l'amitié pour les Eſpagnols. Il les alla trouver un jour avec cinquante canots, au fond deſquels il avoit fait cacher des armes. Il monta à bord d'un des vaiſſeaux ; mais, voyant un ſoldat qui prenoit par haſard un fuſil, il ſauta dans un de ſes canots & s'enfuit à terre ſans qu'on pût le retenir. Les Inſulaires, qui l'attendoient ſur le rivage, le reçurent avec de grandes démonſtrations

de joie. Ils parurent ſe conſulter enſemble, &, dès que la nuit parut, ils retirerent tous leurs effets des maiſons voiſines du Port. Pendant la nuit l'on vit des feux allumés de l'autre côté de la Baye : les canots alloient & venoient d'un village à l'autre, comme pour donner & prendre des avis & ſe préparer à quelque expédition.

Le matin l'équipage de la galiote étant allé à l'aiguade, tomba dans une embuſcade d'Indiens, qui le pourſuivirent à coups de fléches. Les Eſpagnols firent feu des vaiſſeaux pour les obliger de ſe retirer. Après qu'on eut panſé les bleſſés, on envoya un Officier, à la tête de trente hommes, pour mettre tout à feu & à ſang. Les Indiens firent face ; mais, voyant que la mouſqueterie leur tuoit beaucoup de monde, ils prirent la fuite : les Eſpagnols brûlerent quelques canots, quelques maiſons, & couperent pluſieurs palmires. On fit attaquer un village Indien ; on vouloit leur faire un peu de mal, pour les intimider & éviter de leur en faire davantage. Comme ils ne s'y attendoient pas, ſept furent ſurpris dans leurs maiſons, où l'on avoit mis le feu ;

ils ſe défendirent avec un courage qui tenoit de la fureur, & ſe jetterent au milieu des Eſpagnols, ſans faire cas de leur vie. Ils périrent tous, à l'exception d'un ſeul qui fut bleſſé en prenant la fuite : deux Soldats Eſpagnols furent bleſſés.

Comme ce village appartenoit à Malape, il ſe rendit le ſoir au rivage, aborda les Eſpagnols en ſe frappant la poitrine, & appellant le Général par le nom de Malape, & ſe donnant celui de Mindana. Il fit ſigne qu'on avoit été injuſte à ſon égard, parce que ceux qui avoient attaqué les Eſpagnols n'étoient pas ſes ſujets, & qu'il n'avoit aucun droit ſur eux : il annonça qu'ils demeuroient de l'autre côté de la Baye. Il banda enſuite ſon arc, pour faire entendre aux Eſpagnols qu'il ſe joindroit à eux pour tirer vengeance de ces Indiens. Le Général Eſpagnol lui annonça, par ſignes, qu'il étoit fâché de ce qui étoit arrivé, & l'on ſe donna des marques d'amitié de part & d'autre.

Un des vaiſſeaux de l'eſcadre fit le tour de l'Iſle & dit, qu'à la bande du Nord il avoit trouvé une autre Baye, qui étoit plus peuplée & plus commode

que celle où l'on étoit. L'eſcadre y alla mouiller : les Inſulaires, en la voyant, pouſſerent des cris terribles ; ils ne diſcontinuerent même pas pendant la nuit ; &, parmi les cris qu'ils pouſſoient on diſtinguoit celui d'*Amigos*, qu'ils articuloient très-bien. Au point du jour ; ils lancerent des traits & des pierres : voyant qu'ils étoient trop éloignés pour atteindre les Eſpagnols, ils ſe jetterent à la nage en pouſſant des cris effroyables & accrocherent les bouées des vaiſſeaux, croyant pouvoir les entraîner avec eux. Un Officier ſe mit dans une chaloupe, avec quelques ſoldats & alla contre eux. Une partie de ſes ſoldats avoit pris des boucliers pour garantir l'autre des fléches que leur lançoient les Sauvages. Les fléches en percerent pluſieurs de part en part & bleſſerent deux Eſpagnols. Ces barbares étoient ſi courageux & ſi agiles en même-tems, que les Eſpagnols ne douterent pas qu'ils auroient beaucoup de peine à les mettre à la raiſon : ce qui les rendoit ſi hardis, c'étoit l'idée qu'ils avoient, que les armes que portoient les Eſpagnols ne pouvoient faire aucun mal ; mais lorſqu'ils en virent pluſieurs

des

des leurs tomber morts, la peur les saisit ; ils prirent la fuite & emporterent leurs cadavres. Le lendemain un Officier descendit à terre avec une troupe de soldats, qu'il mena sur un petit tertre, où il vouloit jetter les fondemens d'une habitation pour la colonie que l'on vouloit établir dans ces Isles. Son projet fut rejetté par les soldats, principalement par ceux qui étoient mariés. Quelques-uns se détacherent & allerent dire au Général que l'on choisissoit un endroit mal-sain ; qu'il étoit plus à propos de s'établir dans un village d'Indiens, où l'on trouveroit toutes les maisons bâties & plus saines, parce qu'elles avoient déja été habitées. Le Général, à leur priere, descendit à terre, où il assembla la troupe. Comme il se trouve une lacune dans l'original, on ignore ce qui fut décidé dans cette assemblée : il paroît cependant qu'on prit le parti de quitter l'Isle Sainte Croix : le narrateur présente la flotte à la vue d'autres Isles, lorsque sa narration recommence.

L'équipage du vaisseau, qui fit le tour de cette Isle, dit, que du côté du Nord-Oueſt, il avoit vu deux Isles moyennes, mais fort peuplées ; que du côté du Sud-

Oueſt; il y en avoit trois autres peuplées de Mulâtres, de couleur claire; que les Iſles étoient couvertes de palmiers & coupées de tant de chauſſées, & environnées de tant de canots, qu'on n'en pouvoit voir le bout.

§. IX.

Autres Iſles ſans nom.

Le premier Janvier 1596, la flotte ſe trouva au quatorziéme degré de latitude Nord, porta droit à l'Oueſt, & d'écouvrit pluſieurs Iſles, que l'équipage prit d'abord pour les Laronnes; mais leur poſition fit connoître aux Eſpagnols leur erreur : elles étoient beaucoup plus à l'Oueſt que les Laronnes. Ils virent ſortir de ces nouvelles Iſles un nombre prodigieux de canots, auſſi légers que du liége : il ne tient qu'un homme dans chaque, quoiqu'il y ait un mât, une voile, une antenne, &c. L'Inſulaire gouverne d'une main, de l'autre il hauſſe, amene, vire de bord, lâche ou ſerre la voile, menant à chaque pié un écoute. Il vire la voile & va où il veut, ſans tourner ſon canot, parce qu'il eſt à deux proues. S'il verſe, le

conducteur ſe jette à l'eau avec l'agilité d'un poiſſon & le retourne. Lorſqu'il eſt à bord, il prend ſon canot, le porte au pié d'un arbre, ſur lequel il monte, & y fait ſon habitation comme dans un nid.

Ces Inſulaires vivent de poiſſon, qu'ils prennent dans le creux des rochers. Il n'y en a point qui leur échappe, ſi ce n'eſt le Cayman, le Tiburon & la Caëlla, qu'ils n'oſent attaquer; ils les adorent même comme des Divinités, leur donnent la dixme de leurs fruits, qu'ils mettent dans un bateau où il n'y a perſonne: le bateau ne tarde pas à tourner dans l'eau & à s'abyſmer.

Les Habitans de ces Iſles ſont de couleur brûlée, vont tout nuds, hommes & femmes, même ſans chauſſure, paſſent au travers des ronces, ſautent de rochers en rochers comme des cerfs: ils ſont fort courageux.

Les Eſpagnols eurent peine à les engager à commercer avec eux: ils ne vouloient ni or ni argent; le fer ſeul leur plaiſoit, principalement les haches & les couteaux, parce qu'ils ſentoient que ces inſtrumens pourroient leur ſervir à couper des arbres & à travailler le bois.

Pluſieurs Soldats qui allerent à terre virent une multitude de leurs habitations qui étoient dans les arbres. Les cabanes qui étoient à terre ne contenoient que des ſquélettes, entrelaſſés les uns avec les autres. Ce ſont les os de leurs ancêtres qu'ils rangent ainſi, & qu'ils adorent comme des Divinités : ils croyent que leurs ames paſſent après leur mort dans le corps des Caymans & des Tiburons. Ils adorent encore le Soleil & la Lune : ils déſoſſent les cadavres de leurs parens, brûlent les chairs & en avalent les cendres dans du *tuba*, qui eſt un vin de coco. Ils pleurent les morts tous les ans pendant une ſemaine entiere, & louent un grand nombre de pleureuſes : en outre tous les voiſins vont pleurer dans la maiſon du défunt, & on ne manque pas de leur rendre la pareille lorſque leur tour arrive. Ces anniverſaires ſont en général fort fréquentés, parce qu'on ne manque jamais d'y régaler les aſſiſtants. On pleure tout le jour, & l'on boit toute la nuit : pendant les pleurs on récite les faits du mort, en prenant dès le moment de ſa naiſſance & continuant pendant tout le cours de ſa vie, en vantant ſa force, ſa

taille, ſa beauté, en un mot tout ce qui peut lui faire honneur. S'il ſe rencontre dans le narré quelqu'événement plaiſant, tout le monde pouſſe des éclats de rire; on boit un coup, & l'on recommence à pleurer. Il ſe trouve quelquefois deux cents perſonnes dans ces ridicules anniverſaires.

§. X.

Continuation du voyage des Eſpagnols.

Cette flotte, après un voyage pénible & fort long, arriva aux Philippines, & aborda au Cap du *Saint-Eſprit*. On fournit à l'équipage les vivres néceſſaires : pluſieurs mangerent avec tant d'indiſcrétion, qu'ils en moururent; les autres furent expoſés à périr pluſieurs fois par le naufrage : ils furent obligés d'errer long-tems au travers des détroits qui environnent les Philippines, du côté qu'ils abordoient.

Enfin, le premier Février, on envoya la barque à terre avec pluſieurs gens de l'équipage. Ils allerent par terre droit à Manille, pour y donner avis de l'arrivée de la flotte. Pendant ce tems, les vaiſſeaux faiſoient l'impoſſible

pour trouver un paſſage au milieu des canaux; mais ils n'en pouvoient venir à bout. Les vivres manquoient à l'équipage, & les Pirogues Indiennes fuyoient au plus vîte à la vue des vaiſſeaux, qu'ils croyoient être Anglois.

Ils arriverent à la vue de Manille; mais le vent qui étoit contraire les empêchoit d'aborder; l'équipage étoit tellement accablé de fatigues qu'il ne pouvoit plus travailler pour faire avancer les vaiſſeaux. Les Matelots vouloient qu'on les fit échouer, pour qu'on ſe jettât à terre, diſant qu'il valloit mieux perdre le navire que l'équipage. Les Pilotes, ſe voyant ſi près de Manille, ne voulurent pas ſuivre leur conſeil; d'ailleurs ils vouloient avoir la gloire d'aborder, après avoir échappé aux périls d'une ſi longue navigation : ils déclarerent, avec fermeté, qu'ils ne conſentiroient jamais à perdre dans le port même le fruit & la gloire de tant de travaux.

Sur ces entrefaites l'on vit arriver dans une chaloupe le Maître-d'Hôtel du Gouverneur des Philippines, accompagné de quelques Domeſtiques. Le Gouverneur, averti par une ſenti-

nelle de la côte, l'envoyoit faire des complimens à Dona Beatrix, ſur le malheur qui étoit arrivé à l'Amiral, ſon mari, qui s'étoit égaré, comme nous l'avons dit plus haut, & qui, ſelon toutes les apparences, avoit péri. Tout l'équipage verſa des larmes de joie en voyant des Eſpagnols, & leva les mains au ciel, pour en rendre grace à Dieu. Le Maître-d'hôtel & ceux qui l'accompagnoient, furent conſternés en voyant tant de malades & tant de ſquélettes nuds, qui crioient : « Nous mourons de » faim ; apportez-nous de quoi man- » ger :» ceux qui venoient d'arriver leur répondoient *gracias à dios*, & leur annonçoient l'arrivée prochaine d'un bateau, chargé de vivres ; en effet il ne tarda pas à paroître Dès que ce bateau fut arrivé chacun ſe jetta ſur les vivres, ſans aucune diſcrétion : il en vint un ſecond, dont les vivres furent partagés avec plus de prudence : bien-tôt il en arriva un troiſieme chargé de matelots, qui venoient aider à la manœuvre ; de ſorte que les vaiſſeaux mouillèrent en peu de tems à deux lieues de Manille : ce fut le 11 Février 1596. L'équipage avoit perdu cinquante hommes dans le

trajet, depuis l'Iſle Sainte-Croix.

Si-tôt que l'équipage eut mis pié à terre, un nombre infini de perſonnes accoururent ſur le rivage, les unes par curioſité, les autres par charité, & pour donner du ſoulagement à des hommes qui avoient tant ſouffert : on leur apporta des vivres en ſi grande abondance, qu'il en reſta. Dona Yſabelle, femme du Commandant, fit ſon entrée dans Manille, au bruit du canon & de la mouſqueterie de toutes les troupes de la garniſon.

Tout l'équipage fut logé aux dépens du public. Les femmes ſe marierent preſque toutes à Manille; quatre ou cinq ſe firent Religieuſes. Tel fut la fin d'un des plus fameux voyages qu'ayent entrepris les Eſpagnols.

ARTICLE IV.

Iſles de Rotterdam & d'Amſterdam.

CES deux Iſles ſont entre le vingt & le vingt-deuxieme degré de latitude ſeptentrionale, & vers le deux cents cinquieme de longitude. Celle d'Amſterdam eſt la plus grande; on y trouve

quantité de poules, de cochons, & des fruits en abondance. Les Habitans ſont ſi doux & ſi pacifiques, qu'ils n'ont point d'armes ; ils ſont même aſſez généreux : mais, ſelon le caractere de tous les Habitans des Iſles que l'on trouve ſur ces parages, ils volent tout ce qu'ils peuvent attrapper. On fait plus facilement de l'eau à l'Iſle de Rotterdam qu'à celle d'Amſterdam. Abel Taſman qui y étoit en 1642, & qui a écrit la relation de ſon voyage, dit, qu'il parcourut toute l'Iſle de Rotterdam, qu'il y vit quantité de cocotiers, plantés fort réguliérement les uns auprès des autres, & des jardins fort bien ſoignés, garnis de toutes ſortes d'arbres fruitiers, tous plantés en droites lignes, ce qui faiſoit un fort bel effet.

ARTICLE V.

Iſles Saint Bernard.

CES Iſles ſont ſituées vers le dixieme degré de latitude ſeptentrionale, & le deux cents vingtieme de longitude. Elles furent découvertes par Quiros, vers le mois de Janvier 1606 : il en

vit d'abord plusieurs petites, ensuite une médiocrement grande. Selon son estime elle peut avoir trente lieues de circonférence : elle est, selon lui, entourée de chaussées de corail, qui forment comme un mur. On n'y put trouver ni Fort ni Port, & il fallut renoncer à l'espérance d'y faire de l'eau & du bois, dont on avoit grand besoin. Auprès de cette Isle on en trouva cinq ou six, & l'on apperçut une côte où la terre paroissoit nouvellement remuée, ce qui annonçoit qu'il y avoit des Habitans. Quiros, qui commandoit deux vaisseaux, envoya le plus petit en avant : on mit quarante hommes dans des canots pour arriver au rivage, sur lequel on vit plusieurs Indiens qui y étoient accourus & qui faisoient signe d'aborder ; mais la mer battoit contre la côte avec tant de violence, qu'il fut impossible d'aborder : les canots manquerent même plusieurs fois d'être submergés par les vagues & la quantité d'eau qu'elles jettoient dedans.

Les Espagnols qui étoient dans les canots, désespérant de pouvoir faire de l'eau, prirent le parti de retourner vers les vaisseaux ; mais un jeune homme,

nommé *François Ponce*, ſe leva, avec un air de colere, & dit, qu'il ſeroit honteux de retourner vers la flotte ſans y porter du ſecours, & de ne pas vaincre les dangers. Il ajouta qu'il alloit ſe jetter à la nage & tâcher de gagner le rivage de l'Iſle, au haſard d'être briſé contre les écueils. En diſant ces mots, il ſe deshabilloit à la hâte, ſe jetta dans la mer, gagna à la nage l'endroit, où elle battoit avec le plus de fureur contre la côte : les Sauvages annoncerent, par leurs geſtes, qu'ils étoient inquiets ſur ſon ſort, & s'avancerent dans l'eau pour le ſecourir. Lorſqu'ils l'eurent amené au rivage, ils lui donnerent les plus grandes marques d'amitié ; ils le baiſerent au front à pluſieurs repriſes & reçurent avec bonté les marques d'amitié qu'il leur donna. Trois autres Eſpagnols, qui de leurs canots regardoient ce qui ſe paſſoit ſur le rivage, ſe jetterent auſſi à la nage & arriverent auſſi heureuſement que lui.

Ils trouverent les Inſulaires armés, les uns de gros bâtons, les autres de lances, brûlées par le bout, & longues de vingt-cinq à trente palmes. Leur village eſt près du rivage ; il eſt com-

posé de cabanes, construites de paliſſades, ſituées entre des palmiers, dont le fruit fait leur nourriture ordinaire, avec du poiſſon de mer; ils ſont tout nuds. La couleur de leur peau eſt olivâtre; mais ils ont aſſez bonne mine, & ſont bien proportionnés.

Les Eſpagnols firent tout ce qu'ils purent pour les déterminer à venir au vaiſſeau; voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout, ils regagnerent les canots & ſe mirent à la rame. Quelques Inſulaires s'avancerent en ſe mettant dans l'eau: les Eſpagnols ceſſerent de ramer, leur firent de nouvelles careſſes, leur donnerent quelques bagatelles, qu'ils reçurent avec joie; mais ils ne purent jamais ſe réſoudre à monter dans le canot, & s'en retournerent à terre.

Les Eſpagnols allerent huit lieues plus loin chercher quelques ſecours. Ils trouverent une autre Iſle, où les chaloupes n'aborderent qu'avec la même peine, la côte étant garnie de briſans, que la mer couvroit d'écume. Ils y aborderent cependant, & les matelots entrerent, pour chercher de l'eau, dans un petit bois qui étoit ſur le rivage. Ce bois étoit ſi épais, que les Eſ-

pagnols étoient obligés de couper les branches des arbres pour ſe frayer un chemin : ils trouverent au milieu une petite place ronde, entourée de petites pierres, avec un tas de groſſes pierres qui étoient de bout, & formoient comme un autel d'une coudée & demie de haut, appuyé contre un grand arbre : de groſſes touffes de feuilles de palmiers, attachées au tronc de l'arbre, pendoient ſur l'autel : c'étoit, ſans doute, un lieu ſacré, où ces barbares alloient rendre leur culte à leur divinité. Les Eſpagnols couperent un arbre & y planterent une croix.

Au-delà de ce bois les Eſpagnols en trouverent un autre, & des prairies humides, arroſées de quelques napes d'eau ſaumache, qui ne valoit rien pour boire. Ils appaiſerent leur ſoif avec des noix de coco, &, ne trouvant point d'eau, ils ſe chargerent de ces noix, pour en porter à leurs camarades, marchant le long du rivage dans l'eau juſqu'aux genoux. Quelques-uns d'eux, qui s'étoient ſéparés de la troupe, trouverent une femme ſi vieille, qu'ils furent étonnés de voir qu'elle pût ſe tenir ſur ſes pieds ; cependant ſa taille, encore

assez bien prise ; son air assez dispos ; son visage, quoique sec & ridé, annonçoient qu'elle avoit été très-belle dans sa jeunesse. On lui fit signe de venir aux navires : elle se mit sur le champ en chemin, sans aucune marque de crainte. On lui donna à boire & à manger, après quoi le Capitaine la fit habiller, & lui fit signe d'aller dire à ses compatriotes que nous voulions être ses amis. Il la fit reconduire au rivage : elle menaceux qui l'accompagnoient, du côté opposé à celui qu'ils avoient pris d'abord, leur faisant entendre que les habitations étoient du côté où elle les conduisoit. Pendant que cela se passoit, on découvrit cinq ou six pirogues étroites, vaguant, au moyen de leurs voiles, qui étoient composées d'un tissu de palmettes, recousues avec du fil, fait de l'écorce du même arbre, & fabriquées à peu près comme les nattes, avec lesquelles les femmes du pays se couvrent de la ceinture en bas.

Les Indiens sautèrent de leurs canots sur le rivage, joignirent les Espagnols, &, dès qu'ils apperçurent la vieille femme parmi eux, ils coururent l'embrasser, s'émerveillant de la voir ainsi

vêtue, & firent beaucoup de careſſes aux Eſpagnols.

Le Chef des Eſpagnols qui étoient avec la vieille Indienne, s'adreſſa au Chef des Indiens : c'étoit un homme robuſte & de fort belle taille, qui avoit le front & les épaules larges, portant ſur ſa tête une eſpéce de couronne, faite de petites plumes noires, auſſi douces & auſſi fines que de la ſoie. Ses cheveux étoient roux, crêpus, & lui tomboient à la moitié des épaules. Les Eſpagnols furent étonnés de voir qu'un homme, qui n'étoit pas blanc, avoit les cheveux roux : ils crurent que c'étoient des cheveux de femme qu'il avoit mis ſur ſa tête. Pedro lui fit ſigne de le ſuivre aux vaiſſeaux, où il ſeroit régalé. L'Indien monta dans une chaloupe, avec quelqu'uns des ſiens; mais à peine furent-ils embarqués, que, ſaiſis tout-à-coup de frayeur, ils ſe jetterent à l'eau & s'enfuirent vers le rivage. Leur Chef voulut en faire autant; mais les Eſpagnols le retinrent par force, en l'embraſſant par le milieu du corps, & voguerent au vaiſſeau le plus vîte poſſible. L'Inſulaire s'agitoit, remuoit les bras avec toute la vigueur dont il étoit capable; mais tous ſes efforts furent inutiles. On l'a-

mena au vaiſſeau; on lui donna à manger; on l'habilla, & on le reconduiſit à terre.

Les Indiens, voyant qu'on avoit emmené leur Chef par force, s'aſſembloient & ſe préparoient à mettre en piéces pluſieurs Eſpagnols qui étoient reſtés ſur la côte. Lorſqu'ils virent qu'il revenoit, ils ſe tinrent tout prêts à le recevoir. Dès qu'il fut arrivé ſur le rivage, il leur fit part des bons traitemens qu'il avoit reçus, & leur colere contre les Eſpagnols changea en careſſes & en amitié : ils ſe préparerent à retourner dans leur village. Le Chef donna ſa couronne à Pedro, lui faiſant ſigne que c'étoit tout ce qu'il avoit de plus précieux.

Les Eſpagnols remirent à la voile, trouverent dans leur route pluſieurs Iſles ſéches, arides & inhabitées : au milieu de quelques-unes il y avoit des lacs d'eau ſalée; mais aucune ne fourniſſoit d'eau douce. On les nomma *Iſles Saint Bernard.*

ARTICLE VI.

Iſle de la Belle-Nation.

LA même flotte, en continuant ſa

route, découvrit une Iſle cultivée. Le petit bâtiment s'approcha d'une habitation, ſituée dans un enfoncement du rivage, & compoſée de cabanes paliſſadées. Il en ſortit une centaine d'Indiens, qui étoient grands, bien faits, & avoient la peau fort blanche : ils ſe mirent dans de petites pirogues, faites d'un ſeul tronc d'arbre, & fort légeres ; chacune pouvoit contenir cinq hommes. Ils ſe rangerent autour du vaiſſeau, faiſant des geſtes menaçans. Pour les apprivoiſer, on leur jetta du vaiſſeau des vivres & quelques vêtemens : ſans faire attention à ce qu'on leur donnoit, ils avancerent encore vers le vaiſſeau, tenant toujours une contenance menaçante. Un d'eux, qui étoit ſeul dans une pirogue, alla juſque contre le vaiſſeau, en pouſſant des cris affreux. Il avoit un bonnet de palmette & une eſpéce de camiſole rouge du même tiſſu. Il approcha de la galerie de poupe, où les Eſpagnols s'étoient rangés pour voir ſes bravades. Prenant ſa lance à deux mains, il la jetta de toute ſa force contre les Eſpagnols, & s'enfuit. On le menaça de la voix ; mais, bravant ces menaces, il revint une ſeconde fois : le

Capitaine, qui ne vouloit pas irriter ces Indiens, fit tirer ſur lui un coup de mouſquet, ſans balle, pour l'épouvanter; mais il continua de brandir une nouvelle lance, faiſant tourner ſa pirogue autour du navire, avec une vîteſſe incroyable. On fit deſcendre ſoixante hommes dans la chaloupe, pour donner la chaſſe à ces Barbares: ils ſe rangerent autour, en faiſant tous leurs efforts pour l'enfoncer dans la mer: une autre troupe, nouvellement ſurvenue, jetta une corde ſur la pinaſſe, pour l'attirer à bord. Voyant qu'on coupoit leurs cordes, ils chercherent à l'attacher aux cordages. Les Eſpagnols, impatiens de leur obſtination, lâcherent ſur eux quelques coups d'arquebuſe, en tuerent & en bleſſerent pluſieurs, & les mirent en fuite.

Le Commandant donna ordre de ſe préparer à faire le lendemain une deſcente à terre, pour y prendre une proviſion d'eau & de bois, ſuffiſante au deſſein qu'il avoit de continuer la recherche du continent. Il étoit perſuadé qu'un ſi grand nombre d'Iſles ne pouvoit qu'être détaché de quelque grande terre voiſine. Soixante hommes deſ-

cendirent dans les chaloupes & s'avancerent juſqu'au près d'une chauſſée naturelle, contre laquelle la mer battoit avec fureur.

Comme c'étoit l'endroit où la deſcente étoit pratiquable, on fit tous les efforts poſſibles pour y aborder. A peine quelques Eſpagnols eurent-ils mis pié à terre, que cent cinquante Inſulaires tomberent ſur eux avec leurs lances : l'inquiétude des Eſpagnols étoit d'autant plus grande, que le Commandant étoit un de ceux qui avoient mis pié à terre ; mais le feu de la mouſqueterie des chaloupes fit fuir ces Barbares plus vîte qu'ils n'étoient venus, & la deſcente ſe fit avec aſſez de facilité. Les Eſpagnols ſe mirent en ordre de bataille & marcherent vers une habitation qui étoit voiſine du lieu où l'on avoit fait la deſcente. On en vit ſortir une douzaine de vieillards, portant des torches allumées, d'une eſpéce de bois réſineux qui brûle comme un flambeau. C'eſt, parmi ces Barbares, un ſigne de paix & d'amitié : ils firent entendre aux Eſpagnols que les hommes s'étoient enfuis dans un bois voiſin, où ils avoient déja caché leurs femmes & leurs enfans,

près d'une lagune ſalée, que la mer inonde quand elle eſt haute. Peu après on vit ſortir de ce bois un Sauvage, qui s'expoſoit à tout notre reſſentiment pour ſauver un de ſes camarades, qui avoit été bleſſé d'un coup de feu : il donna un exemple de courage & d'amitié, digne des plus grands éloges.

Les vieillards ſe proſternerent devant les Eſpagnols ; un d'entre eux tenoit un rameau verd, & le préſenta en tremblant. Le Commandant en fit vêtir un d'un habit de taffetas : comme il paroiſſoit plus pénétrant que les autres, il s'apperçut que nous cherchions de l'eau, & fit ſigne de nous conduire où il y en avoit : celui auquel il avoit fait ce ſigne, conduiſit ces Eſpagnols vers le lac, où le gros des Inſulaires s'étoit retiré. La troupe d'Eſpagnols qui le ſuivoit goûta une ſatisfaction entiere à la vue du lac ; mais elle fut accablée de triſteſſe en voyant que l'eau étoit ſalée. Il ſe trouva un Inſulaire qui avoit de l'eau douce dans une coquille de coco : on lui demanda par ſigne où il l'avoit priſe ; il répondit que c'étoit de l'autre côté de la lagune : ſept ſoldats ſe détacherent & ſuivirent

l'Inſulaire, qui les conduiſit dans l'endroit où il avoit trouvé cette eau. Ils traverſent pluſieurs enclos où les Indiens s'étoient tapis. Dès qu'ils virent les Eſpagnols, ils ſe leverent, allerent à eux en faiſant des ſignes de paix, principalement les femmes qui étoient fort belles. Les Eſpagnols étoient étonnés de la blancheur & de la beauté de leur peau, dans un climat, où l'air, le ſoleil, auxquels elles ſont ſans ceſſe expoſées, devroit les noircir. Ces femmes ſauvages paſſeroient pour des beautés en Europe. Elles ſont couvertes de la ceinture en bas, de fines nattes de palmier, fort bien tiſſues, & d'un petit manteau de même étoffe, qu'elles portent ſur leurs épaules. Elles regarderent d'abord les Eſpagnols avec un air de douceur & de ſoumiſſion, qui ſembloit leur demander grace; allerent enſuite à eux & les embraſſerent avec les plus grandes marques d'amitié. Les Eſpagnols furent très-contens de voir la tournure que prenoient les choſes.

L'Inſulaire les mena près d'une ſource d'eau douce; mais le filet étoit ſi petit, qu'il n'auroit put ſuffire aux beſoins de

l'eſcadre. On fit informer le Commandant de ce qui ſe paſſoit : celui qui étoit chargé de porter ces nouvelles, traverſa une habitation, ſans autres armes que ſon épée nue à la main : il fut attaqué par une douzaine de Barbares, qui s'élancerent ſur lui, armés de bâtons pointus & de pieux brûlés. Un d'entre eux lui porta un coup d'une demi-pique, qu'il para avec ſon épée ; mais il avoit trop de gens ſur les bras pour s'en venger. Les cris qu'il pouſſoit attirerent les Eſpagnols de toutes parts, & aſſez à tems pour lui ſauver la vie ; mais il étoit fort dangereuſement bleſſé au bras & à la tête : une décharge, faite ſur ces Barbares, en tua quatre ou cinq, & en bleſſa pluſieurs autres. Parmi ceux qui périrent dans cette occaſion, on fut ſurpris d'en voir un, qui, nud & mal armé, ſe défendit long-tems contre vingt ſoldats Eſpagnols, armés d'épées & de rondaches : il faiſoit le moulinet avec ſon bâton ; de maniere qu'aucun ſoldat n'oſoit l'approcher. Il leur donnoit des coups terribles & les bleſſoit, malgré leurs boucliers : enfin, accablé par le nombre, épuiſé de fatigue, percé de coups, il tomba mort, mor-

dant la terre de rage, & laiſſant les Eſpagnols dans l'admiration de ſa valeur, & dans le regret d'avoir ôté la vie à un homme qui avoit ſi bien ſçu la défendre. Les Eſpagnols continuerent à pourſuivre les Inſulaires, qui avoient tous pris la fuite. Ils attrapperent un vieillard & l'emmenerent: une vieille femme accourut & ſe remit entre leurs mains: ils crurent qu'elle diſoit dans ſon langage au vieillard, qu'elle aimoit mieux mourir avec lui, que de vivre ſans lui. On les conduiſit aux chaloupes.

Le danger fut plus grand pour les Eſpagnols, lorſqu'ils quitterent la côte: les coups de mer penſerent les faire périr pluſieurs fois. Ils furent obligés de laiſſer à terre les jolies nattes, les noix de cocos, & les autres rafraîchiſſements qu'ils devoient porter à la flotte.

Cette Iſle, que les Eſpagnols nommerent de la *Belle-Nation*, eſt à treize degrés de latitude Sud, & à deux cents dix-neuf de longitude.

ARTICLE VII.

Iſles Waterlandt, des Mouches, Sans-fonds.

L'*Iſle Waterlandt* eſt à quatorze degrés, trente-ſix minutes de latitude ſeptentrionale. Le bord en eſt ſubmergé ; mais tout le milieu eſt garni d'arbres : il n'y a cependant ni palmiers ni cocos. Jacques le Maire & Guillaume Schouten, la découvrirent en 1616, & lui donnerent le nom de Waterlandt, qui veut dire, eau-douce, parce qu'ils y en trouverent un peu. Ils y firent cuire plein une grande chaudiere de creſſon, qui ſervit beaucoup à rafraîchir les malades. Ils n'y virent aucun habitant.

A vingt lieues de-là ils trouverent une autre Iſle, où ils envoyerent la chaloupe chercher de l'eau : ceux qui étoient dedans la laiſſerent ſur le grapin, & ſe tirerent mutuellement, avec des cordes, au travers de la mer. Ils paſſerent aſſez avant dans un bois ; mais ils n'avoient point porté d'armes : ayant apperçu un Sauvage qui portoit un arc, ils ſe rembarquerent promptement

ment & retournerent à bord. Lorſqu'ils furent un peu éloignés du rivage, ils y virent venir cinq ou ſix Sauvages, qui, les voyant éloignés, rentrerent dans le bois.

Les Hollandois diſent, qu'il y avoit dans cette Iſle quantité d'arbres ſauvages, fort verds, & qu'elle eſt inondée par la mer en pluſieurs endroits.

Les matelots, qui y avoient paſſé, étoient tout couverts de mouches, qui les ſuivirent juſqu'au navire. Leurs viſage & leurs mains en étoient garnis, au point, que l'on avoit de la peine à les reconnoître : la chaloupe & les rames en étoient toutes noires. Celles qui ſuivirent les matelots à bord, voloient par eſſeins ſur leur viſage & ſur leur corps, & les tourmenterent d'une maniere extraordinaire : on ne ſavoit comment faire pour s'en délivrer. A peine ceux auxquels elles s'attachoient, pouvoient boire & manger : tout ce qui parroiſſoit à l'air en étoit auſſi-tôt rempli. Envain on ſe frottoit le viſage & les mains, on ſe frappoit dans les endroits où elles étoient ; tout cela n'y faiſoit rien. Ce tourment dura deux ou trois jours, au bout deſquels il vint

un tems frais, qui contribua beaucoup à chaſſer ces inſectes. Les Hollandois donnerent à cette Iſle le nom d'*Iſle des Mouches*.

Vers le quinziéme degré, quinze minutes, les Hollandois découvrirent une Iſle aſſez grande, mais baſſe, qui gît par quinze degrés, quinze minutes de latitude méridionale. Son rivage eſt de ſable blanc. Les Hollandois, étant à quelque diſtance de cette Iſle, virent venir à eux un canot, dans lequel étoient quatre Indiens, tout nuds, & qui avoient le corps teint en rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étoient noirs & fort longs. Ils ſe tinrent aſſez loin du vaiſſeau, criant, & faiſant des ſignes, pour inviter les Hollandois à deſcendre à terre : mais on n'entendoit point ce qu'ils diſoient, & de leur côté ils n'entendoient pas ce qu'on leur diſoit, quoi qu'on leur parlât Eſpagnol, Malais, Javanois, & Flamand. Un autre canot parut bientôt, & ceux qui étoient dedans refuſerent pareillement d'entrer dans le vaiſſeau. On ſe parla de part & d'autre, ſans pouvoir encore s'entendre. Le canot tourna ; mais les Indiens le re-

Recueil de la Compagnie des Indes, t. 8.

tournerent avec une promptitude & une agilité ſurprenante, & ſe remirent dedans. Ils ne ceſſoient de faire des ſignes, pour inviter à deſcendre à terre, & on leur en faiſoit pour les inviter à venir à bord.

Cette Iſle eſt plus large que longue: il y a beaucoup d'arbres, qui paroiſſent être des palmiers & des cocotiers. Les Hollandois y virent, pendant la nuit, des feux, allumés en différents endroits. Le lendemain ils apperçurent, proche de la côte, pluſieurs hommes nuds, qui crioient, de maniere à faire croire qu'ils déſiroient qu'on allât à eux. Un canot, qui contenoit trois Indiens, s'approcha du vaiſſeau; ils ne voulurent point aborder; mais ils nagerent vers la chaloupe, & s'en approcherent aſſez près. Les matelots leur firent amitié, leur donnerent des couteaux, des verroteries: il fut impoſſible d'entendre ce qu'ils diſoient. Ils quitterent la chaloupe, s'approcherent du vaiſſeau. On leur jetta une petite corde, qu'ils ſaiſirent; mais ils ne voulurent point paſſer à bord: il y en eut cependant un qui monta dans la galerie, où il tira les clous des petites fenêtres,

qui étoient aux cabannes du commis & du maître, & les cacha dans ſes cheveux, qui étoient fort longs : bientôt ſa hardieſſe fut imitée par d'autres.

On remarqua, que ces Inſulaires préféroient le fer à tout ce qu'on pouvoit leur donner. Ils tiroient, de toutes leurs forces, les chevilles du vaiſſeau, & faiſoient de grands efforts pour les arracher. Ils conſentirent qu'un deux reſtât à bord, pourvu qu'un des matelots entrât dans leur canot, pour aller à terre ; mais on ne voulut pas y conſentir. C'étoient de grands & forts hommes, qui étoient tout nuds, à l'exception de leurs parties naturelles : leur corps étoit peint, du haut en bas, de diverſes couleurs, repréſentant des ſerpens, des dragons, & d'autres choſes monſtrueuſes. Le fond de la couleur étoit un bleu, tel que cauſe la poudre à canon, lorſqu'en brûlant elle a touché quelque partie du corps. On leur verſa du vin dans leur canot ; mais ils ne voulurent pas rendre la coupe.

On envoya une ſeconde fois la chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit armés de fuſils, & ſix

armés de ſabres. Lorſqu'ils approcherent de terre, ils virent ſortir d'un bois trente hommes, armés de maſſues, & qui voulurent leur arracher leurs armes, & attirer la chaloupe ſur le ſec: ils en tirerent deux hommes, dans le deſſein de les amener dans le bois; mais les mouſquetaires lâcherent trois coups de fuſil dans la troupe, en tuerent & en bleſſerent quelques-uns.

Outre les maſſues, ces Sauvages avoient pour armes de grands bâtons, brûlés au feu; une autre eſpéce de bâton, au bout duquel il y avoit comme des épines, les Hollandois le prirent pour des épées d'Emperadors. Ils avoient encore des frondes pour lancer des pierres: ils voulurent en lancer; mais ils n'attrapperent perſonne. On ne leur apperçut ni arcs ni fléches: on vit des femmes, qui prirent les hommes à la gorge, en pouſſant de grands cris: on crut qu'elles vouloient les faire retirer.

On nomma cette Iſle, l'*Iſle ſans fonds*, parce qu'on n'y en trouva point. Il y avoit ſur le bord de la mer une liſiere de palmiers, couverte d'eau.

Les femmes étoient couvertes d'une

eſpéce de voile, qui leur deſcendoit des reins aux talons. Elles paroiſſoient prendre plaiſir à voir les Hollandois, & trouverent mauvais que les hommes en uſaſſent mal avec eux. Il y avoit quelques hommes qui regardoient cependant les Hollandois d'un air careſſant : ils tomboient dans l'admiration, en conſidérant la maſſe énorme du vaiſſeau, & avoient l'air de ſe dire mille choſes à ce ſujet. A la vue d'un morceau de fer, ils reſtoient comme en extaſe, ouvroient la bouche, écartoient les mains : leur avidité pour ce métal s'annonçoit dans tous leurs geſtes. Ceux qui ſaiſirent une partie des Hollandois, qui étoient dans la chaloupe, fouillerent avec empreſſement dans leurs poches, pour voir s'il n'y avoit point de fer.

ARTICLE VIII.

Iſles des Chiens, & Pernicieuſes.

L'ISLE des Chiens eſt ſituée vers le quinziéme degré de latitude méridionale, & le deux cents trente-huitiéme de longitude. Elle eſt baſſe & de peu d'étendue : on y vit beaucoup de

poiſſon, des ſerpens de mer, des mouettes, des chiens, ſemblables à ceux d'Eſpagne; mais ils n'aboyent point. Les Hollandois y trouverent du creſſon, âcre & fort piquant, qui fut d'un grand ſoulagement pour ceux qui étoient attaqués du ſcorbut; mais il n'y a point d'eau douce. La haute-mer inonde cette Iſle au milieu. Il y a d'un côté une bordure d'arbres, alignés, comme au long d'une digue; ce qui forme un aſſez bel aſpect. Cette Iſle peut avoir trois lieues de circuit: il ne paroît pas qu'elle ſoit habitée.

Aux environs de cette Iſle, on en trouve quatre autres, que le Maire & Schouten nommerent, *Iſles Pernicieuſes*, parce qu'ils y perdirent un de leurs vaiſſeaux. Rogevin, qui y étoit en 1722, avec une flotte Hollandoiſe, dit, que ces Iſles étoient toutes garnies de beaux arbres, principalement de cocotiers, tapiſſées d'une verdure charmante & d'herbes ſalutaires. Les Hollandois y trouverent beaucoup de moules, de nacres de mere-perles, & d'huîtres perliéres. On pourroit y établir une Pêcherie de perles, très-avantageuſe.

Ces Iſles ſont fort baſſes, & inondées

en plusieurs endroits : les Habitans navigent avec de bons canots, & d'autres navires, pourvus de cables & de voiles. Il y avoit, dans quelques endroits, dit le même voyageur, des cordes, dont le fil ressembloit au chanvre. Les Habitans avoient le corps peint de diverses couleurs, les cheveux fort longs, tirant un peu sur le roux : ils avoient des piques de la longueur de dix-huit ou vingt pieds. Ils sont tous fort grands, ont la physionomie dure & sévère. Ils marchoient par troupes de cent ou cent cinquante, & faisoient signe aux Hollandois d'aller à eux, sans doute, dans l'intention de les attirer dans quelqu'embuscade.

ARTICLE IX.

Isles Labyrinthe.

CES Isles sont situées vers le seiziéme degré de latitude méridionale, & entre le deux cents vingtiéme & le deux cents trentiéme de longitude. Rogevin dit, qu'elles sont au nombre de six, toutes fort agréables & fort riantes : prises ensemble, elles peuvent avoir une étendue de trente lieues. Elles sont

ſituées à vingt-cinq lieues, à l'Oueſt, des Iſles Pernicieuſes. Les Hollandois leur donnerent le nom d'*Iſles Labyrinthe*, parce que, pour en ſortir, ils furent obligés de faire une infinité de détours. Navigeant toujours à l'Oueſt, ils ſe trouverent, au bout de quelques jours, à la vue d'une Iſle, qui paroiſſoit belle & élevée : comme ils n'y trouverent aucun fond d'ancrage, ils n'oſerent en approcher de trop près ; ce qui les engagea à mettre deux chaloupes à la mer, avec chacune vingt-cinq hommes, pour aller à terre.

Si-tôt que les habitans s'apperçurent de leur deſſein, ils ſe rendirent en foule ſur le rivage, pour s'oppoſer à la deſcente. Ils avoient de longues piques, qu'ils remuoient ſans ceſſe : les chaloupes ne pouvant aſſez approcher de l'Iſle, à cauſe des rochers, les Hollandois ſe jetterent à l'eau, chacun portant ſes armes, avec du plomb, de la poudre, & quelques bagatelles ſur la tête. Quelques-uns reſterent dans les chaloupes, pour faire un feu continuel ſur les habitans, afin de nettoyer le rivage & faciliter la deſcente. Cet expédient réuſſit ſi bien, qu'on toucha

à terre, ſans trouver de réſiſtance de la part des Inſulaires, qui s'étoient tous retirés, effrayés du feu de la mouſqueterie. Auſſi-tôt que les Hollandois furent à portée de les voir, & d'être vus d'eux, ils leur montrerent de petits miroirs, du corail, &c. Les Inſulaires approcherent alors d'eux, ſans héſiter, & ſans faire paroître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces préſens, ils conduiſirent les Hollandois voir l'intérieur du pays, où ceux-ci trouverent une ſi grande quantité d'herbes, propres à ſoulager leurs malades, qu'ils eurent dequoi en remplir douze ſacs. Les habitans leur aidoient eux-mêmes à en cueillir, & leur apportoient des poules dans des pots de terre.

Rogevin dit, qu'il y vit quantité de jaſmin, & différentes ſortes de racines, dont les Hollandois mangerent avec plaiſir. Il y en avoit pluſieurs qui reſſembloient, par la figure, la couleur & le goût, aux bétraves d'Europe. Il y trouva une ſorte de pomme-de-terre, qui avoit le même goût qu'une pâte, que les Allemands font avec de la farine & de l'eau, & qu'ils nom-

ment *Kloſe*. Il y avoit une prodigieuſe abondance de cannes de ſucre : les habitans en apportoient une ſi grande quantité aux Hollandois, qu'ils étoient obligés de les renvoyer. Les cocos, les piſans, ou figues d'indes, les grenades, & pluſieurs fruits inconnus à l'Europe, y ſont fort communs.

Le lendemain les Hollandois retournerent dans l'Iſle, en plus grand nombre que le jour précédent, pour y cueillir des herbes, & pour y faire quelque découverte avantageuſe. Ils donnerent au Chef de l'Iſle des miroirs, du corail, & d'autres quinquailleries. Il les accepta, mais avec une eſpéce d'indifférence : il donna cependant en échange des noix de cocos, accommodées de différentes manieres : une partie ſervoit à boire, l'autre à manger.

Il avoit, pour marque de diſtinction, des morceaux de nacre de perle, attachés autour de ſon col & de ſes bras.

Les femmes furent étonnées de voir des hommes avoir le teint blanc : elles regardoient les Hollandois avec éton-

nement, leur faiſoient beaucoup de careſſes, & recevoient toutes celles qu'ils vouloient leur faire.

Les Hollandois, croyant que les hommes & les femmes agiſſoient de bonne-foi avec eux, ſe répandirent dans les différentes parties de l'Iſle: les Inſulaires les précédoient avec un air de ſatisfaction, qui annonçoit la paix; mais lorſque les Hollandois furent montés ſur des rochers, qui bordoient une plaine, ils virent pluſieurs milliers d'Inſulaires qui ſortoient des creux des montagnes: alors les Hollandois, qui avoient eu la précaution de porter leurs armes, ſe mirent ſur la défenſive. Le Chef des Indiens fit ſigne, avec ſon bâton, aux Hollandois, de ne pas avancer; mais ils braverent ſes menaces & continuerent leur route. Une grêle de pierres fondit bien-tôt ſur eux; mais aucun ne fut bleſſé: ils firent feu ſur les Inſulaires, & leur tuerent beaucoup de monde: leur Chef fut même tué dès la premiere décharge; cependant les Inſulaires ne prirent pas la fuite; ils continuerent, même avec plus de fureur, à jetter des pierres,

Preſque tous les Hollandois furent bleſſés, & mis hors d'état de ſe défendre : pour ſe mettre à couvert des pierres, ils ſe retirerent derriere un rocher, d'où ils tirerent ſur les Inſulaires, avec tant de ſuccès, qu'ils en tuerent un grand nombre. L'opiniâtreté de ces Sauvages étoit cependant ſi grande, qu'ils avançoient au lieu de reculer, & lançoient continuellement des pierres. Les Hollandois furent à la fin obligés de prendre la fuite, en laiſſant pluſieurs morts ſur la place. Cette action meurtriere fit tant d'impreſſion ſur eux, qu'aucun ne vouloit ſe haſarder à entrer dans les Iſles, qu'on découvroit par la ſuite.

Le terroir de celle-ci eſt fertile en tout genre : les Hollandois crurent y trouver des indices qui leur annonçoient qu'il y avoit des métaux & d'autres choſes précieuſes.

Les habitans ſont forts, robuſtes, bien faits, & très-adroits. Leurs cheveux étoient noirs, longs & luiſans, parce qu'ils les frottent d'huile de cocos : ils avoient tous le corps peint : les hommes ſe couvrent le milieu du

corps d'un rets, qui leur paſſe entre les cuiſſes ; les femmes ont le corps tout couvert d'une étoffe, qui eſt auſſi fine & auſſi douce au toucher, que de la ſoie. Elles ont pour ornement des morceaux de nacre aux bras & autour du corps. Les Hollandois donnerent à cette Iſle le nom d'*Iſle de Récréation*, à cauſe des herbes ſalutaires qu'ils y trouverent pour leurs malades.

ARTICLE X.

Iſles Bauman.

LES Hollandois, en ſuivant leur route, découvrirent trois Iſles, ſous le douzieme degré de latitude. Elles leur parurent fort agréables à la vue. En y approchant, ils les trouverent garnies de beaux arbres fruitiers, d'herbes de toute eſpece, de légumes, & de plantes. Les habitans venoient au devant des vaiſſeaux, & offroient aux Hollandois toutes ſortes de poiſſons, des noix de cocos, des piſans, & d'autres fruits excellens. On leur donnoit en échange des quincailleries de peu de valeur. Les Hollandois

jugerent que ces Iſles étoient fort peuplées, par la quantité innombrable d'hommes & de femmes qu'ils virent ſur le rivage. Les hommes étoient armés d'arcs & de fléches: il y avoit parmi eux un homme qui avoit la figure aſſez diſtinguée: les honneurs que les Inſulaires lui rendoient, ſembloient annoncer que c'étoit le Chef de ces Iſles. Il ſe mit dans un canot avec une jeune & belle femme, qui s'aſſit à ſes côtés. Pluſieurs autres canots les entourerent avec empreſſement, & leur ſervirent de gardes.

Tous les habitans de ces Iſles ſont blancs, & ne different des Européens, qu'en ce qu'ils ont la peau brûlée par l'ardeur du ſoleil. Ils ont l'air doux & humain, ſont aſſez vifs, & en général fort gais. Enfin les Hollandois diſent qu'ils ne leur trouverent rien de barbare. Ils n'avoient point le corps peint, comme la plupart des habitans des Iſles de la Mer Pacifique: ils étoient vêtus, depuis la tête juſqu'aux piés, de franges, & d'une eſpéce d'étoffe de ſoie, artiſtement tiſſue. Pour couvrir leur tête, ils ont une eſpéce de chapeau, fait de

la même étoffe, & fort large, afin qu'il les garantiſſe de l'ardeur du ſoleil. Ils portent des colliers de fleurs odoriférentes.

Ces Iſles préſentent de toutes parts des objets fort riants ; elles ſont entrecoupées de montagnes & de vallées très-agréables ; quelques-unes ont dix, quatorze, & juſqu'à vingt milles de circuit. Les Hollandois les appellerent *Iſles Bauman*, du nom que portoit le Capitaine du vaiſſeau le *Tienhoven*, qui les avoit apperçues le premier.

Les Hollandois crurent que chaque famille ſe gouvernoit ſéparément : les contrées étoient ſéparées les unes des autres. Ils aſſurent que cette Nation eſt la plus civiliſée de toutes celles qui ſe trouvent dans la Mer Pacifique. Elle les reçut avec beaucoup d'accueil, & montra beaucoup de chagrin lorſqu'ils partirent.

Toutes les côtes de ces Iſles ſont un fort bon ancrage ; on y mouille ſur quinze, même vingt braſſes d'eau.

ARTICLE XI.

Iſles de Hoorn.

DANS le voyage que le Maire & Schouten firent, en 1616, pour découvrir la Terre Auſtrale, ils rencontrerent pluſieurs Iſles. Elles ſont à quatorze degrés, cinquante-ſix minutes de latitude ſeptentrionale : les Hollandois leur donnerent le nom de *Hoorn*, de celui de la ville où le vaiſſeau avoit été équippé, & qui étoit la patrie de la plupart des gens de l'équipage.

Lorſque les Hollandois furent à une lieue de ces Iſles, leur vaiſſeau fut, dans un inſtant, environné de vingt canots, & pluſieurs Inſulaires monterent à bord : ils marquoient un air de franchiſe & de douceur ; mais un d'eux, ayant une zagaie, fort aigue à la pointe, menaça un des Matelots de l'en frapper ; d'ailleurs, ils ſe mirent à crier de toutes leurs forces, & ſes cris furent pris par les Hollandois, pour un ſignal d'attaquer

le navire. Ils tirerent deux coups de petits canons ſur les canots, & quelques coups de mouſquet ſur ceux qui étoient à bord; bleſſerent deux Inſulaires, & firent fuir les autres: un d'eux jetta à la mer une chemiſe, qu'il avoit volée dans la galerie.

Le vaiſſeau approcha de terre, parce qu'on ne trouvoit point de fond: on mit la chaloupe à la mer, avec huit hommes, armés de fuſils, pour ſonder. Lorſque ceux qui étoient dedans voulurent retourner à bord, ſix ou ſept canots l'environnerent: les Inſulaires voulurent y entrer, & arracher les armes aux Matelots. Ceux-ci tirerent ſur eux, en tuerent ſix, & en bleſſerent beaucoup. La chaloupe ayant abordé un canot, n'y trouva qu'un corps mort, dont la moitié du corps étoit dehors, & l'autre moitié dedans. Les Matelots le jetterent à la mer, & amenerent le canot à bord. On y trouva une maſſue & un bâton de la longueur d'une demi-pique. Le navire courut toute la nuit près de la côte, pour trouver un fond: le Capitaine y alla lui-même, & trouva un aſſez

bon mouillage, dans une Baye, proche une riviere : la mer y étoit unie, & la riviere, qui ſortoit de la montagne, venoit s'y dégorger ; de maniere que le navire ſe trouva, par le travers de ſon embouchure, & que le canon mettoit, ceux qui alloient faire de l'eau, à l'abri des inſultes des Sauvages.

Pluſieurs canots allerent à bord : les Inſulaires préſenterent aux Hollandois des noix de cocos & des racines d'*Ubas*, avec un cochon en vie, & deux rôtis. On leur donna en échange des clous, de petits couteaux, de la verroterie. Ils étoient auſſi larrons que ceux que l'on avoit vus dans les autres Iſles, & n'étoient pas moins adroits à plonger & à nager. Leurs maiſons étoient bâties près du rivage, conſtruites de pieux, entre leſquels étoient des feuilles d'arbres entaſſées, & couvertes des mêmes feuilles, rondes, & ſe terminant preſqu'en pointe par le haut, pour faciliter l'égout des eaux. Elles avoient près de vingt-cinq piés de tour, & dix à douze de hauteur. Pour porte il y avoit un trou, par lequel on

paſſoit, en ſe mettant à quatre piés; le ventre preſque contre terre. On y trouva pour meubles quelques herbes ſéches, qui ſervent de lit; un ou deux hameçons, & une maſſue. Le Roi n'eſt pas mieux meublé. Le lendemain les canots revinrent à bord, & les Inſulaires, qui étoient dedans, préſenterent aux Hollandois des cocos. Il y avoit ſur le rivage une multitude d'hommes armés, qui ſembloient tenir un conſeil pour attaquer les Hollandois, ou pour ſe défendre. Près de l'endroit où ils étoient, il y avoit plus de cinquante canots, remplis de pierres & de zagaies. Les Matelots leur firent toutes les careſſes poſſibles pour les appaiſer; mais ils ne purent jamais les engager à paſſer à bord. Ils firent cependant connoître, par ſignes, qu'ils y paſſeroient, ſi l'on envoyoit des ôtages à terre: on envoya trois Officiers en ôtage, parmi leſquels étoit Aris Claeſſen. Six Inſulaires demeurerent dans le vaiſſeau: on leur fit faire bonne chere, & on les chargea de préſens. Les Inſulaires en uſoient avec la même généroſité à l'égard des ôtages qu'ils

avoient. Ils leur donnoient des noix de cocos, des racines d'ubas, & de l'eau.

Le Roi vint lui-même leur rendre viſite. Il tint, près d'une demi-heure, ſes deux mains l'une contre l'autre, & ſon viſage deſſus, ſe baiſſant preſque juſqu'à terre, & demeurant dans cette poſture, juſqu'à ce qu'Aris lui fit une pareille révérence. Un autre Inſulaire, qui étoit aſſis auprès du Roi, pleuroit comme un enfant, & diſoit beaucoup de choſes à Aris, qui ne l'entendoit pas. Il leva enſuite ſes piés, ſur leſquels ils étoit aſſis, ſe les paſſa ſur le col, s'humiliant & ſe roulant comme un ver de terre.

Ils reçurent avec ſatisfaction les préſens qu'on leur fit. Le Roi marqua beaucoup d'envie d'avoir une chemiſe blanche, qu'Aris portoit ſur ſon corps : pour le contenter Aris en envoya chercher une. Le Roi, en reconnoiſſance, donna aux ôtages quatre petits pourceaux. Les ôtages traiterent avec le Roi, pour obtenir la permiſſion de faire de l'eau. On convint qu'on y enverroit deux chaloupes, dont l'une ſeroit armée, pour

la défenſe de ceux qui iroient à l'aiguade, en cas de beſoin.

A peine y furent-ells arrivées, qu'il s'y rendit un ſi grand nombre d'Indiens, que les Matelots en étoient embarraſſés & avoient peine à travailler. Les Hollandois firent cinq voyages pendant la journée, & tout ſe paſſa dans la plus grande tranquillité. Lors qu'un Sauvage vouloit aller à bord de la chaloupe, le Roi alloit le chaſſer; on y envoyoit un de ſes domeſtiques : ils lui obéiſſoient tous avec reſpect. Une multitude de canots ſe rangea autour du navire, les uns pour y apporter des rafraîchiſſements, & les autres n'y venoient que par curioſité. Un Indien monta dans le vaiſſeau par l'arriere, entra dans la chambre, prit un ſabre qu'il y trouva, & ſe jetta à la nage pour ſe ſauver. On fit avancer un canot après lui; n'ayant pu le joindre, on alla s'en plaindre à un de ceux qui avoient plus de crédit auprès du Roi. Sans en parler au Monarque, il donna ordre à un autre Indien de faire rendre le ſabre. Dans le moment on alla chercher celui qu'il l'avoit pris,

& on le força de venir le mettre aux piés de ceux à qui il appartenoit : on lui donna enſuite pluſieurs coups de bâton, pour le punir de ſon vol. Les Indiens faiſoient connoître, en lui paſſant le doigt ſous la gorge, que ſi le Roi étoit informé de ſon larcin, il lui feroit couper la tête. Depuis ce tems, rien ne fut volé, ni dans le vaiſſeau, ni à terre. Ils craignoient tellement le Roi, qui les traitoit avec ſévérité, qu'ils n'oſoient pas même détourner un poiſſon de leur pêche.

Les armes à feu leur cauſoient une frayeur extrême. Une décharge de mouſquets les faiſoit trembler & fuir de toutes leurs forces : ils furent bien plus épouvantés, lorſqu'on leur fit entendre que les groſſes piéces tiroient auſſi : le Roi fit connoître qu'il déſiroit qu'on les lui fit entendre ; on le ſatisfit : mais tous ces Inſulaires furent ſaiſis d'un ſi grand effroi, que, malgré toutes les aſſurances qu'on leur avoit données, ils s'enfuirent dans les bois. Ils revinrent cependant quelque-tems après ; mais on eut beaucoup de peine à les raſſurer. On renvoya à terre

les Indiens qui étoient en ôtage dans le vaiſſeau, & les Hollandois, qui étoient reſtés auprès du Roi, retournerent à bord, fort ſatisfaits de ce qui s'étoit paſſé.

Le lendemain on renvoya trois hommes dans l'Iſle pour avoir des cochons; mais ils ne purent en obtenir: le Roi leur fit cependant beaucoup d'amitié.

Le même jour les principaux de l'Iſle allerent avec leurs femmes pour viſiter le vaiſſeau. Les hommes étoient forts & robuſtes; ils avoient des feuilles vertes de cocos, pendues autour du col, & attachées enſemble par derriere, ce qui étoit une marque de nobleſſe & de grandeur. Ils tenoient dans les mains des branches vertes, où voltigeoit une banderolle blanche, pour ſigne de paix: ils firent les révérences en uſage parmi eux, & témoignerent qu'ils vouloient voir la chambre du Capitaine: on les y conduiſit, & on leur montra une dent d'Eléphant, une montre, une ſonnette, un miroir, & des piſtolets. On leur fit préſent de bagatelles, & d'une cuiller d'étain, pour porter au Roi, qui,

qui, par reconnoiſſance, envoya au vaiſſeau deux cochons, & un oiſeau preſque ſemblable à un pigeon, & dont ces Inſulaires font grand cas.

Vers le ſoir les Hollandois pêcherent à la ſeine, & prirent, entr'autres, deux Rayes extraordinaires, fort épaiſſes, & qui avoient la tête fort groſſe, la peau tachetée, comme un épervier, des yeux blancs, deux aîles, ou grandes nageoires, une queue étroite & fort longue, & deux petites ſonnettes aux deux côtés: elles reſſembloient fort aux chauve-ſouris, excepté par la queue.

Le vingt-ſix Mai, le Maire, Aris, & pluſieurs Commis, retournerent dans l'Iſle au bruit des trompettes & des tambours, portant un miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, proche le rivage, un homme qui étoit tout courbé ſur des pierres, les mains jointes enſemble, le viſage proſterné contre terre, comme s'il eût voulu prier à la maniere des Turcs. C'étoit le Roi qui leur faiſoit ſa révérence: ils le releverent & l'accompagnerent dans ſa maiſon, pour ſe mettre à l'abri de la pluie,

qui tomboit alors en abondance. Elle étoit remplie d'Insulaires, qui étendirent devant les Hollandois de petites nattes pour s'asseoir. Le Roi s'assit auprès d'eux.

Les trompettes recommencerent à sonner ; alors tous les Insulaires marquerent sur leurs visages autant de frayeur que d'étonnement. Ils se mirent tous à crier : *awo awo*. Pendant ce tems le Viceroi, ou Sous-Roi, entra, le visage tourné vers les Hollandois, & marchant de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il passa promptement derriere, prononçant quelques paroles avec rapidité, & d'un ton d'autorité ; il fit ensuite un grand saut en l'air, & se laissa tomber tout d'un coup sur son derriere, les jambes croisées sous lui. Comme il fit cette manœuvre sur des pierres, les Hollandois furent étonnés de ce qu'il ne s'étoit pas cassé les jambes ; mais ces Insulaires sont plus robustes & plus agiles qu'on ne peut se l'imaginer. Le Viceroi fit ensuite une harangue avec beaucoup de gravité. Lorsqu'elle fut finie, on commença à manger d'une sorte de fruit, qu'un esclave ou domestique

distribua à tout le monde. Cétoit une espece de limon, à peu près semblable, pour la figure & le goût, aux limons d'eau. Le breuvage étoit composé avec des racines d'athona bouillies.

Pour marque d'honneur on étendit des nattes par-tout où les Hollandois devoient marcher. Le Roi & le Vice-roi leur firent présent de leurs couronnes, qui étoient composées de plumes de différentes couleurs, & les mirent sur la tête de le Maire & d'Aris. Le Maire leur fit des présens de peu de valeur; mais qui devinrent très-précieux pour eux. Entre autres choses, il leur donna un petit miroir rond, en forme de globe, leur fit entendre que c'étoit la figure du soleil & de la lune qui étoient ronds & luisans, & qu'on voyoit dans ce miroir toutes les choses qui lui étoient opposées: les Insulaires en marquerent beaucoup de surprise, & firent entendre qu'ils le suspendroient à la pointe de leur maison; ce qu'ils firent aussi-tôt.

Il y a dans cette Isle beaucoup de perroquets, & une sorte de pigeons, dont ils font beaucoup de cas. Chacun

des Conſeillers du Roi en avoit un perché auprès de lui ſur un bâton. Ils ſont blancs juſqu'aux aîles, le reſte du dos eſt noir; mais le ventre eſt d'un beau rouge.

Les Hollandois firent encore beaucoup d'eau, obtinrent des Inſulaires des noix de cocos avec des racines d'ubas. Ils ne voulurent pas donner des cochons, diſant qu'ils n'en avoient pas trop pour eux; que ces trois alimens faiſoient toute leur nourriture, avec quelques bananes. Ils firent entendre aux Hollandois, en ſe ſerrant le ventre, qu'ils n'avoient pas de quoi ſe raſſaſier eux-mêmes, & que nous leur ferions grand plaiſir de leur donner des vivres.

Le Capitaine Schouten alla à terre à ſon tour, avec les trompettes, que le Roi prenoit beaucoup de plaiſir à entendre ſonner. Les Inſulaires pouſſerent des éclats de rire, en voyant les matelots danſer au ſon des inſtruments. Deux Officiers s'eſcrimerent l'un contre l'autre, l'épée à la main, ce qui réjouit beaucoup les Inſulaires. On voulut donner du pain & du vin au Roi & à ſes Conſeillers; mais

ils n'en firent pas grand cas : ils aimoient mieux le poiſſon cru.

Le Roi de l'autre Iſle vint rendre viſite à celui de celle où étoient les Hollandois : ils ſe firent beaucoup de révérences, de geſticulations, & ſe régalerent de racines. Après le repas il y eut un fort démêlé entre eux, & ils firent, de part & d'autre, beaucoup de bruit. Le Roi de l'Iſle voiſine vouloit que l'autre retint ce qu'il avoit de Hollandois entre ſes mains, & qu'on tâchât de s'emparer de leur navire : l'autre n'y vouloit pas conſentir, craignant que des hommes auſſi redoutables ne lui fiſſent beaucoup de mal.

Le Viceroi, qui étoit fils du Roi, paſſa à bord, viſita le dedans du vaiſſeau, & fut auſſi ſurpris en voyant l'intérieur, qu'il l'avoit été en voyant l'extérieur. Vers le ſoir les Hollandois allerent pêcher avec la ſeine, prirent beaucoup de beaux & bons poiſſons, en firent préſent d'une partie au Roi. Il en mangea ſur le champ quelques-uns tout crus : têtes, entrailles, queue, ſans en rien jetter. On ne peut s'imaginer juſqu'où va l'appétit de ces

Inſulaires, & avec quelle vivacité ils mangent le poiſſon cru. Lorſque la lune fut levée, les matelots allerent danſer ſur le bord de la mer, avec les Inſulaires, qui y prirent beaucoup de plaiſir : c'étoit une grande ſatisfaction pour les matelots de ſe trouver dans un pays, & parmi des hommes, ſans aucun motif de crainte.

Le vingt-neuf, le Commis, le Sous-Commis, & un des Pilotes, retournerent dans l'Iſle pour la viſiter avec plus d'attention. Ils monterent ſur une montagne aſſez élevée, pour découvrir tout l'intérieur du pays.

Pendant qu'ils y montoient le Roi les joignit, pour les conduire. Lorſqu'ils y furent montés, ils ne virent que des lieux ſauvages & des vallées ſtériles, par l'inondation des eaux de pluie qui les ſubmergent ſouvent. Ils trouverent une terre rouge, qui ſert aux femmes du pays pour ſe colorer les cheveux & la tête.

Le Roi s'étant apperçu que les Hollandois étoient fatigués, il leur fit ſigne de retourner à leur vaiſſeau, & les y conduiſit par un chemin plus court & plus facile, où ils trou-

verent pour rafraîchiſſement des noix de cocos. Il les engagea même à s'aſſeoir ſous les arbres : ſon frere attacha une petite corde à ſes piés, monta juſqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits, avec une agilité ſurprenante, y cueillit dix noix, qu'il apporta au bas, où il les ouvrit par le moyen d'un petit bois, en les prenant dans un certain ſens, & il le fit avec tant de facilité & de promptitude, que les Hollandois en furent étonnés.

Le Roi fit entendre qu'il avoit ſouvent la guerre à ſoutenir contre celui de l'autre Iſle : il montra des cavernes dans la montagne, & des bois ou des haliers le long des chemins, où ils ſe mettoient en embuſcade pour ſe ſurprendre les uns les autres. Ils paroiſſoient déſirer que le vaiſſeau allât à cette autre Iſle, & que les Hollandois déclaraſſent la guerre à ceux qui l'habitoient ; mais, comme il n'y avoit pas d'apparence que ceux-ci puſſent tirer aucun avantage de cette entrepriſe, ils reſterent tranquilles.

Sur le midi les Hollandois retour-

nerent à bord, emmenerent avec eux le jeune Roi & ſon frere : on leur donna à dîner, & pendant qu'ils mangeoient, on leur fit entendre que l'on partiroit dans deux jours. Le jeune Roi en conçut tant de joie, qu'il ne put s'empêcher de la faire éclater : il ſortit de table, courut dans la galerie, & cria vers le rivage, dans ſa langue, que dans deux jours le vaiſſeau partiroit. Cette joie fit connoître, que les Inſulaires craignoient que les Hollandois n'envahiſſent leur pays : cette crainte cependant ne les empêchoit pas d'en uſer amicalement avec les étrangers. Le Roi promit de faire un préſent à l'équipage, ſi l'on vouloit partir dans deux jours.

A peine le repas étoit-il fini, que l'on vit le grand Roi, ou le pere du jeune Roi, arriver à bord. Il étoit âgé d'environ ſoixante ans, avoit la figure beaucoup plus agréable que tous les autres : il étoit accompagné de ſeize perſonnes, qui formoient ſon conſeil. On le reçut avec toutes les marques de civilité poſſibles. En entrant dans le vaiſſeau il ſe proſ-

terna la face contre terre, fit ſa priere, paſſa dans l'intérieur, où il fit encore ſa priere : tout ce qu'il voyoit ſembloit lui cauſer de la ſurpriſe & de l'admiration, & les Hollandois n'étoient pas moins ſurpris de ſes geſtes & de ſes attitudes. Ses Conſeillers vouloient leur baiſer les piés, mais ils leur tendoient la main & les relevoient.

Les Inſulaires ſe mirent les mains ſur la tête & ſur la gorge, pour marquer qu'ils étoient ſujets. Le Roi viſita toutes les parties du navire, les hauts, les bas, l'arriere, l'avant, & montroit la plus grande ſurpriſe à chaque choſe qu'il voyoit. Ce qui lui paroiſſoit le plus digne d'admiration étoit le gros canon, dont on lui avoit fait entendre le bruit deux jours auparavant. Lorſqu'il eut tout viſité il marqua qu'il avoit envie de s'en retourner, & fit beaucoup de civilités à ſon départ. Pluſieurs Commis le reconduiſirent juſqu'à l'entrée de ſa demeure, où il ſe tenoit ordinairement aſſis : ils allerent enſuite ſe promener avec le jeune Roi, juſqu'au ſoir qu'ils ſe rembarquerent.

Aris, qui nous a donné la description de ce voyage, alla pêcher au clair de la lune, & porta une partie de ſa pêche au Roi. Il trouva auprès de lui une troupe de jeunes filles nues qui danſoient au ſon d'un bois creux, ſur lequel une d'entre elles frappoit avec une ſorte de meſure. Ces Sauvages parurent aſſez civiliſés aux Hollandois, qui étoient étonnés de tout ce qu'ils leur voyoient faire.

Le trente du même mois de Mai le Roi envoya à l'équipage un préſent de deux petits cochons, pluſieurs noix de cocos, & d'autres fruits, eſpérant que le vaiſſeau alloit partir. Le même jour le Roi de l'autre Iſle lui rendit une ſeconde viſite, amena avec lui trois cents hommes, qui avoient tous autour du corps certaines herbes vertes, dont ces Inſulaires ſe ſervent pour faire leur breuvage. Du plus loin qu'il apperçut celui qu'il alloit voir, il lui fit beaucoup d'inclinations, ſe mit la face contre terre, priant d'une voix fort haute; mais il paroiſſoit prier avec beaucoup de ferveur.

Le Roi, qu'il venoit viſiter, alla au devant de lui, fit, en l'abordant, les mêmes geſtes & les mêmes poſtures. Ils ſe releverent enfin, & allerent enſemble dans le *Bélai*; ou la maiſon du Roi viſité: il s'aſſembla plus de neuf cents hommes autour d'eux. Lorſqu'ils furent aſſis ils recommencerent leurs prieres, joignant les mains & baiſſant la tête juſqu'à terre.

Aris alla le matin à terre, & voyant tous ces préparatifs, il fit avertir le Maire, de venir voir lui-même cette fête. Le Maire s'y rendit avec un autre Officier, & mena avec lui quatre trompettes & un tambour, que les Rois entendirent avec un ſingulier plaiſir. On vit arriver quantité de payſans de la petite Iſle, qui apporterent beaucoup d'herbes vertes, qu'ils nommoient *cava* : ils commencerent à la mâcher. Lorſqu'ils l'eurent mâchée, ils la tirerent de leur bouche, la mirent dans un grand vaiſſeau de bois, jetterent de l'eau deſſus, la mêlerent avec les herbes, en préſenterent à boire aux Rois & à leurs Officiers: on en offrit aux Hollandois; mais la

maniere dont ce breuvage avoit été préparé, les dégoûtoit : ils n'en voulurent pas boire. On ſervit aux Rois quantité de racines d'ubas rôties, & ſeize cochons, auxquels on avoit tiré les entrailles, & qui étoient encore tout ſanglants. On les avoit flambés pour en ôter la ſoie, & on leur avoit mis des pierres ardentes dans le corps : c'étoit leur unique maniere de rôtir leurs viandes.

Dans ce feſtin, ils ſervirent d'abord les racines de cava, qu'ils mirent en monceaux, par rangs, danſant & chantant devant les Rois. Le Roi étranger s'aſſit enſuite ; ſes femmes & les gens de ſa ſuite s'aſſirent en cercle derriere lui : on mit des mets au milieu d'eux, & chacun en prit. Après ce ſervice, on apporta de grandes civieres de vingt à trente piés de long, chargées d'ubas & d'autres racines crues & rôties, qu'on diſtribua de la même maniere : parurent enſuite les cochons rôtis & remplis d'herbes ; les foies y étoient attachés avec de petites chevilles : on les mangea avec autant d'appétit, même d'avidité, que s'ils avoient été bien rôtis ou bouillis.

Tout ce qu'on ſervoit aux Rois étoit porté ſur la tête, par reſpect, & l'on ſe mettoit à genoux pour le leur préſenter. Des ſeize cochons, les Rois en envoyerent chacun un aux Hollandois, & ceux qui les leur porterent ſe mirent à genoux pour les mettre à leurs piés. On leur fit encore préſent de douze petits cochons en vie, & de pluſieurs autres, d'une moyenne grandeur. Les Hollandois, de leur côté, firent préſent aux Rois de trois petits gobelets de cuivre, de quatre couteaux, de douze vieux clous, & de quelque verroterie : cette fête leur fit beaucoup de plaiſir à voir. Vers le ſoir ils ſe rendirent à bord.

Le trente-un Mai, les deux Rois allerent enſemble viſiter le vaiſſeau, & menerent preſque toute leur Cour avec eux. Les principaux Officiers avoient autour du col des feuilles de cocos vertes, pour marque de dignité & de paix. Pour répondre aux honneurs qu'ils avoient fait, on les reçut avec beaucoup de cérémonie : on les conduiſit dans la chambre du Capitaine, & on leur fit voir tout l'intérieur du vaiſſeau. Les Rois en-

voyerent plusieurs de leurs gens à terre pour chercher six cochons. Ils en prirent eux-mêmes chacun un sur leur tête, le porterent au Capitaine, le mirent à ses piés, en s'inclinant jusqu'à terre. On fit sonner les trompettes, dont le bruit & l'harmonie rempliſſoit les Rois d'admiration. Leur étonnement fut épuisé, lorsqu'ils entendirent le bruit de toute l'artillerie retentir dans les vallons. On leur montra le portrait du Prince Maurice, armé de pié en cap, & on leur fit entendre que c'étoit le Souverain des Hollandois. On leur donna à chacun deux couteaux, & un clou à chacun des Officiers. Un des Rois voyant un de ses gens voler une tarriere, lui donna sur la tête un coup si terrible, qu'il pensa le tuer. Le Maire alla les reconduire, & reçut encore d'eux un présent de trois cochons. Lorsqu'il fut à bord, on appareilla : les Insulaires firent éclater leur joie lorsqu'ils virent que les Hollandois se préparoient à partir : ils avoient toujours eu peur qu'on ne les massacrât tous, pour s'emparer de leur Isle, où qu'on ne les réduisit à l'esclavage.

Ces Inſulaires ſont en général d'une haute taille : les plus petits étoient auſſi grands que les plus grands des Hollandois. Ils ſont vigoureux & bien proportionnés, légers à la courſe, nagent & plongent très-bien. Leur peau eſt d'un brun jaunâtre : ils ſont aſſez ingénieux, aiment à parer leurs cheveux, & les accommodent de diverſes manieres ; les uns les ont crêpus, les autres bien friſés ; d'autres les mettent en pluſieurs treſſes, qu'ils nouent enſemble : quelques-uns les ont hériſſés & droits ſur le haut de la tête, de la longueur d'un quart-d'aune, comme des broſſes ou des vergettes fort longues.

Les Rois avoient au côté gauche une longue treſſe qui pendoit juſqu'à la hanche, & le reſte de leurs cheveux étoit noué d'un ou de deux nœuds. Les courtiſans avoient deux treſſes des deux côtés de la tête : tous en général étoient nuds ; les hommes, les femmes, même les Rois, & n'avoient qu'un morceau d'étoffe pour couvrir les parties naturelles.

Les femmes de cette Iſle ſont en général fort laides de viſage, & fort

mal-faites : elles ſont petites, portent des cheveux fort courts : elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des ſacs de cuir, juſque ſur le ventre : elles étoient ſi voluptueuſes qu'elles agaçoient les hommes en préſence de tout le monde, même du Roi.

Les Hollandois n'eurent pas le temps de connoître quelle eſt la religion de ce pays, & ſi l'on y pratique quelqu'autre cérémonie, que la priere qu'on avoit vu ſi ſouvent faire au Roi. On remarqua que ces Inſulaires vivent ſans ſouci ; comme des oiſeaux dans un bois. Ils n'avoient aucune idée du commerce, ne ſavoient ce que c'étoit que vendre & acheter : ce qu'ils donnerent aux Hollandois ne fut point par forme de trafic & de troc. Ils donnoient par caprice, & les Hollandois régloient leurs préſens ſur ceux qu'ils recevoient.

Ces Inſulaires ne ſément & ne moiſſonnent point ; ils ne travaillent même jamais, & ſe contentent de recueillir ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leur vie ; ce qui ne conſiſte preſque qu'en noix

de cocos, en ubas, en bananes, & en quelques autres fruits.

Lorſque la mer ſe retire, les femmes vont quelquefois ſur le rivage, dans des creux, chercher de petits poiſſons qui y demeurent. D'autres fois elles vont pêcher avec de petits hameçons, & mangent le poiſſon tout cru ; de maniere que l'on vit dans ce pays, comme faiſoient les premiers hommes. Ces Iſles peuvent donner une idée du monde, tel qu'il étoit dans ſon enfance.

La baye où l'on avoit mouillé, fut nommée la *Baye de la Concorde*, du nom que portoit le navire. On paſſa preſque toute la journée à lever les ancres & à ſortir de la baye. Le fond étoit ſi aigu, qu'un des cables s'étant rayé peu à peu, rompit en virant, & l'on perdit l'ancre : on jetta une ancre de toue; mais la hanſiere s'entortilla à un rocher, & rompit auſſi-tôt: l'ancre fut auſſi perdue.

La baye eſt au côté méridional de l'Iſle, dans un golfe: d'un côté il y a un banc, qui aſſeche en baſſe eau ; de l'autre eſt la côte. Le vaiſſeau étoit affauché ſur quatre ancres, à

une portée de mouſquet de l'endroit où ſe déchargeoit la petite riviere d'eau douce : on auroit même pu ancrer, ſans péril, à ſon embouchure.

ARTICLE XII.

Iſles Vertes.

LES Hollandois, après pluſieurs jours de navigation, ſans voir de terre, & dans l'inquiétude, s'ils n'auroient point paſſé les côtes de la nouvelle Guinée, apperçurent, le vingt Juin, ſur le ſoir, une côte, vers le quatorziéme degré cinquante minutes. En approchant, ils trouverent que c'étoit cinq ou ſix petites Iſles, couvertes d'arbres. Bien-tôt ils virent arriver à bord deux canots, faits comme ceux des Iſles où ils avoient déja été, excepté qu'ils étoient un peu plus grands, & qu'il y pouvoit tenir cinq ou ſix hommes. Ceux qui étoient dedans reſſembloient aux Inſulaires qu'on avoit déja vus, & ſembloient parler le même langage ; mais leur

peau étoit un peu plus noire : ils étoient auſſi tout nuds, n'ayant de couvert que les parties naturelles. Ils avoient pour armes des arcs & des fléches : ce furent les premiers arcs que les Hollandois virent dans la mer du Sud. On leur fit préſent de verroterie, & de quelques clous : ils montroient l'Oueſt, & l'on comprenoit, par leurs ſignes, qu'il y avoit d'autres Iſles où leur Roi réſidoit, & qu'on y pourroit trouver les choſes dont on auroit beſoin.

Les Hollandois leur demanderent des vivres dans la langue des Iſles où ils avoient mouillé, *ou fii*, *lien*, *fantii*, *povacca*. Ils l'entendirent fort bien, & répondirent, *ajouta ne ay*; c'eſt-à-dire, nous n'en avons point.

Quoique plus noirs que les habitants des Iſles précédentes, ils ont auſſi les cheveux jaunes. Un vieillard qui étoit parmi eux les avoit tout blancs : leurs bras & leur poitrine étoient ornés de diverſes figures, qu'ils y avoient empreintes, en ſe piquant la peau, & en inſinuant du jus de paſtel dans les piqûres.

A quelque diſtance delà on dé-

couvrit douze à treize Isles, situées les unes auprès des autres, sans qu'il y eût aucun courant dans ce parage; on en découvrit ensuite trois basses, qui étoient aussi toutes verdoyantes, & remplies d'arbres. Il y en avoit deux, qui pouvoient avoir chacune deux lieues de long; mais la troisieme étoit fort petite. Les côtes en étoient hérissées de rochers : les Hollandois ne purent y trouverent de mouillage : ils donnerent à toutes ces Isles le nom d'Isles vertes, à cause de leur verdure.

Ils apperçurent du côté de leur proue une autre Isle, fort haute, qui avoit sept ou huit collines; mais ils n'y aborderent pas.

ARTICLE XIII.

Iſle de Pâques.

LA relation du voyage de Rogewin, qui étoit dans ces parages en 1722, marque, que cette Iſle eſt à vingt-huit degrés & demi de latitude, & à deux cents trente-neuf de longitude. Elle peut avoir ſeize lieues de circuit.

Un des habitans alla à près de deux milles au devant des Hollandois, dans un canot ; entra dans le vaiſſeau ſans aucune difficulté. Comme il étoit tout nud, on lui donna une piéce de toile pour ſe couvrir. On lui fit préſent de quelques morceaux de corail, qu'il pendit auſſi-tôt à ſon cou : il avoit le corps couvert de différentes figures, peintes avec du paſtel, comme font preſque tous les Sauvages : ſes oreilles étoient fort longues & pendoient juſqu'aux épaules : il paroît qu'il avoit porté des pendants d'oreilles, qui, par leur peſanteur, les avoient ainſi allongées ; ce qui ſe pratique parmi

Relation du voyage de Rogewin en Polynéſie & en Auſtralaſie.

les Negres du Mogol. Il étoit grand ; fort & robuſte, d'une phyſionomie heureuſe, avoit les geſtes & les attitudes aſſez nobles, étoit gai & fort vif. On lui donna un verre de vin; il l'accepta; mais au lieu de le boire, il ſe le jetta aux yeux; ce qui ſurprit beaucoup les Hollandois. On lui donna enſuite un habillement complet, même un chapeau ; mais cet ajuſtement l'incommodoit. On lui donna auſſi à manger; il ne put ſe ſervir de fourchette, de cuiller, ni de couteau. Lorſqu'il parut ne vouloir plus manger, on ordonna aux Muſiciens de jouer de pluſieurs ſortes d'inſtrumens. La ſymphonie lui donna beaucoup de gaieté, & toutes les fois qu'on le prenoit par la main, il ſautoit & danſoit.

Les Hollandois le renvoyerent dans ſon Iſle, avec tous les petits préſens qu'ils lui avoient faits, pour annoncer à ſes compatriotes de quelle maniere il avoit été reçu; mais il ne les quitta qu'à regret. Il leva les mains, tourna ſes yeux vers l'Iſle, & cria de toutes ſes forces, en prononçant pluſieurs fois le mot *Odorroga*, qui étoit ſans

doute le nom de quelque divinité qu'il imploroit. Il eut beaucoup de peine à ſe réſoudre à rentrer dans ſon canot : il fit comprendre qu'il déſiroit qu'on le conduisît dans le vaiſſeau juſqu'à terre. Les vaiſſeaux demeurerent à la rade toute la nuit. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils entrerent au Sud-Eſt, dans un golfe, & y mouillerent.

Pluſieurs milliers d'Inſulaires s'y rendirent : quelques-uns apporterent des poules, avec quantité de racines. Ceux qui étoient reſtés ſur les côtes alloient & venoient d'un endroit à l'autre : ils approchoient le plus près qu'il leur étoit poſſible pour voir les vaiſſeaux. Ils allumerent des feux aux piés de leurs Idoles. Le lendemain les Hollandois virent que ces Inſulaires s'étoient proſternés le viſage tourné vers le lever du ſoleil, & qu'ils avoient allumé pluſieurs feux : l'Inſulaire qu'ils avoient reçu à bord, retourna au vaiſſeau, accompagné de pluſieurs autres, qui apporterent aux Hollandois une très-grande quantité de poules & de racines, apprêtées à leur maniere. Il y avoit parmi eux

un homme tout-à-fait blanc : il portoit des pendans d'oreilles ronds & blancs, de la groſſeur d'un œuf de poule : comme il avoit l'air fort dévot, les Hollandois crurent que c'étoit un de leurs Prêtres. Un de ces Inſulaires, qui étoit dans ſon canot, fut tué d'un coup de fuſil, tiré par mégarde : cet accident cauſa une ſi grande conſternation parmi les Sauvages, qu'ils prirent tous la fuite.

Les Hollandois firent enfin la deſcente avec cent cinquante hommes, tant ſoldats que matelots. Il vint au devant d'eux une ſi grande quantité d'Inſulaires, qu'ils étoient obligés, pour avancer, de les écarter par force. Quelques Sauvages, excités par la curioſité, prenoient les armes des Hollandois ; ce qui déplut tellement à ceux-ci, qu'ils firent feu ſur eux, & en tuerent pluſieurs, du nombre deſquels ſe trouva celui qui le premier étoit allé au devant d'eux, ce qui cauſa beaucoup de chagrin aux Hollandois.

Les Inſulaires, qui s'étoient d'abord enfuis, reparurent avec des rafraîchiſſements de toute eſpece : ils portoient

toient tous des branches de palme & une eſpéce d'étendart rouge & blanc. Les rafraîchiſſemens conſiſtoient en figues d'indes, qui ſont groſſes comme une courge, longues à proportion, couvertes d'une écorce verte : la chair en eſt douce comme du miel, ou comme celle des figues d'Europe : on en trouve quelquefois juſqu'à cent à une tige. Les feuilles de l'arbre ſont larges de trois piés, & longues de ſept ou huit. Outre ces figues ils préſenterent aux Hollandois des noix, des cannes de ſucre, des racines, des poules, &c. En abordant les Hollandois, ils ſe mirent à genoux, planterent leurs drapeaux devant eux, & leur préſenterent les branches de palmes, en ſigne de paix. Ils leur témoignerent, par leur poſture humiliée, combien ils ſouhaitoient leur amitié : ils leur préſenterent leurs femmes, leur faiſant entendre qu'ils pouvoient en uſer avec elles comme ils le jugeroient à propos, même les emmener dans leurs vaiſſeaux. Pour leur prouver qu'on ne vouloit leur faire aucun mal, on leur fit préſent d'une piéce entiere de toile peinte,

longue de cinquante à ſoixante aunes, avec du corail & de petits miroirs.

Voyant que notre deſſein étoit de les traiter en amis, ils rapporterent encore cinq cens poules, toutes en vie; elles reſſemblent à celles d'Europe. Ils y joignirent des pommes de terre, dont le goût eſt à peu près comme celui du pain, des cannes de ſucre & des figues d'indes.

Ces Sauvages apprêtent leurs mets dans des pots de terre : chaque famille a ſon hameau pour elle, & ſéparé des autres. Leurs cabannes ſont profondes de cinquante à ſoixante piés, larges de ſix ou huit, compoſées d'un grand nombre de perches, cimentées avec une terre graſſe, & couvertes de feuilles de palmier.

Ils tirent toute leur nourriture du produit de la terre : toute l'Iſle eſt plantée, labourée & ſemée. Les portions de terres ſont ſéparées les unes des autres avec beaucoup d'exactitude; les limites ſont tirées au cordeau.

Lorſque les Hollandois y aborderent, preſque tous les fruits étoient dans leur maturité; les arbres en étoient chargés.

Les meubles de ces Insulaires sont de très-peu de conséquence, à l'exception de quelques couvertures rouges & blanches, qui leur servent, tantôt de matelas, tantôt d'habits : l'étoffe est douce au toucher : il y a apparence qu'ils ont des métiers pour la fabriquer.

Les hommes sont en général vifs, bien faits, vigoureux, assez minces, & fort légers à la course. Ils ont la figure agréable & fort douce ; sont très-craintifs. Toutes les fois qu'ils apportoient quelques provisions aux Hollandois, ils les jettoient à leurs piés avec précipitation, & s'en retournoient le plus vîte qu'il leur étoit possible. Ils sont en général fort bruns : on en trouve cependant qui sont noirs ; il y en a même qui sont aussi blancs que les Européens. Quelques-uns ont le teint rougeâtre, comme s'ils étoient brûlés du soleil : les oreilles leur pendent jusque sur les épaules : plusieurs y attachent deux boules blanches, comme une marque d'ornement. Ils ont le corps peint avec du jus de pastel, qui représente sur leur peau différentes es-

péces d'animaux, les uns plus beaux que les autres.

Les femmes ſont en général fardées, d'un rouge très-vif, & qui ſurpaſſe en beauté celui que l'on connoît en Europe. Les Hollandois firent tout ce qu'ils purent pour ſavoir d'où ils tiroient une couleur ſi belle; mais ils n'en purent venir à bout. Ces femmes ſe couvrent d'étoffes rouges, & portent un petit chapeau, fait de roſeaux ou de pailles. Elles s'aſſeyoient ſouvent auprès des Hollandois, & ſe deshabilloient, en ſouriant & en les agaçant : d'autres fois elles les appelloient dans leurs cabanes.

Les hommes ne portent point d'armes : dans un cas d'attaque, ces malheureux mettent toute leur confiance dans leurs Idoles, dont le nombre eſt très-conſidérable. Ces Idoles ſont toutes de pierres, & repréſentent des figures humaines avec de grandes oreilles. Ils leur ornent la tête d'une couronne : le tout eſt proportionné ſelon les régles de l'art; ce qui étonna beaucoup les Hollandois. Autour de ces Idoles il y a des mon-

reaux de pierres blanches. Quelques-uns des habitants ſervoient les Idoles plus fréquemment, & avec plus de vénération que les autres, ce qui donna lieu de croire aux Hollandois que c'étoient des Prêtres : ils avoient d'ailleurs ſur eux des marques diſtinctives : de groſſes boules blanches pendoient à leurs oreilles ; ils avoient la tête toute faſée, portoient un bonnet fait de plumes blanches & noires. Les Hollandois ne purent ſavoir ſi ces Inſulaires étoient ſoumis à un Chef : ils ſe voyoient & ſe parloient ſans diſtinction. Les plus âgés d'entr'eux portoient ſur la tête des plumes ſemblables à celles d'Autruche, & un bâton à la main.

Ils remarquerent cependant, que dans chaque famille, le plus ancien donnoit des ordres. Le terrein leur parut très-propre à la ſemence des grains d'Europe : il y a même des endroits élevés, où ils crurent qu'on pourroit planter des vignes, ce qui feroit une grande commodité pour ceux qui voudroient aller dans les terres Auſtrales. Ils avoient envie de faire le tour de cette Iſle ; mais il

s'éleva un vent d'Oueſt ſi violent, que deux de leurs ancres furent détachées; de maniére qu'ils furent obligés de gagner la hauteur.

ARTICLE XIV.

Iſles Veſpera & Aurore.

L'ISLE *Veſpera* eſt vers le vingt-ſixieme degré de latitude méridionale, & le deux cens trente-ſixieme de longitude. Rogewin lui donna le nom d'*Iſle Aurore*, parce qu'il la découvrit à la pointe du jour. Elle peut avoir quatre lieues de circuit : les Hollandois diſent qu'elle eſt tapiſſée de verdure & remplie de brouſſailles : n'y trouvant aucun endroit propre à mouiller, ils l'abandonnerent promptement.

Après dix heures de navigation, les Hollandois découvrirent une autre Iſle, qu'ils appellerent *Veſpera*, parce que c'étoit ſur le ſoir qu'ils l'apperçurent. Son circuit peut être de douze lieues : elle eſt baſſe, mais fort belle, & garnie d'arbres.

ARTICLE XV.

Iſles ſans nom.

VERS le quatorzieme degré de latitude Sud, & le cent ſoixante-dixieme de longitude, on trouva trois Iſles : il y en a une beaucoup plus conſidérable que les deux autres, qui ne forment que des iſlots. La grande peut avoir deux lieues de largeur, ſur trois de longueur. Ses côtes ſont par-tout eſcarpées, & l'on pourroit la regarder comme une montagne, couverte d'arbres juſqu'au ſommet : il n'y a ni vallées ni plage : la mer briſe fortement le long de la rive. Elle eſt cependant habitée.

Voyage de M. de Bougainville, autour du Monde.

Les deux petites Iſles ſont à l'Oueſt-Nord-Oueſt de la grande, & ne ſont ſéparées que par un bras de mer fort étroit. Elles n'ont pas plus de demie-lieue chacune d'étendue, & ſont auſſi fort eſcarpées.

Lorſque les François vouloient paſſer entre la grande Iſle & les petites,

ils virent une pirogue qui venoit à eux : ils mirent en panne pour l'attendre. La pirogue s'approcha à une portée de piſtolet de leur vaiſſeau, ſans cependant vouloir aborder, quelques ſignes qu'ils lui fiſſent. Il y avoit cinq hommes qui étoient tout nuds, à l'exception des parties naturelles. Ils montroient du coco & des racines : on mit un canot à la mer ; mais auſſi-tôt qu'ils l'apperçurent, ils s'enfuirent : peu de tems après on vit venir pluſieurs autres pirogues qui avoient des voiles : elles témoignerent moins de défiance que la premiere, & approcherent aſſez près pour faciliter les échanges ; mais aucun Inſulaire ne voulut monter à bord. Ils donnerent aux François des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau, dont le plumage étoit magnifique, & quelques morceaux d'une belle écaille. Ils échangerent des étoffes d'un tiſſu aſſez beau, & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes & noires ; des hameçons, faits avec des arêtes de poiſſon, quelques nattes, & des lances longues de ſix piés, d'un bois durci au feu. Ils ne vouloient point

de fer, & préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge, aux clous, aux couteaux, & aux pendans d'oreilles.

Ces Inſulaires ſont de médiocre ſtature, mais agiles. Ils ont la peau de couleur bronzée ; la poitrine & les cuiſſes, juſqu'au-deſſus du genou, peintes d'un bleu foncé. Ils s'arrachent la barbe. Leurs cheveux ſont noirs & relevés ſur la tête. Leurs pirogues ſont faites avec aſſez d'art, & munies d'un balancier. Elles n'ont ni l'avant ni l'arriere relevés ; mais ils ſont tous deux pontés, & ſur ces ponts il y a une rangée de chevilles, terminées en forme de gros clous. La voile de leur pirogue eſt compoſée de pluſieurs nattes, qui ſont coupées d'une maniere triangulaire. Deux de ſes côtés ſont envergués ſur des bâtons, dont l'un ſert à l'aſſujettir le long du mât, & l'autre, établi ſur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues ſuivirent les François aſſez au large.

Le cinq Mai 1768, les François découvrirent une belle Iſle, entrecoupée de montagnes & de vaſtes

plaines, couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Ils prolongerent ſa côte méridionale à une ou deux lieues de diſtance, ſans y voir aucune apparence de mouillage: la mer s'y développoit avec fureur. Un grand nombre de pirogues à la voile, ſemblables à celles des Iſles précédentes, vinrent autour des navires; mais ils ne voulurent point approcher. Les Inſulaires ſembloient inviter par ſignes les François à aller à terre; mais les briſans en empêcherent ceux-ci.

Le lendemain, à ſix heures du matin, ils eurent connoiſſance d'une autre terre dans l'Oueſt. Sa côte court au Sud-Oueſt, & parut avoir au moins autant d'élévation & d'étendue que la précédente, avec laquelle elle gît à peu près, Eſt & Oueſt du monde. Une brume épaiſſe ne permit pas aux François de la reconnoître: ils diſtinguerent ſeulement à ſa pointe du Nord-Eſt, deux petites Iſles, de grandeur inégale. Les pirogues qu'ils virent voguer dans ces cantons, ſemblent indiquer qu'il y a pluſieurs autres

Iſles. Ces Iſles paroiſſent former une chaîne étendue ſous le même Méridien.

Le onze, les François découvrirent une nouvelle Iſle, à ſept ou huit lieues de diſtances des précédentes. Les deux extrémités en ſont élevées, & jointes par une terre baſſe, qui paroît ſe recourber en arc, & former un baye ouverte au Nord-Eſt. Le vent de bout empêcha les vaiſſeaux d'approcher de plus de ſix à ſept lieues de cette Iſle, que M. de Bougainville nomma *l'Enfant perdu.*

ARTICLE XVI.

Iſles découvertes par M. de Bougainville.

LE vingt-deux Mai 1768, les François, en courant à l'Oueſt, apperçurent une longue & haute terre, & reconnurent en approchant que c'étoit deux Iſles. La plus méridionale peut avoir douze lieues de longueur. M. de Bougainville lui donna le nom de la *Pentecôte*, parce que ce fut ce

jour-là qu'il la découvrit. Il nomma la ſeconde l'*Iſle Aurore*, l'ayant découverte dans l'inſtant où l'aurore paroiſſoit. En avançant dans le Nord de l'Iſle Aurore, on apperçut une petite Iſle, qui fut nommée *le Pic de l'Etoile*. Ils continuerent à ranger l'Iſle Aurore, qui leur parut fort étroite en comparaiſon de ſa longueur. Ses côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois : ils apperçurent, par-deſſus cette Iſle, les cimes de hautes montagnes, qui pouvoient être à dix lieues environ au-delà. Après avoir doublé l'Iſle Aurore, ils firent route au Sud-Sud-Oueſt : au coucher du ſoleil, une nouvelle terre, élevée & fort étendue, s'offrit à leurs regards : elle ſe prolongeoit depuis l'Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'au Nord-Oueſt, quart Nord, à la diſtance de quinze à ſeize lieues.

Ils coururent pluſieurs bords, pour s'élever dans le Sud-Eſt, & reconnoître ſi la terre qu'ils avoient au Sud-Oueſt tenoit à l'Iſle de la Pentecôte, où ſi elle en formoit une troiſieme. A la fin ils découvrirent la ſéparation de ces trois Iſles : celle de la Pente-

côte & l'Aurore ſont à peu près ſous le même Méridien, à deux lieues de diſtance l'une de l'autre. La troiſieme eſt dans le Sud-Oueſt de l'Iſle Aurore, & leur moindre éloignement eſt de trois ou quatre lieues. La côte du Nord-Oueſt de la troiſieme a au moins trois ou quatre lieues d'étendue : c'eſt une terre haute, eſcarpée, & couverte de bois. Pluſieurs pirogues paroiſſoient le long de terre ; mais aucune ne cherchoit à approcher des vaiſſeaux françois : on n'apperçevoit point de côte; mais on voyoit beaucoup de fumée dans les bois : on ſonda pluſieurs fois ſans trouver de fond.

Ayant enfin apperçu une côte, où l'abordage paroiſſoit facile, on envoya à terre pour y faire du bois, prendre connoiſſance du pays, & tâcher d'en tirer du rafraîchiſſement pour les malades. On fit partir trois bateaux armés, & les vaiſſeaux ſe rangerent, de maniere à les ſoutenir du feu de leur artillerie, en cas qu'ils en euſſent beſoin. Les chaloupes prirent terre, ſans que les Inſulaires s'opposâſſent à leur débarquement. M. de Bougain-

ville s'embarqua avec quelques perperſonnes de l'équipage, & alla à terre. Il trouva ſes gens occupés à faire du bois, & vit que les Inſulaires leur aidoient à le porter dans les bateaux. L'Officier qui avoit commandé la premiere deſcente, lui dit, qu'à ſon arrivée une troupe nombreuſe d'Inſulaires s'étoit préſentée ſur la plage, l'arc & la fléche à la main, & qu'elle avoit fait ſigne de ne pas aborder; qu'il avoit cependant ordonné de mettre à terre; que les Inſulaires s'étoient reculés à quelques pas; qu'à meſure que les François avançoient, les Sauvages reculoient; que le Prince de Naſſau propoſa d'avancer vers eux. Lorſqu'ils virent un homme ſeul, ils ceſſerent de reculer: des morceaux d'étoffe rouge qu'il leur diſtribua, acheverent de leur donner de la confiance. Une partie des François commença à abattre des arbres, l'autre ſe rangea autour d'eux pour les défendre, en cas d'attaque: un détachement fut envoyé pour chercher des fruits. Les Inſulaires ſe rapprocherent, préſenterent quelques fruits aux François, qui leur offrirent

du fer & des clous ; mais ils les refuſerent. On leur propoſa, par ſignes, de troquer leurs arcs, leurs fléches & leurs maſſues : ils ne voulurent pas y conſentir. Il en reſta toujours un grand nombre autour des travailleurs : ils tenoient leurs armes, comme s'ils euſſent eu le projet de former une attaque. Ceux même qui n'avoient point d'arcs tenoient des pierres dans leurs mains, comme étant toujours prêts à les lancer. Ils firent entendre qu'ils étoient continuellement en guerre avec les habitants d'un canton voiſin du leur. Les François virent effectivement arriver une troupe, armée, qui venoit de la partie occidentale de l'Iſle, & qui s'avançoit en bon ordre.

Les François reſterent dans l'Iſle juſqu'à ce que leurs bateaux fuſſent chargés de bois & de fruits ; ils enterrerent au pié d'un arbre la priſe de poſſeſſion de ces Iſles, qu'ils avoient gravée ſur une planche de chêne, & s'embarquerent. Ce départ, dit M. de Bougainville, dérangea ſans doute le projet des Inſulaires, qui n'avoient pas encore fait toutes

leurs dispositions pour attaquer les François. Il ajoute, qu'ils avancerent sur le bord de la mer & lancerent une grêle de pierres & de fléches : quelques coups de fusil, tirés en l'air, ne suffirent pas pour les écarter : quelques-uns s'avançoient même dans l'eau pour ajuster de plus près. Une décharge plus vive les intimida : ils s'enfuirent dans les bois en poussant des cris terribles.

Parmi ces Insulaires on trouve des noirs & des mulâtres : leurs levres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés ; quelques-uns même les ont jaunes. Ils sont en général petits, mal faits, vilains, & presque tous lépreux, ce qui engagea les François à donner à cette Isle le nom d'*Isle des Lépreux*. Les femmes sont aussi dégoûtantes que les hommes : ils sont tout nuds, & se couvrent à peine les parties naturelles. Les femmes ont des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos : les tissus qui les composent sont ornés de très-jolis desseins, faits avec une belle teinture cramoisie. Ils n'ont point de barbe : leurs narines sont percées, & ils y mettent

quelques ornements. Ils portent aux bras des eſpeces de braſſelets, faits d'une ſorte d'ivoire ; leur cou eſt orné de plaques de tortue.

Leurs armes ſont l'arc & la fléche, des maſſues auſſi dures que le fer, & des pierres qu'ils lancent ſans fronde. Leurs fléches ſont des roſeaux, armés d'une longue pointe d'os, très-aiguë : quelques-unes de ces pointes ſont quarrées & garnies ſur les arêtes de petites pointes, couchées en arriere, qui empêchent de pouvoir retirer la fléche de la plaie. Ils ont en outre des ſabres de bois de fer : leurs pirogues ſont à voiles.

La plage où les François aborderent, préſentoit une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pié d'une montagne, dont la pente, quoique très-rapide, eſt couverte de bois. Le terrein eſt très-leger & a peu de profondeur, ce qui eſt cauſe que les fruits ne ſont pas d'une bonne qualité. On y trouve des figues, qui ſont inconnues dans tous les autres pays.

Il y a beaucoup de routes tracées dans les bois, & des eſpaces, enclos par des paliſſades de trois piés de haut. Les caſes de ces Inſulaires ſont de petites hutes, où l'on ne peut entrer qu'en ſe traînant ſur le ventre. Cette Iſle paroît fort peuplée; mais les habitants ſont très-miſérables.

Les François coururent le Sud-Oueſt, & découvrirent une très-longue côte depuis le Sud-Oueſt juſqu'à l'Oueſt-Nord Oueſt. Les courans les entraînerent dans le Nord-Eſt: le ſur-lendemain ils découvrirent des terres dans tous les points de l'horiſon, & ſe trouverent comme enfermés dans un golfe: ils découvrirent pluſieurs coupures; mais ils ne purent diſtinguer le nombre des Iſles de l'Archipel, qui les environnoit. La terre s'étendoit depuis l'Eſt-Sud-Eſt, en paſſant par le Sud, juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt du compas, & ils n'en voyoient pas le bout. Ils coururent le long d'une belle côte, couverte d'arbres, ſur laquelle il paroiſſoit de grands eſpaces de terrein cultivés, ſoit qu'ils le fuſſent en effet, ſoit que ce fût un jeu de la nature.

Le coup-d'œil annonçoit un pays riche : les coupures de quelques montagnes, pêlées & de couleur rouge dans quelques endroits, sembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que les vaisseaux François suivoient, les conduisoit dans un grand enfoncement qu'ils avoient appperçu la veille du côté de l'Oueſt. A midi ils se trouverent au milieu, & en observerent la latitude australe, qui est au quinzieme degré quarante minutes : l'ouverture en est de cinq à six lieues, court Est-quart-Sud-Est, & Oueſt-quart-Nord-Oueſt du monde. Quelques Sauvages parurent à la côte du Sud ; d'autres approcherent des navires dans une pirogue ; mais, si-tôt qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cesserent d'avancer, malgré nos invitations : ces hommes étoient tous noirs.

Les vaisseaux rangerent la côte septentrionale à trois quarts de distance : elle est peu élevée, & couverte d'arbres. On voyoit sur le rivage une multitude de Negres : quelques-uns se mirent dans des pirogues ;

mais ils n'eurent pas plus de hardieſſe que ceux qui étoient partis de la rive oppoſée. Après avoir longé la derniere côte l'eſpace de deux à trois lieues, les François virent un grand enfoncement, qui leur parut former une belle baye, à l'ouverture de laquelle étoient deux Iſlots. M. de Bougainville envoya les bateaux, armés pour la reconnoître, reſta à une ou deux lieues de terre, & ſonda ſouvent avec une ligne de deux cens braſſes, mais ſans trouver de fond.

Quelque-tems après que les canots furent partis, l'on entendit une ſalve de mouſqueterie; ce qui cauſa beaucoup d'inquiétude à l'équipage. Elle ſortoit d'un des canots, qui, malgré les ordres du Commandant, s'étoit ſéparé des autres, & ſe trouvoit dans le cas d'être attaqué par les Inſulaires, ayant vogué tout-à-fait à terre. Les Inſulaires ayant tiré deux fléches ſur ceux qui étoient dedans, ceux-ci firent une décharge & longerent la côte en faiſant un feu très-vif. Les Negres s'étoient retirés dans les bois, pouſſant des cris affreux, & battant leur tambour de toutes leurs forces.

Le Commandant l'ayant apperçu qui doubloit ſeul une pointe, qui l'avoit dérobé à la vûe des vaiſſeaux, lui fit donner le ſignal de ralliement.

Les autres canots reconnurent que cette côte, qu'on avoit d'abord priſe pour continue, n'eſt qu'un amas d'Iſles qui ſe croiſent ; de maniere que la baye n'eſt que la rencontre de pluſieurs canaux qui la ſéparent.

Les Habitants de ces Iſles ſont à peu près ſemblables à ceux de l'Iſle des Lépreux, preſque tous noirs, tout nuds, à l'exeption des parties naturelles. Ils portent les mêmes ornements en colliers & en braſſelets, & ſe ſervent des mêmes armes : il parut aux François que le terrein fourniſſoit les mêmes productions. Ils diſtinguerent, ſur une pointe baſſe, une plantation d'arbres, diſpoſés en allées de jardin. Le terrein ſous les arbres paroiſſoit battu & ſablé. On voyoit dans ce lieu un aſſez grand nombre d'habitants : de l'autre côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement. On mit les bateaux à la mer ; mais ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte : on la ſuivit

juſqu'à la pointe du Nord-Oueſt, ſans trouver de mouillage. Au delà de cette pointe les terres reviennent au Nord-Nord Oueſt, & s'étendent à perte de vue. Elles ſont élevées d'une maniere extraordinaire, & préſentent, même au-deſſus des nuages, une chaîne de montagnes.

M. de Bougainville nomma ces terres *l'Archipel des grandes Cyclades.* Elles contiennent environ trois degrés en latitude, qui ſont du onzieme au quinziéme, & cinq en longitude, qui ſont depuis le cent ſoixante-ſixiéme juſqu'au cent ſoixante-onziéme, à l'Eſt de Paris.

ARTICLE XVII.

Iſles de la Louiſiade.

LE dix Juin 1768, les François découvrivrent ces nouvelles Iſles. Pendant la nuit une odeur fort agréable leur avoit annoncé le voiſinage de cette terre. Elle forme un grand golfe ouvert au Sud-Eſt : il eſt difficile

de trouver un pays dont le coup-d'œil ſoit plus beau. Un terrein bas, partagé en plaines & en boſquets, régnoit ſur le bord de la mer, & s'élevoit en amphithéâtre juſqu'aux montagnes, dont la cime ſe perdoit dans les nues. On en diſtinguoit trois étages, & le plus élevé étoit à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur du pays. La triſte ſituation où ſe trouvoit l'équipage, ne permit, ni de ſacrifier du tems à la viſite de ce beau pays, que tout annonçoit cependant être fertile & riche, ni de chercher, en faiſant route à l'Oueſt, un paſſage au Sud de la nouvelle Guinée, qui auroit cependant abrégé le chemin aux Iſles Moluques. A quatre heures du ſoir, les vaiſſeaux ſe trouverent à trois quarts de lieue d'une petite Iſle baſſe, à la pointe orientale de laquelle eſt attachée une batture, qui ſe prolonge à deux ou trois lieues dans l'Eſt. Vers cinq heures on parvint à mettre le cap au large, & on paſſa la nuit dans une fort grande inquiétude. *Idem. Ibid.*

Les jours ſuivants furent employés à longer les terres qui étoient à Eſt-

quart-Nord-Eſt : tout étoit contraire aux François, & les jettoit dans la conſternation ; le calme, la pluie, & les écueils qui les environnoient de toutes parts, enfin, la faim qui les tourmentoit. Toutes leurs denrées étoient épuiſées ; il leur reſtoit une chevre, qu'ils avoient priſe aux Iſles Malouines ; chaque jour elle leur donnoit un peu de lait. Quelques perſonnes plus affamées, ou moins patientes que les autres, la condamnerent à mort : le Boucher, qui la nourriſſoit depuis long-tems, verſa des larmes ſur la victime qu'il immoloit à la faim. Un jeune chien, pris dans le détroit de Magellan, eut le même ſort quelques jours après.

Extrémités auxquelles les François ſont réduits.

Le dix-huit ils découvrirent pluſieurs Iſles, & au Nord de ces Iſles, une terre plus élevée, qui s'étendoit environ à dix lieues de diſtance. Le vingt, ils découvrirent une nouvelle terre, à laquelle ils ne jugerent pas à propos d'aborder. Le vingt-cinq, au lever du ſoleil, ils en apperçurent une autre qui étoit fort haute, & qui paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Le vingt-ſix, ils doublerent le cap,

cap, & reprirent la pleine mer. Ils nommerent ce cap, le *Cap de la Délivrance*, & le golfe où ils avoient tant ſouffert, *le Golfe de la Louiſiade.*

C'eſt une terre, dit M. de Bougainville, que nous avions bien acquis le droit de nommer. Tant que nous avons été enfoncés dans ce golfe, les courans nous ont aſſez réguliérement portés dans l'Eſt. Le vingt-ſix & le vingt-ſept Juin, le vent fut très-grand, frais, la mer affreuſe, & le tems par grains, & fort obſcur : il ne nous fut pas poſſible d'avancer pendant la nuit.

Nous avons imaginé pluſieurs fois, pendant les jours de tribulation paſſés dans le golfe de la Louiſiade, qu'il pouvoit y avoit au fond de ce golfe un détroit, qui nous auroit offert un paſſage fort court dans la mer des Moluques; mais, dans la ſituation où nous nous trouvions, relativement aux vivres & aux maladies qui régnoient dans l'équipage, nous ne pouvions courir les hazards de le chercher: ſi nous ne l'uſſions pas trouvé, nous étions perdus ſans reſſource. Ce paſſage

exiſte cependant ; les Anglois, en côtoyant la nouvelle Hollande, ont trouvé, par dix degrés, trente-ſix minutes de latitude auſtrale, cent quarante-un degré quarante-quatre ſecondes, à l'Eſt de Londres, ce détroit, qui ſépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée ; mais ils ont éprouvé, comme nous, que la navigation dans ces parages eſt hériſſée de difficultés, & ils ont été au moment d'y perdre leur vaiſſeau. Nous avons été à quarante lieues de l'embouchure de ce détroit.

Nous nous étions élevés environ ſoixante lieues dans le Nord, depuis le cap de la Délivrance : le vingt-huit au matin on découvrit la terre dans le Nord-Oueſt, à neuf ou dix lieues de diſtance. C'étoient deux Iſles, dont la plus méridionale reſtoit à huit heures dans le Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Une autre côte, longue & élevée, ſe fit appercevoir en même-tems, depuis l'Eſt-Sud-Eſt, juſqu'à l'Eſt-Nord-Eſt. Elle coupoit au Nord, &, à meſure que nous avancions dans le Nord-Eſt, elle nous paroiſſoit ſe prolonger da-

vantage & tourner au Nord-Nord-Oueſt. On découvrit cependant un eſpace, où la côte étoit interrompue, ſoit que ce fût un canal, ou l'ouverture d'une grande baye.

Les François cherchèrent un mouillage : pendant qu'ils y étoient occupés, ils virent une douzaine de pirogues, de différentes grandeurs, qui tournoient autour des navires, ſans cependant les accoſter : il y avoit vingt hommes dans la plus grande, huit ou dix dans les moyennes, deux ou trois dans les plus petites. Elles ont l'avant & l'arriere fort élevé : ce furent les premieres que les François virent dans ces mers ſans balancier. Les hommes qui étoient dedans parurent auſſi noirs que les Negres d'Afrique : ils avoient les cheveux crépus, mais longs. Il y en avoit quelques-uns qui les avoient de couleur rouſſe : ils avoient des braſſelets & des plaques au front & au cou : ils étoient armés d'arcs & de zagaies : ils pouſſoient de grands cris, & ne paroiſſoient pas diſpoſés à la paix.

Après bien des recherches, les François trouverent que la côte étoit

inabordable : la vague y briſe partout ; les montagnes vont ſe terminer au bord de la mer, & le ſol eſt entiérement couvert de bois. On voit quelques cabanes dans de petites anſes. Preſque tous les Inſulaires habitent dans la montagne.

La ſituation des François étoit fort critique : ils avoient des terres inconnues juſqu'alors, d'une part depuis le Sud juſqu'au Nord-Nord-Oueſt, par l'Eſt & le Nord; de l'autre, depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'au Nord-Oueſt. L'horiſon étoit tellement embrumé, depuis le Nord-Oueſt, juſqu'au Nord-Nord-Oueſt, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la diſtance de deux lieues. C'étoit cependant là qu'ils comptoient trouver un paſſage. Ayant apperçu une baye, qui pourroit leur ſervir de relâche, ils envoyerent leurs bateaux armés, pour la viſiter. Lorſque ces bateaux y furent entrés, ils y trouverent, à un bon quart de lieue en dedans, un très-bon mouillage à neuf & douze braſſes, fond de ſable gris, & de gravier. Lorſqu'ils étoient occupés à ſonder, ils virent paroître, à l'entrée de la baye,

dix pirogues, ſur leſquelles il y avoit environ cent cinquante hommes, armés d'arcs, de fléches, de lances & de boucliers. Elles ſortoient d'une anſe, qui renferme une petite riviere, dont les bords ſont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancerent ſur les bateaux, en voguant à force de rames. Lorſque les Sauvages s'en crurent aſſez près, ils ſe ſéparerent en deux bandes pour les envelopper : alors les Indiens pouſſerent des cris affreux, ſaiſirent leurs arcs & leurs lances, commencerent l'attaque. Les François firent une décharge ſur eux, mais elle ne les arrêta pas : ils continuerent à lancer leurs fléches & leurs zagaies, ſe couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défenſive. Une ſeconde décharge les mit en fuite : pluſieurs ſe jetterent à la mer, pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles ſont fort longues, bien travaillées : l'avant & l'arriere ſont très-rélevés, ce qui ſert d'abri contre les fléches. Sur le devant d'une de ces pirogues, il y avoit une tête d'homme ſculptée ; les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, & la figure reſſembloit à un maſ-

que, garni d'une longue barbe: les lévres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des fléches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & pluſieurs autres fruits, dont les François ne connoiſſoient pas l'eſpéce; de l'arec, des filets à mailles très-fines, artiſtement tiſſus, & une mâchoire d'homme à demi grillée.

Ces Sauvages ſont noirs, ont les chèveux crépus: ils les teignent en blanc, en jaune & en rouge. Leur hardieſſe à attaquer les François, leur uſage de porter des armes offenſives & défenſives, leur adreſſe à s'en ſervir, prouve qu'ils ſont preſque toujours en état de guerre. Ils ſont tout nuds, à l'exception de leurs parties naturelles, qui ſont couvertes d'une bande de natte. Leurs boucliers ſont d'une forme ovale, faits de joncs, tournés les uns au-deſſus des autres, & très-bien liés. Ils paroiſſent impénétrables aux fléches: les François nommerent la riviere & l'anſe d'où ils étoient ſortis, *la riviere des Guerriers*. Ils donnerent à l'Iſle & à la baye, le nom d'*Iſle & de baye Choiſeul*. La preſqu'Iſle du Nord eſt preſ-

qu'entiérement couverte de cocos.

Après être ſortis du paſſage, les François découvrirent dans l'Oueſt une côte longue & montueuſe, dont les ſommets ſe perdoient dans les nues. La partie ſeptentrionale de cette côte, parut terminée, par une pointe qui s'abaiſſe inſenſiblement, & forme un cap, auquel les François donnerent le nom de *Cap l'Averdi.*

Le lendemain ils découvrirent une nouvelle côte, plus baſſe que l'autre. Elle couroit au Nord-Nord-Oueſt: entre la pointe du Sud-Sud-Eſt de cette côte, & le cap l'Averdi, il reſtoit un vaſte eſpace, formant ou un paſſage ou un golfe conſidérable: on y appercevoit des mondrins dans un grand enfoncement. Derriere cette nouvelle côte on en vit une plus haute qui ſuivoit le même giſſement. Trois pirogues ſe détacherent de la côte & approcherent des vaiſſeaux pour les reconnoître: quelques bagatelles, qu'on préſenta à ceux qui étoient dedans, leur donnerent de la confiance. Ils approcherent tout près du navire en montrant des noix de cocos, & criant *bouca, bouca onelié*: ils répétoient ſans

ceſſe ces mots : les François les répéterent de leur côté, ce qui parut faire plaiſir aux Sauvages. Ils leur firent ſigne qu'ils alloient chercher des noix de cocos, & partirent ; mais, à peine furent-ils à une portée de piſtolet, qu'un d'eux tira une fléche : ils s'enfuirent enſuite à force de rames.

Ces Négres ſont tout nuds : ils ont les cheveux crépus & forts, les oreilles percées & très - allongées. Pluſieurs avoient leurs cheveux peints en rouge, & des taches blanches en différens endroits du corps. Comme leurs dents ſont rouges, il y a lieu de croire qu'ils mâchent du bétel. Leurs pirogues ſont plus petites que celles de l'anſe des Guerriers, & ſont fort différentes dans leur conſtruction. Les dernieres ont l'avant & l'arriere peu relevés ; elles ſont ſans balancier, mais aſſez larges pour contenir deux hommes.

Cette Iſle, à laquelle les François donnerent le nom de *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, ſi l'on en juge par la quantité de caſes dont elle eſt couverte, & par les apparences de culture qu'on y apperçoit. Une belle plaine, plantée de différens arbres, &

principalement de cocotiers, offre la plus agréable perſpective. Les François déſiroient fort de trouver un mouillage ſur cette côte; mais les vents contraires & les courants les en éloignerent.

La veille ils avoient apperçu, du haut des mâts, une petite Iſle, qu'ils releverent depuis le Nord-Oueſt, juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Comme ils comptoient être près de la nouvelle Bretagne, où ils eſpéroient trouver une relâche, ils continuerent leur route.

Ils recontrerent deux petites Iſles dans le Nord & le Nord-Nord-Oueſt, &, preſqu'au même inſtant, une autre plus conſidérable entre le Nord-Oueſt & l'Oueſt. La côte étoit élevée & paroiſſoit renfermer pluſieurs bayes. Comme ils ſe trouvoient dépourvus de bois, & voyoient que leurs malades empiroient, ils réſolurent de s'y arrêter, & coururent toute la nuit les bords les plus avantageux, pour ſe conſerver cette terre ſous le vent. Au point du jour ils porterent deſſus, & découvrirent dans le même moment une nouvelle terre, aſſez élevée, & de fort belle apparence, dans l'Oueſt-Sud-

Oueſt de celle où ils vouloient aller; depuis dix huit, juſqu'à dix & douze lieues de diſtance. Ils continuerent leur route & arriverent à la nouvelle Bretagne.

ARTICLE XVIII.

Addition à la deſcription de la nouvelle Zélande, que l'on trouve dans le ſixième volume de cet Ouvrage.

NOUS empruntons ce que nous allons dire de ce pays, d'un voyage autour du monde, fait par MM. *Banks & Solander*, en 1768, 1769, 1770, & 1771.

Ces Voyageurs, après avoir parcouru preſque tout le vaſte Océan pacifique, arriverent, le 7 Octobre 1769, ſur les parages de la nouvelle Zélande. Le lendemain, ils entrerent dans une baye profonde, y mouillerent ſur dix braſſes d'eau, fond de ſable brun. On nomme cette baye *la Baye de Pauvreté*. Sa latitude auſtrale eſt de trente-neuf degrés, & ſa longitude de cent ſoixante.

dix-neuf quarante-ſept minutes. Le onze ils leverent l'ancre, ſortirent de la baye, & gouvernerent au Nord, prolongeant la côte à quatre ou cinq milles de diſtance. Le douze, pluſieurs habitans de la nouvelle Zélande, allerent à leur bord, pour leur vendre des pagayes, des toiles, &c. Les Anglois leur firent quelques préſens, & les Sauvages parurent les quitter fort ſatisfaits. Les Anglois doublerent un cap, qui eſt à la pointe ſeptentrionale de la baye de Pauvreté, & virent paroître quatre grandes pirogues, remplies d'hommes armés. Ces pirogues approcherent des vaiſſeaux Anglois : les Sauvages qui étoient dedans paroiſſoient avoir le projet de les inviter au combat : voyant qu'ils ne répondoient pas à leurs menaces, ils ſaiſirent leurs armes & commencerent l'attaque. On tira ſur eux un coup de fuſil, qui ne produiſit aucun effet. Ils continuerent à lancer ſur les Anglois des pierres & des fléches. On lâcha ſur eux un coup de canon de quatre, qui étoit chargé à balles. Alors ils prirent la fuite avec précipitation. Les Anglois s'apperçurent, dans le même moment, qu'un fort courant les em-

menoit vers la côte, ce qui les obligea de mouiller ſur vingt-une braſſe d'eau, environ à une lieue de terre.

Ils prolongerent la côte à la diſtance d'environ quatre milles, ſur douze & quinze braſſes de fond. Ils envoyerent à terre leur chaloupe & leur canot, pour reconnoître un mouillage, propre à faire de l'eau ; mais on apperçut pluſieurs pirogues qui alloient à leur rencontre, & on les rappella. Bien-tôt on vit paroître plus de cent cinquante autres pirogues, qui voguoient, à force de rames, vers le vaiſſeau. Les Anglois, voulant leur prouver qu'ils n'avoient aucune intention de leur faire du mal, leur jetterent pluſieurs préſens, & employerent tous les moyens poſſibles pour les engager à venir à leur bord faire des échanges : tous leurs efforts furent inutiles. Ces Sauvages ſe diſpoſerent à les attaquer avec encore plus de fureur que les premiers. Ils continuerent à lancer des pierres & des traits, juſqu'à ce qu'on leur eût lâché un coup de canon, qui leur fit prendre la fuite.

Continuant toujours à longer cette terre, ils apperçurent une large baye

à laquelle ils donnerent le nom de *la Baye du Faucon*. Elle eſt par les trente-neuf degrés, quarante minutes de longitude occidentale.

Pluſieurs pirogues de Pêcheurs ſortirent de cette baye : les Anglois acheterent d'eux des écreviſſes de mer, & d'autres poiſſons, avec du papier, & quelques morceaux d'étoffes ; mais ces Sauvages étoient de ſi mauvaiſe foi, que lorſqu'ils pouvoient ſe ſaiſir des marchandiſes avant d'avoir attaché leur poiſſon à la corde, dont on ſe ſervoit pour les tirer à bord, ils rioient du défaut de prévoyance des Anglois, & refuſoient hardiment de rien donner pour ce qu'ils avoient pris, & l'on étoit obligé de leur en donner d'autres. Toutes les menaces qu'on leur faiſoit étoient inutiles.

Pendant que les Anglois trafiquoient avec ces Pêcheurs, ils virent arriver pluſieurs autres pirogues, qui contenoient une multitude d'Indiens armés. Ils firent pluſieurs tentatives pour faire entrer dans leurs canots ceux de l'équipage qui traitoient avec les Pêcheurs. Quelqu'un de l'équipage s'étant approché d'eux, ſans défiance,

ils le saisirent & s'enfuirent, à force de rames, vers le rivage. On leur lâcha plusieurs coups de fusil, qui les obligerent de s'envelopper de leurs manteaux, qui sont fort épais. L'un d'eux, se voyant coucher en joue, mit son filet en double pour intercepter la balle.

Plusieurs Indiens ayant été blessés dans la pirogue, qui emmenoit l'homme qu'ils avoient enlevé du vaisseau, il trouva moyen de se dégager de leurs mains & de sauter dans l'eau : une autre pirogue se mit à sa poursuite, & l'auroit repris avant qu'il eut pu arriver au vaisseau, sans la décharge d'un canon à quatre, qu'on pointa un peu au-dessus de leur tête, & qui leur fit prendre la fuite. On fit aussi-tôt mettre un petit canot à la mer, & l'on prit cet homme, qui avoit eu l'adresse de s'échapper des mains des Indiens. Ses forces étoient épuisées : ses habits, que l'eau avoit rendus fort lourds, l'avoient empêché de nager à son aise. L'Auteur de ce voyage dit, qu'il auroit été probablement mangé : ils apprirent que les habitans de la nouvelle Zélande sont anthropophages.

Lorſque cet accident arriva, les Anglois étoient à la pointe du Sud de la baye du Faucon. En dedans du cap dont on a parlé, ſont deux rochers, tous deux de forme conique : la baye n'a guere moins de treize lieues de profondeur. A la côte du Nord de cette baye, ſont pluſieurs petits vaiſſeaux, & dans le fond eſt un lagon d'environ trois milles de large. Il communique avec la mer, par un paſſage étroit à la pointe ſeptentrionale, où la mer briſe ; mais ; ſelon les apparences, il n'y a pas aſſez d'eau pour une chaloupe. La partie du Nord-Eſt eſt formée par un banc de ſable, qui s'étend vers le Sud. Vers le milieu eſt une élévation, qui a été convertie en une Iſle, par les ſables que la mer y a apportés. Cette Iſle a environ quatre milles de longueur, & une & demie de largeur : elle court Eſt & Oueſt.

La terre, dans le fond de la baye, offre à l'œil une très-belle perſpective, par l'inégalité du terrein, par des vallons de verdure, par des piéces d'eau, des bois plantés de grands arbres, dont les rameaux ne ſe développent que vers la cime, & que l'on prendroit pour des cèdres. Un peu plus avant la terre s'é-

leve en amphithéâtre jusqu'aux montagnes, dont quelques-unes sont aussi élevées que le pic Ténériffe. Une neige éternelle couvre leur cime, qui se perd dans les nues. Au Sud-Oueſt de ces montagnes, les terres sont plus basses & moins inégales : on y découvre de grandes plaines, couvertes de diverses plantes.

Les Anglois continuerent leur route vers le Sud, jusqu'au dix-sept Octobre 1759, qu'ils se trouverent par les quarante degrés, trente-cinq minutes de latitude australe. Les Lords de l'Amirauté les avoient chargés de suivre la côte de la nouvelle Zélande, jusqu'au quatrieme degré de latitude méridionale ; & si la terre paroissoit s'étendre plus loin, de faire voile vers le Nord, pour en reconnoître la côte septentrionale, parce ce que pays n'étoit encore que très-imparfaitement connu.

Pour se conformer à ces instructions, ils changerent la direction de leur route, tournerent au Nord. Ils se trouverent à une des pointes de la nouvelle Zélande, & la nommerent le *Cap Turmagin* : ce cap est remarquable par une couche d'argile, d'une couleur brune, relui-

ſante. Il s'abaiſſe par degrés du côté du Nord ; mais il eſt eſcarpé du côté du Sud.

A quelque diſtance de ce cap, ils furent abordés par une pirogue où étoient cinq Indiens, qui leur firent entendre qu'ils avoient envie de paſſer la nuit à bord. On les reçut avec accueil, & on leur fit tous les meilleurs traitemens poſſibles. Rien n'annonçoit en eux l'embarras & la timidité, ordinaires aux peuples qui ne ſont pas civiliſés. Ils montroient une franchiſe qui étonnoit les Anglois. Ils prenoient & mangeoient de tout ce qu'ils leur voyoient manger, ſans même qu'on leur en préſentât. Ils marquoient autant de confiance dans leur amitié, que s'ils en euſſent déja fait une longue expérience.

Il y en avoit deux qui étoient de très-beaux hommes, auſſi bien proportionnés dans leur taille, que dans leurs membres. Leurs traits étoient ſi fins & ſi délicats, qu'ils auroient fait honneur aux plus belles femmes d'Europe. On les renvoya le lendemain, chargés de préſens ; mais ils ne s'en allerent qu'à regret ; ils auroient voulu paſſer la journée entiere à bord. On leur fit connoî-

tre que cela les éloigneroit trop de leurs habitations.

En avançant vers le Nord, les Anglois découvrirent une baye, au milieu de laquelle ſe trouvoit une Iſle : ils entrerent dans cette baye, en gouvernant entre l'Iſle & la terre. L'irrégularité des ſondes ne leur annonça d'abord qu'un mauvais fond : mais elles devinrent plus régulieres, & ils mouillerent à un demi mille du rivage, par huit braſſes d'eau, d'un très beau fond.

Ils mirent leurs canots en mer, pour chercher un lieu propre à faire l'aiguade; mais les raffales, & une groſſe lame, qui battoit toute la rive, ne leur permirent point d'aborder. Quelques-tems après on fit une ſeconde tentative avec plus de ſuccès. Le lendemain, vingt-deux Octobre 1769, ils renvoyerent les canots à terre pour faire du bois & de l'eau, avec un détachement pour protéger les travailleurs : mais lorſqu'ils voulurent faire apporter à bord l'eau & le bois, la mer étoit ſi groſſe & ſi houleuſe, qu'ils furent obligés d'abandonner leur entrepriſe, & de lever l'ancre. Les naturels appellent cette baye *Tegadoo* : il paroît que ſes

bords ne ſont pas fort peuplés. Elle eſt ſituée par les trente-huit degrés de latitude méridionale, & par les cent quatre-vingt, trente-cinq minutes de longitude occidentale.

Les Anglois virent, près de l'endroit où ils mouillerent, quelques cabanes, environnées de clôtures, pour intercepter les vents, & pluſieurs échaffauds dreſſés ſous des angards, pour faire ſécher du poiſſon. Les habitans paroiſſent avoir une grande abondance de crabes & d'écreviſſes de mer. Les Anglois y virent des chiens d'une grande taille, & qui avoient les oreilles courtes & pointues. Quelques-uns de ces Sauvages étoient enveloppés dans une eſpece de manteau d'étoffe. Leurs femmes n'avoient pour vêtement qu'une natte, compoſée de mauvaiſes racines de mer, & qui leur couvroit les parties.

Les Anglois continuerent leur route vers le Nord, en prolongeant la côte: ils apperçurent pluſieurs pirogues, qui ſe détachoient du rivage pour venir à eux: bien-tôt leur vaiſſeau en fut environné. Quelques-uns de ceux qui étoient dedans monterent à bord. Les Anglois leur demanderent, par ſignes,

un lieu où ils pourroient faire de l'eau. Les Indiens leur indiquerent une baye qui leur reſtoit au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt. On y envoya auſſi-tôt les canots, qui revinrent peu de tems après : ceux qui étoient dedans annoncerent qu'ils avoient trouvé un endroit propre à faire du bois & de l'eau. Les Anglois allerent mouiller dans cette baye, par vingt braſſes d'eau, fond de ſable. Les habitans de cette contrée les reçurent avec accueil. Les Anglois tirerent une ligne autour de la place, deſtinée à faire leur eau, & défendirent aux Indiens de la paſſer : on leur obéit avec la plus grande exactitude.

Les maiſons qui ſe trouvoient aux environs étoient contiguës. Les terres, dans les vallées adjacentes, ſont aſſez régulierement unies, bien cultivées, & partagées en petites portions. Les plantations conſiſtent en patates douces, dont les habitans font un grand uſage. Il y a beaucoup d'arbres, dont les naturels prennent l'écorce pour faire leurs étoffes : ces arbres croiſſent ſans culture.

Ces Indiens font une pêche abondante dans la baye : elle conſiſte en

écreviſſes de mer, en merluches beaucoup plus grandes que celles qui ſe trouvent ſur les côtes d'Angleterre. Les bois du voiſinage ſont ſi épais & ſi ſerrés, qu'on a beaucoup de peine à y pénétrer. Ils fourniſſent une retraite aſſurée à une multitude d'oiſeaux de différentes eſpeces, parmi leſquels les Anglois remarquerent des gelinottes & des pigeons d'une très-groſſe eſpece. Les Anglois acheterent différentes choſes de ces peuples, entr'autres des étoffes, pour leſquelles ils leur donnerent des bagatelles.

La chaſteté n'eſt pas une vertu fort recommandable chez ces Inſulaires : pluſieurs jeunes femmes ſe rendoient tous les jours dans l'enceinte où les Anglois faiſoient leur eau, & vendoient leurs faveurs aux Matelots pour des choſes de peu de valeur.

Les Anglois allerent à différentes fois reconnoître la contrée, & tous les habitans les recevoient avec les témoignages d'une ſincere amitié. Un Officier arriva à une habitation iſolée : une vieille femme en ſortit & l'invita à entrer dans ſa cabane, où étoient une douzaine de perſonnes qui mangeoient

des écreviſſes de mer & des patates. Les Indiens le preſſerent de s'aſſeoir & de manger avec eux. Il accepta leur invitation, & après le repas leur fit préſent d'étoffes & de clous, qu'ils accepterent avec joie. Ils lui préſenterent une jeune & jolie fille, qu'ils chargerent de lui rendre tous les devoirs de l'hoſpitalité. Quelques heures après, un vieillard, & deux femmes, arriverent dans cette habitation : ils ſaluerent tous ceux qui y étoient avec beaucoup de gravité, & avec les formalités, qui ſont en uſage dans ce pays. Ces formalités conſiſtent à s'approcher l'un de l'autre, d'aſſez près pour ſe mettre le bout du nez l'un contre l'autre, ce qu'un ſpectateur pourroit prendre pour un baiſer. L'Officier, en prenant congé d'eux, ſe conforma à leurs uſages, & fit la ronde, en mettant ſon nez contre celui de chaque Sauvage. Cette attention leur fit beaucoup de plaiſir. Ils lui donnerent un conducteur, qui le mena par un chemin beaucoup plus court & plus commode que celui qu'il avoit ſuivi. Lorſqu'ils rencontroient des vaiſſeaux ou des foſſés pleins d'eau, qui ſont fort communs dans ce pays pour arroſer les terres,

l'Indien prenoit l'Officier & le paſſoit ſur ces épaules : il ſembloit même deſirer de le porter pendant tout le chemin.

Les naturels du pays nomment la baye où les Anglois avoient mouillé, *Tolaga*. Elle eſt par les trente-huit degrés vingt minutes de latitude auſtrale, & par les ſoixante-dix-neuf, vingt-deux minutes de longitude orientale du Méridien de Londres.

Après avoir fait de l'eau, embarqué toutes les proviſions & les rafraîchiſſements que le pays pouvoit leur fournir, & gravé une inſcription ſur un arbre, ils appareillerent, & continuerent à gouverner au Nord, en prolongeant la côte.

Ils ne tarderent pas à voir ſortir d'une anſe pluſieurs pirogues, qui voguoient ſur le vaiſſeau à force de rames. Une de ces pirogues contenoit ſoixante Indiens : tous étoient armés de dards, de lances & de pierres. Les Anglois, voyant qu'ils étoient diſpoſés à les attaquer, tirerent par-deſſus leur tête deux coups de canon ; ce qui les diſperſa.

Le 2 Novembre 1769, ils apper-

çurent quarante ou cinquante pirogues le long du rivage. Plusieurs de ces pirogues ramerent vers le vaisseau, & l'on s'appercevoit aisément que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Leur nombre se montoit à cent ou environ. Ils s'arrêterent à une certaine distance du vaisseau, alors leur Chef, qui étoit sur la plus grande pirogue, adressa un long discours aux Anglois, & finit par les défier au combat ; mais voyant que ceux-ci ne répondoient à leurs menaces que par des invitations de traiter avec eux, ils s'approcherent plus près du bord. Celui qui avoit été leur orateur, prit une pierre, & après avoir prononcé quelques paroles, il la jetta doucement contre le vaisseau. C'étoit sans doute une déclaration de guerre : tous les Indiens prirent alors les armes.

On les menaça, par signes, d'une prompte & entiere destruction, s'ils commençoient à attaquer : on leur fit connoître par d'autres qu'on n'avoit aucun dessein de leur faire du mal, & qu'on leur demandoit seulement de vendre du poisson. On leur montra en même-tems plusieurs piéces d'étoffes, ce qui eut beaucoup plus d'influence sur eux

eux que toutes les menaces qu'on auroit pu leur faire. Rien ne paroiſſoit moins les effrayer que le danger du reſſentiment des Anglois.

Ils avoient une grande quantité d'écreviſſes de mer & de moucles, que les Anglois acheterent, mais avec beaucoup plus d'économie qu'auparavant. Une piéce, qu'ils avoient donnée auparavant pour une certaine quantité de poiſſon, fut diviſée en pluſieurs morceaux, & chacun fut échangé pour la même quantité; cependant les Indiens ſe croyoient très-bien payés. Ils coupoient chaque piéce d'étoffe par morceaux, de deux ou trois pouces en quarré, & les attachoient à leurs oreilles.

Pendant qu'ils traitoient avec les Anglois, un d'eux eut la hardieſſe de ſe ſaiſir d'un paquet de toiles, qu'on avoit ſuſpendu à une corde pour le mouiller. Il le délia à la vue des Anglois, &, quoique les ſoldats le menaçaſſent de tirer ſur lui, il le mit dans ſa pirogue, refuſa avec opiniâtreté de le rendre; il paroiſſoit même ne pas ſonger à prendre la fuite, & ne s'écartoit pas du vaiſſeau. Deux coups de fuſil, chargé à balle,

ne firent ſur lui aucune impreſſion. On lui tira dans le dos un coup de fuſil, chargé à dragées : il n'y fut pas plus ſenſible. Dès qu'il eut réparé ſon canot, il ſe retira avec précipitation à une certaine diſtance, emportant le butin. Les autres Indiens le ſuivirent. Ils ſe réunirent tous & ſe mirent à rire, & à s'applaudir de l'acquiſition qu'ils avoient faite avec tant d'adreſſe : mais à la décharge d'un canon de quatre, qui fit ſiffler les balles par-deſſus leur tête ; ils ſe diſperſerent tous & ſe hâterent de regagner le rivage.

Pendant l'après-midi, les vaiſſeaux Anglois furent ſuivis par une double pirogue, dont la coupe & les décorations étoient ſingulieres. Ces doubles pirogues contiennent beaucoup de monde, & voguent comme les ſimples, à la voile & à la rame. Les Indiens qui étoient dedans paroiſſoient fort gais. En faiſant route ils danſoient, chantoient, & pouſſoient des cris de joie. L'un d'eux fit une longue harangue aux Anglois ; ſi-tôt qu'elle fut finie les autres commencerent à leur lancer des pierres. Voyant qu'on n'avoit pour eux que de l'indifférence & du mépris, ils ſe retirerent.

Le lendemain les Anglois revirent encore cette pirogue à leur pourſuite : elle les joignit ſur les neuf heures : ſa voile étoit d'une ſinguliere conſtruction : c'étoit un compoſé de nattes; ſa forme étoit triangulaire. Le grand côté étoit aſſujetti le long du mât : le côté qui partoit du pié du mât, étoit envergué ſur un bâton mobile, pour qu'on pût donner à la voile la direction la plus conforme du vent.

Cette pirogue ſuivit encore les Anglois pendant pluſieurs heures ; les Indiens voyant qu'ils pourſuivoient toujours leur route, pouſſoient des éclats de rire. La timidité qu'ils leur attribuoient, ne contribuoit pas peu à leur hardieſſe. Ils s'approcherent plus près & leur lancerent des pierres, qui atteignirent quelques perſonnes de l'équipage. On tira ſur eux un coup de fuſil, qui ne produiſit aucun effet; mais, à la vue d'un canon pointé ſur eux, ils prirent la fuite.

Quelques jours après les Anglois furent accoſtés par trois nouvelles pirogues. Un des Indiens qui étoient dedans lança une eſpece de javeline à un matelot : on tira ſur eux un coup de fuſil,

qui les fit fuir avec précipitation.

Les Anglois gouvernerent ſur une ouverture qu'ils apperçurent dans la terre, & lorſqu'ils y furent arrivés, ils laiſſerent tomber leur ancre ſur ſept braſſes d'eau d'un très-bon fond. A peine étoient-ils mouillés, qu'ils furent environnés de pluſieurs pirogues, remplies de gens armés, & qui ne ſe retirerent qu'à la nuit, en faiſant des ſignes menaçans. Il paroît que leur projet étoit de former une attaque au milieu de la nuit; les Anglois les entendirent voguer autour de leur vaiſſeau ſur les onze heures; mais les Indiens voyant qu'ils ſe tenoient ſur leurs gardes, ſe retirerent promptement.

A peine le jour parut, qu'on vit ſeize pirogues qui s'avançoient vers le vaiſſeau. Les Indiens qui étoient dedans pouvoient être au nombre de cent cinquante, tous armés de lances & de pierres. Leur air annonçoit qu'ils avoient la réſolution de livrer bataille: ils paroiſſoient même en vouloir venir à l'abordage; mais ils ne convenoient pas entr'eux de quel côté ils formeroient leur attaque. Ils changeoient continuellement de ſituation, paſſant de l'avant

à l'arriere du vaiſſeau, & de ſtribord à bas-bord. Les Anglois obſervoient tous leurs mouvements, en ſe tenant ſur leurs gardes, & cherchoient en même-tems tous les moyens qu'ils pouvoient imaginer capables de les pacifier, & tout ce qu'on faiſoit pour les adoucir, ne ſervoit qu'à accroître leur témérité. Ils ſe mirent en devoir d'exécuter leur deſſein; mais une décharge de quelques fuſils leur fit bien-tôt abandonner leur entrepriſe: un coup de canon de quatre leur fit faire une retraite précipitée.

L'inſtant d'après les Anglois mirent leurs canots à la mer, pour ſonder la baye & trouver un mouillage convenable; ce qui fut bien-tôt exécuté.

Le vaiſſeau leva l'ancre pour s'approcher plus près du rivage. Le lendemain pluſieurs Indiens ſe rendirent à bord, & montrerent des diſpoſitions pacifiques. Ils porterent aux Anglois une grande quantité de poiſſon, d'étoffes, de lances, &c. qu'ils vendirent à des prix modérés. Les Anglois ſe procurerent dans cette baïe une bonne proviſion de bois & d'eau: ils y nettoyerent leur vaiſſeau, dont le fond étoit devenu très-ſale. La colere des Indiens

étoit tellement changée en douceur, qu'ils reçurent les Anglois avec la plus grande affabilité. Le lendemain les Aſtronomes qui étoient dans ce vaiſſeau, deſcendirent à terre pour obſerver le paſſage de Mercure. Pendant cette obſervation, une pirogue, chargée de divers fruits & rafraîchiſſemens, ſe rendit à bord, pour y faire des échanges.

L'Officier qui commandoit alors le vaiſſeau, voulant encourager ces Indiens à commercer avec les Anglois, développa devant eux une piéce d'étoffe, beaucoup plus belle que celles qu'ils avoient déja vues. Les Indiens, ne comprenant ſans doute pas ſon intention, formerent le projet de s'en emparer, & firent ſigne à un jeune homme de leur troupe de mettre tout en uſage pour s'en ſaiſir; en conſéquence, le jeune Indien ſe plaça près de la piéce d'étoffe, la prit entre ſes mains, comme s'il eût ſeulement eu deſſein de l'examiner: il la détacha auſſi-tôt de la corde. L'Officier à qui elle appartenoit s'en apperçut, &, outré de voir que, malgré la droiture avec laquelle il ſe comportoit, les Indiens n'étoient oc-

cupés qu'à voler : il le tua d'un coup de fusil.

Les Anglois blâmerent l'emportement de cet Officier : s'ils eussent voulu punir toutes les injustices que commettoient les Indiens, avec lequels ils faisoient quelque commerce, il auroit fallu qu'ils les eussent tous exterminés, & faire un charnier de la nouvelle Zélande, car ces Insulaires n'ont aucune idée de la justice & de l'équité.

Les Indiens voyant que ce jeune homme avoit été tué si promptement, prirent tous la fuite, & il se passa plusieurs jours sans que les Anglois pussent renouer aucun commerce avec eux.

Le lendemain les Anglois envoyerent leurs canots examiner une grande riviere : ils la trouverent fort commode pour l'aiguade ; mais, comme le vaisseau avoit fait sa provision d'eau, ils leverent l'ancre & partirent. L'Auteur de ce voyage dit, qu'ils trouverent dans la baye des huîtres en abondance & du céleri. Dans leur route ils doublerent plusieurs Isles, entrerent ensuite dans un détroit, & mouillerent par vingt-trois brasses de profondeur. Ils furent accostés par trois pirogues,

chargées de marchandiſes, dont ils traiterent. En quittant ce canal les Anglois gouvernerent au Nord, & paſſerent entre pluſieurs grandes Iſles : ils jetterent l'ancre pour pêcher, & prirent beaucoup de Brêmes.

Pluſieurs pirogues vinrent autour de leur vaiſſeau : on fit pluſieurs préſents aux Indiens pour gagner leur confiance & leur amitié. Les Indiens reçurent les préſents, &, au lieu d'en marquer de la reconnoiſſance, ils firent pleuvoir une grêle de pierres. Les Anglois, indignés de leur perfidie, firent feu ſur les premiers agreſſeurs, avec des fuſils chargés à dragées. Les Indiens, effrayés, ſe retirent un peu plus loin. Se croyant hors d'atteinte, ils défierent les Anglois au combat; mais quelques coups de canon, tirés par-deſſus leur tête, les effrayerent & les firent fuir à terre.

Le lendemain, d'autres pirogues, en plus grand nombre que le jour précédent, reparurent autour du vaiſſeau: ces Indiens marquerent autant de hardieſſe que ceux de la veille; mais on les diſperſa de la même maniere. Les Anglois continuerent leur route en ſuivant tou-

jours la côte. Voyant que le vent leur étoit contraire, ils coururent sur un endroit, qui leur présentoit l'apparence d'une baïe : le jour suivant ils y allerent, mouillerent entre une Isle & la terre, par quatre brasses & demie d'eau, fond de sable fin.

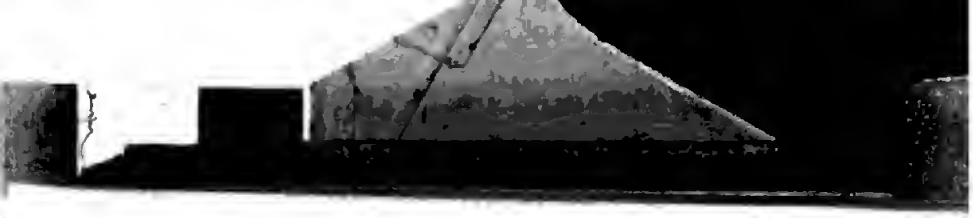
Dès qu'ils furent à l'ancre, ils mirent en mer leur chaloupe & leurs canots, pour sonder & reconnoître les fonds. La chaloupe fut bien-tôt environnée de pirogues, remplies d'Indiens armés, qui tenterent l'abordage : les matelots les dispersérent à coups de fusil.

Les bateaux, à leur retour, annoncerent que l'on avoit mouillé sur un banc de sable. Les Anglois leverent l'ancre, pour quitter un endroit qui pouvoit leur devenir funeste & remirent à l'ancre par dix brasses & demie de profondeur. Un instant après ils virent trente-trois pirogues qui venoient à eux. Elles contenoient environ trois cents Indiens, tous armés de différentes manieres. Ils environnerent le vaisseau & traiterent d'abord amicalement avec les Anglois; mais, à un signal que donna un de leurs Chefs, conformément sans doute au plan qu'ils avoient projetté,

tous quitterent le vaiſſeau, ſe rangerent à la bouée, & tenterent de lever l'ancre. Ils croyoient, ſelon toutes les apparences, que s'ils venoient à bout de la lever, le vaiſſeau iroit de lui-même échouer ſur le rivage. Dans l'inſtant qu'ils commencerent à tirer la bouée, on leur fit entendre le ſifflement de quelques balles : mais ils perſiſterent dans leur entrepriſe. Alors les Anglois tirerent ſur celui qui paroiſſoit le plus ardent à continuer ſon entrepriſe, le bleſſerent dans le bras & dans le côté. On tira en outre un canon de quatre par-deſſus leur tête : la frayeur s'empara d'eux, ils s'enfuirent vers le rivage. Quelques-uns revinrent vers le vaiſſeau & propoſerent de négocier amicalement.

L'après-midi, un Officier, accompagné de pluſieurs ſoldats de la Marine, alla deſcendre dans une des Iſles. Il eut l'imprudence de ſe laiſſer environner avec ſa troupe par un corps conſidérable d'Indiens, dont une partie ſe détacha auſſi-tôt, pour s'avancer vers l'endroit où ils avoient débarqué, afin de leur couper la retraite.

On apperçut ces mouvemens du bord,



& l'on mit auſſi-tôt une croupiere ſur le cable, pour préſenter à l'Iſle le travers du vaiſſeau. Déja les Indiens preſſoient tellement les Anglois, ſéparés par petits pelotons de trois ou quatre, qu'il leur étoit impoſſible de pouvoir faire uſage de leurs armes. Le nombre des ennemis étoit ſi conſidérable, qu'ils regardoient leur mort comme certaine. Au milieu de ce déſordre on tira quelques coups de fuſil, ſans qu'il arrivât aucun fâcheux accident. Ceux qui étoient reſtés dans le vaiſſeau, ſe hâterent de faire feu de l'artillerie. Le bruit qu'elle produiſit, le ſifflement des balles qui paſſoient par-deſſus la tête des Indiens, leur cauſa un ſi grand effroi, qu'ils prirent tous la fuite, au moment même où ils auroient pu exterminer tous les Anglois qui étoient deſcendus à terre.

Peu de tems après pluſieurs pirogues aborderent le vaiſſeau, & traiterent avec les Anglois de la maniere du monde la plus amicale & la plus paiſible. Le lendemain les Anglois deſcendirent ſur la rive occidentale de la baye, où ils trouverent de très-bonne eau & du céleri en abondance. Les cabanes des Indiens étoient bâties ſur le bord de la

mer. Les Anglois jetterent leurs filets ; mais ils ne prirent aucun poiſſon, quoique la pêche des Indiens fût toujours fort abondante. Les Anglois s'apperçurent que cela venoit, de ce que les Indiens connoiſſoient les endroits où ſe retiroit le poiſſon, & que leurs filets étoient plus profonds & plus larges que ceux dont ils faiſoient uſage.

Deux jours après l'affaire qui s'étoit paſſée ſur le rivage, pluſieurs matelots eurent la hardieſſe de traverſer une plantation des Indiens, & y prirent quelques patates. L'Officier qui les commandoit leur fit une ſévere réprimande; mais ils alleguerent pour leur juſtification, qu'ils n'avoient fait que ce que les Officiers faiſoient ſouvent. L'Officier, outré de cette réponſe hardie, ordonna qu'ils ſeroient mis aux fers pendant pluſieurs jours.

Le 4 Décembre 1769, les Anglois ſortirent de la baïe des Iſles: l'eau étoit ſi baſſe, qu'en traverſant cette baïe, ils n'avoient que deux braſſes & trois quarts de profondeur. Le vent venoit alors de la partie du Sud.

Le Mercredi, ſix du même mois, comme ils côtoyoient la terre, le vent

calma à dix heures du soir. La marée, qui dans ce moment étoit très-forte, les entraîna, malgré eux, si près de terre, qu'ils n'en étoient pas à six brasses. Le rivage étoit bordé d'une foule d'Indiens, qui, à la vue du danger que les Anglois couroient, poussoient des cris de joie, leurs montroient leurs armes d'un air menaçant, & les regardoient déja comme leur proie. La situation des Anglois paroissoit désespérée, lorsqu'une brise de terre & le jusant se réunirent pour les éloigner de la côte : ils mirent le cap au large, & échapperent au danger qui les menaçoit. A onze heures le vent fraîchit : ils toucherent sur un roc que la mer couvroit ; mais, malgré la violence du choc, ils ne reçurent aucun dommage considérable.

Depuis le sept, ils continuerent leur route, en prolongeant toujours la côte : le vingt-cinq ils eurent connoissance de l'Isle des trois Rois.

Le Dimanche, trente-un Décembre, ils découvrirent le cap Nord de Tasman, qui leur restoit au Nord-Nord-Est du compas, & à la distance de quatre lieues & demie. Après avoir doublé ce cap, qui est l'extrémité la plus sep-

tentrionale de la nouvelle Zélande, ils changerent leur direction, en faisant voile vers le Sud, dans le dessein d'en connoître la côte orientale: ils gouvernerent sur la baïe des Meurtriers, où ils se proposerent de faire du bois & de l'eau.

Le Vendredi, 12 Janvier 1770, étant par les trente-huit degrés dix minutes de latitude australe, ils découvrirent un pic remarquable, & pour le moins aussi élevé que le pic de Ténériffe, dont la cime étoit couverte de neige.

Le lundi, quinze du même mois, ils apperçurent une baïe dans le Sud-Sud-Oueſt, à la distance d'environ onze lieues, & gouvernerent dessus. L'instant d'après, n'étant éloignés du rivage que de deux milles, ils se trouverent sur un banc de roches, que la mer recouvre, & qui s'étend depuis le rivage jusqu'à un mille & demi au large. Comme ils n'avoient que très-peu de vent, ils se firent aisément remorquer par leurs canots. Ils virent alors de l'avant une petite anse, qu'ils envoyerent reconnoître par la chaloupe; mais ils la rappellerent sur le champ, parce qu'ils

virent les Indiens armer leurs pirogues & les mettre à la mer.

En faiſant voile vers la baïe, ils obſerverent une ſuite de cabanes, conſtruites le long du rivage : les habitans les invitoient, par ſignes, à deſcendre à terre. Ils apperçurent un Indien, bizarement vêtu, & ſuivi de pluſieurs autres, qui comme lui s'avançoient ſur le bord de la mer. Celui qui étoit bizarement vêtu s'y acquitta de pluſieurs cérémonies myſtérieuſes.

Lorſque les Anglois eurent doublé la pointe ſeptentrionale de la baïe, ils apperçurent une ſentinelle en faction, & virent relever ce poſte à deux différentes repriſes. Vers le midi ils ſe mirent à l'ancre : dès qu'ils eurent mouillé, pluſieurs pirogues s'approcherent du vaiſſeau ; mais aucun Indien n'oſoit monter à bord : cependant un vieillard, qui paroiſſoit jouir parmi eux d'une grande conſidération, ſe mit en devoir d'y monter ; mais tous les autres Indiens ſe rangerent autour de lui pour l'en empêcher. Malgré leurs repréſentations & leurs inſtances, il ſe rendit à bord. Les Anglois le reçurent avec tous les témoignages d'amitié & de joie. L'accueil

que reçut ce vieillard, en préſence de tous ſes compatriotes, qui étoient dans la plus grande inquiétude, leur fit pouſſer des cris de joie : dans l'inſtant ils paſſèrent tous à bord.

Le mardi ſeize, comme les Anglois ſe diſpoſoient à carener leur vaiſſeau, pluſieurs pirogues les aborderent pour leur vendre du poiſſon ; mais, dès qu'ils eurent reçu le prix dont on étoit convenu, ils retirerent leur poiſſon, & auroient même tué celui qu'on avoit chargé de traiter avec eux, s'il ne s'étoit ſubitement ſouſtrait à leurs coups. Cette perfidie ayant été rapportée au Capitaine Cook, il ſaiſit un fuſil de chaſſe & tira ſur l'agreſſeur, qui, ſe trouvant directement ſous lui, reçut la charge dans le genou, qui en fut briſé. Cet Indien lava ſes plaies dans l'eau, qui, étant ſalée, lui cauſa des douleurs ſi cuiſantes, qu'il jetta, avec fureur, dans la mer le poiſſon dont il avoit reçu le prix.

Les Indiens qui étoient dans les autres canots, ne parurent étonnés, ni du bruit du coup de fuſil, ni des bleſſures qu'il avoit faites : ils tournoient ſeulement autour de lui & examinoient

les plaies avec une curieuſe attention. Celui qui étoit bleſſé ne ſe retira point, il enveloppa ſes plaies avec des nattes, & reſta pluſieurs heures auprès du vaiſſeau. Un peu avant cet accident, deux Indiens, que le maître avoit empêchés de monter à bord, s'étoient ſaiſis de leurs lances pour le frapper, & on avoit été obligé d'employer la violence pour les forcer de ſe retirer.

Dans l'après midi le Capitaine Cook, accompagné de pluſieurs Officiers, deſcendit avec la chaloupe de l'autre côté de la baïe. Il y trouva pluſieurs Indiens, occupés à la pêche : ils avoient dans leur pirogue des panniers, dans leſquels les Anglois virent pluſieurs membres d'hommes rôtis : on ne put douter qu'ils n'en euſſent mangé : on en voyoit quelques-uns qui étoient à moitié rongés. Les Anglois furent convaincus que les habitans de la nouvelle Zélande étoient antropophages.

Ils leur demanderent comment ils avoient eu ces membres de corps humain : les Sauvages firent entendre, que cinq ou ſix jours avant l'arrivée des Anglois, une pirogue d'un autre canton,

& dans laquelle il y avoit dix hommes, & deux femmes avoit été jettée dans leur baïe, qu'ils les avoient attaqués & tués, à l'exception d'une femme, qui, voulant ſe ſauver à la nage, s'étoit noyée : qu'ils avoient mis en piéces les cadavres & qu'ils les avoient partagés entr'eux. Ces barbares, loin de rougir en récitant un fait ſi horrible, le regardoient comme naturel. Voyant les Anglois prendre un bras pour l'examiner, ils crurent qu'ils avoient envie d'en manger, leur promirent de leur réſerver pour le jour ſuivant un tête, qui étoit déjà rôtie, s'ils vouloient ſe rendre à leur habitation, ou l'envoyer prendre.

L'Auteur de ce voyage dit que ce fait eſt inconteſtable, & que l'on a tort d'accuſer de menſonge les voyageurs qui aſſurent qu'il y a des antropophages ſur différentes côtes de l'Afrique & de l'Amérique.

Pendant que les Anglois converſoient avec ces Pêcheurs, ils remarquerent qu'on faiſoit rôtir quelques viandes dans un four, pratiqué en terre. Ils demanderent aux Sauvages ce que c'étoit ; ils répondirent que c'étoit un jeune chien qu'ils faiſoient cuire. Les Anglois, vou-

lant voir si ce n'étoit pas quelque membre de corps humain, ouvrirent le four; mais ils y virent effectivement le poil & les entrailles d'un chien. Après avoir carené leur vaisseau ils firent de l'eau & du bois ; allerent pour cet effet dans la partie où ils avoient vu les corbeilles, remplies de membres humains, rôtis : voyant le corps d'une femme qui flottoit sur l'eau, ils crurent d'abord que c'étoit cette femme qui s'étoit noyée en voulant se sauver ; mais un Indien, qui s'approcha du rivage leur apprit que c'étoit sa sœur, qui n'étoit morte que depuis quelques heures, & qu'il avoit jettée dans l'eau, selon la coutume de sa tribu. Cette coutume de jetter ainsi les morts à l'eau, est particuliere à ceux qui habitent aux environs de cette baïe.

Les Anglois virent dans cette partie de la nouvelle Zélande, des villages, dont les habitans avoient pris la fuite ou avoient été entiérement exterminés. Quelques-uns de ces villages étoient couverts d'herbes & d'arbustes, ce qui annonçoit qu'ils étoient déserts depuis quelques-tems. Ils en visiterent plusieurs : leur situation

étoit cependant fort agréable : chacun étoit compoſé de dix-huit maiſons, diſpoſées ſur un plan circulaire. Ils étoient entourés & défendus par un mûr, d'une conſtruction fort ſinguliere. Des pieux, enfoncés en terre, formoient deux lignes paralleles : l'eſpace intermédiaire étoit rempli de faſcines, très-bien entrelaſſées : ce mûr pouvoit avoir ſix ou ſept piés de hauteur. Il eſt aſſez difficile de s'ouvrir un paſſage dans un mûr de cette eſpece, étant défendu par des hommes, qui craignent de tomber entre les mains d'ennemis, qui ſont tout prêts à les dévorer.

A quelque diſtance de ces villages, les Anglois virent les reſtes d'une fortification plus réguliere. Elle étoit ſituée ſur une haute colline, dans le voiſinage d'une baïe très-commode. La colline, étant fort eſcarpée, étoit elle-même d'un très-difficile accès. Sur ſon ſommet régnoit une plaine unie, aſſez étendue pour contenir un Bourg de trois à quatre cents maiſons. Ce Bourg, dont il reſtoit à peine des ruines, avoit été fortifié par un retranchement de pieux. Ces pieux avoient deux piés de circonférence, étoient profondément enfoncés

en terre, & pouvoient avoir vingt piés d'élévation. Ils ne laiſſoient entr'eux aucun intervalle, & on avoit creuſé en dehors un foſſé d'environ dix piés de largeur. En dedans du retranchement étoient pluſieurs grands réſervoirs d'eau & pluſieurs échaffauds qui ſe joignoient aux pieux, pour y placer ceux qui devoient défendre le Bourg. La colline étoit ſi eſcarpée, qu'on ne pouvoit y monter qu'en ſe traînant ſur les mains & ſur les genoux.

Du ſommet de cette colline, les Anglois virent les ruines d'une petite ville, qui avoit appartenu aux propriétaires de cette fortereſſe, & qui étoit le lieu de leur réſidence ordinaire. Ces Indiens, outre le bourg ou la ville qu'ils habitent, ont une place forte, qui leur ſert de retraite & de magaſin, pour mettre en ſûreté leurs proviſions. Pour empêcher que l'ennemi ne puiſſe s'en emparer par ſurpriſe, ils ont ſoin d'y laiſſer toujours un certain nombre d'hommes armés, & ils s'y retirent tous à la premiere allarme.

Ils ont toujours ſoin de conſerver une certaine quantité d'eau dans des réſervoirs : des amas de pierres & de lances

ſont diſtribués ſur les échaffauds qui regnent le long du retranchement. Ces échaffauds ſont conſtruits de maniere que leur élévation met à l'abri des aſſiégeans ceux qui défendent le retranchement, ſans les empêcher de lancer ſur l'ennemi des pierres, des dards, &c.

Lorſque ces fortereſſes ne réuniſſent point les avantages de la ſituation, & que la nature du terrein ne les rend inacceſſibles d'aucun côté, on y ſupplée, en les environnant de deux ou trois larges foſſés, avec un pont-levis, qui eſt ſimple dans ſa ſtructure, & remplit cependant ſon objet. En dedans de ces foſſés, il y a un retranchement, fait de pieux, enfoncés en terre, à la maniere de ceux dont nous avons déjà parlé; mais ils ſont inclinés du côté de la fortereſſe, ce qui ne peut manquer d'être favorable aux aſſiégeans. Les Anglois firent faire cette remarque à un de leurs Chefs; mais il leur dit qu'ils ſe trompoient à cet égard, leur faiſant obſerver que ſi les pieux étoient tournés ou inclinés du côté de la campagne, cette maniere fourniroit aux aſſiégeans le moyen de s'en approcher; qu'ils pour-

roient se mettre sous leur pointe à couvert des traits des assiégés; qu'il seroit très-difficile, peut-être même impossible de les en déloger : qu'à l'abri de ces pieux il leur seroit facile de se creuser un passage soûterrein pour s'introduire dans la fortereſſe.

Le même Chef leur dit, que ces places n'étoient jamais emportées de vive force; qu'on ne parvenoit presque point à s'en emparer que par surprise. Lorsque l'ennemi s'est rendu maître de la campagne, il convertit ordinairement le siége de la place en blocus. Il intercepte au dehors toute communication avec les assiégés, qui, ne recevant plus de subsistance, sont exposés à éprouver toutes les horreurs de la faim. Ils ne manquent jamais alors de sortir de la place & de tenter le sort des armes: souvent une victoire complette, remportée par les assiégeans, occasionne la ruine entiere de ce district, & tous ceux qui sont tués ou faits prisonniers, deviennent la nourriture des vainqueurs.

Les Anglois, après avoir fait une provision suffisante d'eau & de bois, se remirent en mer & continuerent à prolonger la côte orientale de la nouvelle

Zélande. Le ſept Février mil ſept cent ſoixante-dix, le flot les porta rapidement contre une chaîne de rochers, qui partoit d'une Iſle voiſine. Dans ce moment le vent calma, & leur ſituation devint véritablement critique. Un Officier propoſa de refouler la marée, pour gagner un paſſage, que l'on appercevoit entre deux Iſles. Le rang qu'occupoit cet Officier, donnoit un certain poids à ſa propoſition, quoiqu'elle fût impraticable. Le Capitaine reſta dans l'irréſolution, &, pendant le débat qu'occaſionnoit la contratriété d'opinions, le vent porta le vaiſſeau ſi près des rochers, que la perte des Anglois paroiſſoit inévitable. Dans cette triſte conjoncture, ils laiſſerent tomber leur groſſe ancre, ce qui faiſoit leur unique reſſource. Après avoir filé cent cinquante braſſes de cable, ils virent avec la plus grande joie que le vaiſſeau venoit à l'appel de ſon ancre.

Si cet expédient leur eut manqué ils périſſoient ſans reſſource; ils auroient été obligés de conſtruire un nouveau bâtiment pour les tranſporter aux Indes Orientales; & ſi cette derniere reſſource leur avoit manqué ils auroient été forcés de

de passer le reste de leurs jours dans la nouvelle Zélande, continuellement exposés à la barbarie des Antropophages.

Peu de tems après ils apperçurent un détroit, que les naturels du pays leur assurerent être navigable dans toute son étendue, ajoutant qu'un canot du pays pouvoit faire le tour des côtes, de la division de la côte méridionale de la nouvelle Zélande, en moins de quatre jours.

Ils résolurent, d'après cet éclaircissement, de tenter l'entreprise, gouvernerent sur le détroit, le passerent, firent voile au Nord jusqu'à ce qu'ils eussent doublé le cap Turmagin. Ils dirigerent ensuite leur course vers le Sud, dans le dessein de reconnoître les côtes de l'autre division de la nouvelle Zélande. La saison la plus orageuse dans ces mers approchoit; l'air devenoit chaque jour plus froid; ils commençoient à désespérer de trouver un passage de ce côté.

Le neuf Mars, le soleil, en se levant, leur montra un banc de rochers, qui n'étoit qu'à un demi-mille de leur vaisseau: ces rochers sont à vingt milles au Sud-Est de l'extrémité méridionale de la nouvelle Zélande. Le dix du même

mois ils parvinrent enfin à doubler la pointe méridionale, qui eſt par les quarante-ſept degrés, trente minutes de longitude occidentale, Méridien de Londres. Ils reprirent alors leur route vers le Nord avec un vent favorable : la terre, le long de cette côte, n'offre qu'un aſpect horrible. Ce n'eſt qu'une chaîne de montagnes, taillées à pic, qui élevent juſqu'au ciel leur cime, couverte de neiges. Les rochers qui leur ſervent de baſe ſont par-tout eſcarpés, & en rendent les bords inacceſſibles. Les Anglois ne virent rien qui leur annonçât que ce triſte lieu fût habité.

Le vingt-ſix du même mois ils entrerent dans un bras de mer, bordé d'Iſles des deux côtés, où l'on trouve trente-ſix braſſes d'eau à un mille du rivage. En gouvernant au Sud-quart-Sud-Oueſt, ils allerent mouiller ſur la rive droite de la baïe de l'Amirauté. Après avoir affourché leur vaiſſeau, ils ſongerent à renouveller leurs proviſions d'eau & de bois. Cette contrée eſt couverte de bois & entrecoupée de pluſieurs ruiſſeaux, & la côte eſt ſi poiſſonneuſe, qu'avec les lignes on prit beaucoup plus de poiſſon qu'il n'en fal-

ge. Les Anglois découvrirent une vieille cabane au pié d'une montagne, voiſine de la baïe.

Il y avoit près de ſix mois que les Anglois navigeoient autour de la nouvelle Zélande : ils en avoient pris tous les relevements : ils découvrirent que c'eſt une Iſle, dont la longueur a près de trois cents lieues, & qui a pour habitans des Antropophages, accoutumés dès leur tendre jeuneſſe au carnage & aux horreurs de la guerre, & peut-être les hommes qui craignent le moins les dangers.

Une remarque qui étonna les Anglois, c'eſt que le langage des peuples de la nouvelle Zélande, eſt, à quelque différence près, le même que celui des habitans de l'Iſle *Taiti*, dont nous parlerons dans la ſuite. Il y a, dit l'Auteur de ce voyage, plus d'analogie entre ces deux langues, qu'entre celles de pluſieurs Provinces d'Angleterre. On peut conclure delà que l'un de ces deux pays a été peuplé par l'autre. Ils ſont cependant ſitués à plus de ſix cents lieues de diſtance, & l'Océan ſeul les ſépare. Il eſt difficile de croire, que

ceux d'un pays ayent entrepris de traverſer cette immenſe étendue de mer dans des pirogues, qui ſont les ſeuls bâtimens dont ils ayent jamais fait uſage. En examinant même ces deux Nations de près, on pourroit trouver encore quelque analogie dans leurs mœurs quoiqu'elles paroiſſent au premier coup-d'œil très-différentes entr'elles.

Les habitans de la nouvelle Zélande, loin de pratiquer l'uſage de la circonciſion, regardent ce qu'on coupe dans cette cérémonie, comme une choſe ſi néceſſaire, qu'ils l'attachent pardevant avec une ligature, & c'eſt une coutume, généralement reçue parmi eux, à l'égard des enfans mâles, nouveaux nés. C'eſt chez eux comme à Taiti, une parure, de ſe peindre les feſſes de couleur bleue, & de la tracer en ligne ſpirale. Ils piquent la peau & font entrer cette couleur dedans. Ils ont encore l'uſage de porter la barbe & d'attacher leurs cheveux ſur la tête.

Les Zélandois ſont d'une couleur plus bronzée que ceux de Taiti. On remarque chez les uns & chez les autres le même penchant à la friponnerie. Les Zélandois ſont beaucoup plus coura-

geux que les habitans de Taiti. Il eſt impoſſible de peindre le degré de fureur auquel ils ſe livrent dans les harangues qu'ils prononcent, lorſque, dans leurs jeux guerriers, ils veulent peindre un combat.

Leurs habillements ſont d'une étoffe, faite avec l'écorce d'une eſpece de plante qui eſt très-ſoyeuſe. Cette étoffe eſt tiſſue, de maniere que les fils qui ſervent de chaîne, & à travers leſquels ils paſſent la trame, ſont à trois lignes de diſtance les uns des autres. Leur habit eſt une tunique attachée ſur les épaules avec des cordons; elle leur deſcend juſqu'a la chûte des reins: les bordures de cette tunique ſont brodées & ornées de franges de poils de chien: les deſſeins de la broderie ſont des figures bizarres, nuancées de couleurs brunes & noires. Les ceintures dont ils ſe ſervent pour ſe couvrir les parties naturelles, ſont faites de brins d'une herbe très-forte & tiſſus enſemble.

L'uſage de faire bouillir les viandes eſt inconnu chez ces peuples: leur maniere ordinaire de les préparer eſt de les rôtir dans un four ſoûterrein.

Leurs principales armes ſont la lance, la javeline, le patty-petow, qui eſt

une lance à deux tranchans, faite de bois de fer, d'os, ou de pierre, qu'on a enchaſſée dans un manche : la hache d'armes, eſt auſſi de bois de fer : elle a un manche fort long. Les lances ſont du même bois : vers la pointe ils y attachent des houpes, faites de poil de chien.

Il eſt étonnant que l'arc & les fleches, qui ſont ſi communs parmi les habitans des Iſles voiſines, qui s'en ſervent même avec beaucoup d'habileté, ſoient abſolument inconnues à ces peuples, qui ſont naturellement belliqueux. Les Anglois leur en apprirent l'uſage.

On pourroit regarder cette circonſtance, dit notre Auteur, comme une forte préſomption, que ce ſont les habitans de la nouvelle Zélande qui ont peuplé l'Iſle de Taiti ; que le hazard fit connoître à ceux de cette nouvelle colonie l'uſage de l'arc ; que trouvant cette arme plus avantageuſe que celles dont ils ſe ſervoient ordinairement, ils en prirent inſenſiblement l'uſage, & ſe perfectionnerent peu-à-peu dans l'art de s'en ſervir. Ces Inſulaires ſont les archers du monde les plus adroits. Il ne ſeroit pas vraiſemblable que les habitans de la

nouvelle Zélande eussent abandonné ces armes offensives, de beaucoup préférables aux leurs, si l'invention leur en avoit été connue.

Les instruments de guerre des habitans de la nouvelle Zélande, sont des trompettes qui rendent un son rauque & lugubre : elles ont près de deux piés de long : dans le milieu de la concavité, qui est extrémement applatie, se trouve une large ouverture. Chaque particulier porte un sifflet au cou : il est fait d'un petit morceau de bois creusé, ouvert à chaque bout, & a deux autres trous dans sa longueur. Ces Sauvages se servent de peignes d'os ou de bois : la denture en est longue & grossiere.

Les Anglois virent à plusieurs d'entre-eux de petites pierres, de couleur jaunâtre, sur lesquelles étoient gravées des demi-figures humaines, mais dans un goût groteſque. Ils s'attachent ces pierres au cou. Leurs pendants-d'oreilles sont aussi de petites figures de pierres ou de bois : quelques-uns les composent des dents de leurs parents morts. Les instruments dont ils se servent pour la pêche n'ont rien de remarquable, ils re-

ſemblent à ceux des habitans des autres Iſles.

Les proviſions d'eau & de bois étant faites le trente-un Mars de la même année, les Anglois appareillerent de la baie de l'Amirauté & firent route au Nord, quelques degrés à l'Oueſt, prenant leur point de départ d'une pointe, qu'ils nommerent le *Cap Farewell*. Leurs dernieres inſtructions portoient que leur route, pour retourner en Angleterre, ſeroit par le cap Hormor, & qu'ils pourroient, s'il étoit néceſſaire, relâcher aux Indes Orientales.

Pendant les dix-ſept premiers jours de leur départ de la nouvelle Zélande, leur navigation ne parut mériter aucune obſervation particuliere. Ils gouvernerent ſur la nouvelle Hollande : le dix-huit Avril, jugeant, par leur eſtimation qu'ils n'étoient pas loin de la terre, ils ſerrerent leur perroquet & reſterent en travers toute la nuit : ils voulurent ſonder le fond, mais ils n'en trouverent point avec une ligne de cent trente braſſes.

Le lendemain, étant par les trente-ſept degrés, cinquante minutes de longitude, à l'Oueſt du cap Farewell, ils

découvrirent la côte de la nouvelle Hollande.

ARTICLE XIX.

Seconde addition à la nouvelle Hollande.

PENDANT qu'on imprimoit ce volume, le Journal du voyage de MM. Banks & Solander nous eſt tombé entre les mains : nous l'avons lu avec empreſſement, & nous avons cru devoir orner cet ouvrage des remarques intéreſſantes qu'ils ont faites dans leur route. C'eſt dans cette idée que nous avons donné une addition à la nouvelle Zélande ; c'eſt encore dans la même idée que nous ajoutons ce qui va ſuivre, à ce que nous avons dit de la nouvelle Hollande. Le lecteur ne peut que nous ſavoir gré du deſir que nous marquons de ſatisfaire ſa curioſité.

Les Anglois, après avoir parcouru toutes les côtes de la nouvelle Zélande, comme on vient de le dire dans l'article précédent, mirent à la voile pour ſe rendre à la nouvelle Hollande. Le

vingt Avril mil ſept cent ſoixante-dix, ils virent l'apparence d'une Iſle dans le Nord-Nord-Oueſt. Le lendemain, ils apperçurent des feux ſur le rivage, virent une haute montagne, qu'ils nommerent le *Cap Dromadaire*, à cauſe de ſa reſſemblance avec le dos de cet animal. Ce cap eſt ſitué par les trente-ſix degrés, vingt-une minutes de latitude méridionale, & cent cinquante degrés, vingt-huit minutes de longitude à l'Eſt du Méridien de Londres. Dans l'après midi ils eurent la vue de deux petites Iſles, qui leur reſtoient à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, & à la diſtance de deux lieues. Le Dimanche, vingt-deux du même mois, ils apperçurent les Inſulaires qui allumoient des feux le long de la côte. La terre s'étendoit au Nord, quelques lieues Eſt: il la côtoyerent, dans l'intention de mouiller à la premiere baïe. Le Vendredi ſuivant ils eſſayerent de deſcendre à terre avec leur chaloupe; mais une lame, qui battoit toute la rive, leur en défendit l'accès. Le lendemain ils découvrirent une baïe dans le Nord-quart-Nord-Eſt, & mirent le cap deſſus; avec la précaution d'envoyer leurs canots en avant pour

ſonder. A une heure après-midi ils y mouillerent par ſix braſſes & demie d'eau, fond de ſable ; mais au moment que les canots vouloient aborder, pluſieurs Indiens avancerent ſur le rivage : deux d'entr'eux, armés de boucliers & de lances, s'oppoſerent à la deſcente. On tira ſur eux quelques coups de fuſils, chargés à dragées. Se ſentant bleſſés, & voyant que leurs compatriotes les avoient abandonnés, ils ſe retirerent, mais à petits pas du côté de leurs cabanes, qui étoient dans des buiſſons. Ils firent face, avec un courage incroyable, pendant tout le chemin : ils faiſoient cette lente retraite pour donner à leurs femmes le tems de ſe retirer dans les bois, avec leurs enfans & tous leurs uſtenſiles de ménage. Dès qu'ils s'apperçurent qu'il ne reſtoit plus rien à emporter, ils tournerent le dos & prirent la fuite.

Il eſt difficile d'imaginer quelque choſe de plus miſérable que leurs habitations : elles rappellerent aux Anglois l'idée de ces chétives cabanes des habitans de la terre de feu : elles ſont conſtruites avec quelques pieux, qui ſe croiſent à quatre ou cinq piés au-deſſus de

terre, & couvertes de morceaux d'écorce d'arbres, posés à côté les uns des autres, sans aucune liaison. Les habitans de cette côte sont noirs & entiérement nuds. Ils different des Negres d'Afrique, en ce qu'au lieu d'avoir de la laine sur la tête, ils ont de longs cheveux lissés. Les Anglois observerent qu'ils portoient sur leur poitrine des figures grotesques & grossiérement dessinées : ils se barbouillent le reste du corps avec une couleur blanche.

Leurs armes sont la lance, le bouclier, & des sabres de bois de fer. Les lances sont d'un bois très-leger, mais armées d'une longue pointe d'os très-aiguë : les arêtes en sont garnies de petites pointes, qui rendent les blessures plus dangéreuses, même mortelles. Les Anglois découvrirent dans ces lances des jointures, unies par une espece de ciment résineux. Ces Sauvages ont en outre d'autres especes de lances, dont les pointes sont la fourche, & qui leur servent à attrapper les poissons.

Leurs boucliers peuvent avoir trois piés de long, sur environ douze pouces de largeur. Ils sont d'une forme ovale, couverts en dedans & attachés à un man-

che. Dans quelques-uns de ces boucliers on remarque de petits trous, qui ſervent à obſerver les mouvements des ennemis.

Ces Sauvages, en ſe retirant dans les bois, laiſſerent ſur le rivage deux ou trois pirogues : leur ſtructure étoit de la plus grande ſimplicité : elles étoient compoſées de l'écorce d'un demi-tronc d'arbre, nouées à chaque extrémité avec des liens, compoſés d'un bois blanc, & très-flexible. Pour empêcher cette écorce de ſe rouler, les Sauvages mettent, au milieu des piéces de bois qui la traverſent. Chaque pirogue peut avoir dix piés : les pagayes ſont des rames courtes, dont le bout a trois pouces de largeur. Le Sauvage qui eſt dedans en tient une de chaque main, & vogue avec une extrême célérité. Quoique ces pirogues ſoient d'une bien mince valeur, les Sauvages ne vouloient cependant pas les perdre : ils épierent le moment du départ des Anglois, pour ſaiſir l'occaſion de tranſporter leurs pirogues dans un autre endroit.

Il paroît que ces Inſulaires n'ont d'autre nourriture que le poiſſon, qui eſt très abondant ſur cette côte. On y pê-

che une eſpece de Raye, qui peſe entre deux & trois cents livres: elle porte ſur la queue un aiguillon: on lui donne le nom de *Paſtenague* ou de *Glorieuſe*. Comme ces Rayes nagent ordinairement dans les eaux les plus baſſes, il eſt fort aiſé de les avoir. Les Anglois en prirent une quantité prodigieuſe.

On trouve deux eſpeces de Rayes, qui portent ſur la queue un aiguillon dentelé: on les nomme Paſtenagues, en latin *Paſtinaca*. Toutes les deux ſont citées dans Rondelet: l'une eſt la Paſtenague: proprement dite *Paſtinaca*: l'autre eſt la Glorieuſe, *Aquila*.

Le rivage où les Anglois aborderent, n'offre d'abord qu'un terrein ſabloneux & ſemé de rochers en différents endroits; mais la contrée qui eſt adjacente à cette baïe paroît unie, médiocrement élevée, couverte de bois, dont les clairiaires permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une aſſez grande étendue de pays. La verdure, les plantes, qui pouſſent en abondance ſur toute la ſurface de cette terre, annoncent ſa fertilité. Entre les différents végétaux q'on y rencontre, la plus commune eſpece eſt celle qui produit la réſine, qui

eſt nommée par les Naturaliſtes ſang de dragon.

Les Anglois obſerverent la fiente d'un animal, qu'ils nommerent *Endeabour*. Un lévrier qu'ils avoient donna la chaſſe à un petit animal; mais il ne put l'attrapper. Ils virent quantité de corneilles, de coqs de bruyeres, & un oiſeau, dont le plumage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté. Cet oiſeau eſt de l'eſpece du loriot : les Anglois l'appellerent loriquet.

Le Capitaine Cook, accompagné de pluſieurs Officiers & des ſoldats de la Marine, pénétra dans la contrée. Il avoit deſſein de rencontrer quelques Indiens, de les attirer par toutes ſortes de careſſes & de les renvoyer à leurs compatriotes avec des préſens d'étoffes & d'autres bagatelles, eſpérant que cette marque d'amitié les engageroit à ſe rendre plus familiers & à faire quelque échange. Il battit la campagne ſans appercevoir un ſeul Indien ſur ſa route. Avant de retourner à bord il laiſſa dans une cabane vuide, & récemment abandonnée, quelques piéces d'étoffe, des ceintures, des peignes, des miroirs, &c.

mais, ce qui les étonna beaucoup, c'eſt que ces préſens ne furent pas emportés pendant le ſéjour des Anglois dans la nouvelle Hollande, quoique les Indiens fuſſent allés dans cette cabane, même à pluſieurs repriſes, comme les Anglois eurent ſujet de le croire.

Quelques jours après les Anglois envoyerent à la pointe de la baïe un bateau armé, & commandé par deux Officiers, dans l'intention d'y faire la pêche. A leur arrivée ils trouverent pluſieurs Indiens, qui, les ayant apperçut, formerent un parti, égal en nombre, à ceux qui étoient dans le bateau. Ce parti s'avança vers les Anglois, tandis que les autres jettoient leurs armes & s'éloignoient : ceux qui avançoient vers les Anglois, ne furent pas plutôt arrivés ſur le bord du rivage, qu'ils les défierent au combat. Le défi n'étant pas accepté, ils choiſirent d'eux d'entr'eux, qui propoſerent un combat ſingulier, en faiſant ſigne aux Anglois d'envoyer deux des leurs pour ſe meſurer avec ceux qui ſe préſentoient : le reſte de la troupe ſe retira, pour ôter tout ſoupçon de perfidie de leur part. Voyant que ce

nouveau défi étoit encore rejetté, ils s'en allerent.

Bien-tôt il en parut une nouvelle troupe ſur le rivage. Un Officier tira un coup de fuſil dans un arbre, à quelque diſtance du lieu où étoient les Sauvages, pour leur prouver qu'il étoit aiſé de les atteindre à une diſtance aſſez éloignée. Ce coup de fuſil les étonna beaucoup : il ne leur cauſa cependant aucune frayeur ; ils firent ſigne au contraire qu'ils deſiroient qu'on recommençât, ce qui fut exécuté à leur grande ſatisfaction. Ils en obſerverent les effets avec une nouvelle ſurpriſe, & ſe retirerent enchantés du ſpectacle que les Anglois leur avoient donné.

Les Officiers prirent la réſolution de revenir par terre au travers des bois, & ordonnerent au canot d'aller les attendre à un endroit qu'ils lui déſignerent. A peine avoient-ils fait deux milles dans les terres, que les Sauvages, au nombre de vingt-deux, ſe mirent à leur pourſuite. Lorſque les Anglois faiſoient face, les Indiens s'arrêtoient : ils étoient toujours prêts à fuir, lorſqu'on alloit à leur rencontre ; mais dès qu'ils voyoient les Anglois reprendre leur route, ils ſe

mettoient encore à les poursuivre. Cette manœuvre dura jusqu'à ce que les Anglois fussent arrivés à l'endroit où les gens de l'équipage étoient occupés à couper du bois. Là, ils furent joints par plusieurs Anglois, qui s'étoient amusés à chasser. Un des Officiers proposa d'employer contre les Indiens un stratagême, qui manqua d'être funeste aux Anglois mêmes.

Il conseilla de s'approcher aussi près des Indiens, qu'ils le souffriroient, sans se retirer; de feindre alors de la frayeur, de fuir avec précipitation, pour les engager dans une poursuite téméraire; ce qui ne manqueroit pas de fournir l'occasion de les environner & d'en saisir quelqu'un.

Les Indiens se conduisirent comme s'ils avoient prévu le piége qu'on vouloit leur tendre. Les Anglois avoient à peine parcouru, en fuyant, l'espace de six toises, que les Indiens coururent dessus & leur lancerent une grêle de javelines en poussant des cris terribles. Un Officier Anglois entendant ces cris, tourna la tête: voyant le danger qui le menaçoit, il se sauva derriere un arbre, qu'il eut même peine à atteindre, quoi-

tance. Une de ces javelines s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter ; une autre entra assez avant dans l'arbre qui le couvroit. Entre plusieurs autres qui tomberent en différents endroits, une alla s'attacher aux branches d'un arbre, & précisément au-dessus de la tête de l'Anglois qui avoit couru avec le plus de vîtesse, & qui étoit le plus éloigné des Indiens : il étoit même à plus de cent cinquante pas d'eux. Une autre lui passa entre les jambes & entra dans la terre. Après cette attaque, les Indiens, loin de songer à continuer de poursuivre les Anglois, se retirerent avec la plus grande précipitation dans le bois : les Anglois ramasserent les lances & retournerent au vaisseau.

Après avoir fait leur provision d'eau & de bois, les Anglois quitterent cette baïe, à laquelle ils donnerent le nom de *Pastenagues*, à cause du poisson qui s'appelle ainsi, & qui s'y trouve en très-grande quantité. Elle est, par les trente-quatre degrés de latitude australe, & les cent cinquante-quatre, quarante-sept minutes de longitude orientale du Méridien de Londres. Ils firent voile

au Nord, quelques degrés à l'Eſt, en prolongeant la côte de la nouvelle Hollande à quelques milles du rivage, pour ſe mettre en état d'en prendre tous les relevements, ſe procurer la facilité de faire de l'eau & du bois lorſqu'ils en auroient beſoin, & d'établir, s'il étoit poſſible, un commerce avec les naturels du pays, d'autant plus qu'ils ne pouvoient ſe promettre de s'ouvrir un paſſage à la mer des Indes avant d'être arrivés au neuvieme ou au dixieme degré de latitude méridionale.

Après avoir paſſé entre pluſieurs petites Iſles, étant par les vingt-ſept degrés, quarante-ſix minutes de latitude auſtrale, & deux degrés, dix-huit minutes de longitude à l'Eſt de la baïe des Paſtenagues, ils découvrirent, de l'avant du vaiſſeau à bas-bord, des briſans qui s'étendoient vers l'Eſt. A la vue de ces écueils ils changerent leur route & gouvernerent à une plus grande diſtance du rivage juſqu'à huit heures du ſoir : alors ils trouverent ſoixante-ſept braſſes de profondeur. Voyant que cette chaîne de rochers étoit d'une étendue plus conſidérable qu'ils ne l'avoient d'abord imaginé, ils continuerent

de gouverner au Nord. La terre paroiſſant ſe terminer par une pointe au Nord-Oueſt, ils mirent le cap deſſus & virent bien-tôt une nouvelle chaîne de briſans qui s'étendoit l'eſpace de pluſieurs milles. Ils avoient alors ſeize braſſes de fond ; mais cette profondeur diminua juſqu'a ſept & demie, & augmenta enſuite juſqu'à onze. Ils étoient alors à la latitude de vingt-quatre degrés, vingt-ſix minutes Sud. Ils paſſerent enſuite ſur l'extrémité d'un banc de ſable, & obſerverent que la terre s'étendoit un peu à l'Oueſt. Le calme étant ſurvenu avec la nuit, ils trouverent que le courant leur faiſoit faire un nœud & demi par heure au Sud-Oueſt.

Ils mouillerent enſuite par huit braſſes d'eau, & obſerverent que la marée ne montoit & ne baiſſoit au-delà de deux piés. Ils continuerent enſuite leur route, en côtoyant toujours le rivage, & découvrirent une grande baïe, dans laquelle ils paſſerent la nuit à l'ancre, par cinq braſſes de fond. Cette baïe eſt, par les vingt-quatre degrés de latitude auſtrale : ſa pointe ſeptentrionale eſt bordée de briſans, qui s'étendent fort

au large. Ils remirent à la voile, en ſe conſervant à la même diſtance du rivage, paſſerent à travers des bancs de ſable, des chaînes de rochers à fleur-d'eau & de petites Iſles. Ils firent enſuite route au Nord-Oueſt, entre la nouvelle Hollande & une chaîne de rochers à fleur-d'eau, de bancs de ſable & d'Iſles, bordées de grands arbres, dont les branches s'étendoient en berceaux juſque ſur le rivage : ils allerent mouiller dans une baïe, qui eſt par les ſeize degrés, dix minutes de latitude auſtrale.

Ils quitterent cette baïe le lendemain & dirigerent leur route au Nord, quelques degrés à l'Oueſt, ſe trouverent, au bout de quelque tems, ſur des recifs. Le fond, qui avoit d'abord vingt-huit braſſes, diminua juſqu'à huit, & l'inſtant d'après ils échouerent.

Dans un ſi grand danger, ils ſe hâterent de ſerrer leurs voiles & de mettre dehors la chaloupe & les canots : mais les ſondes, priſes autour du vaiſſeau, leur donnerent la triſte conviction qu'ils étoient ſur un banc de roches qui couroit au Nord-Oueſt. Ils amenerent auſſi-tôt leurs baſſes vergues & leurs

mâts de hunes, & porterent une ancre vers le Sud; mais, voyant que le vaisseau talonnoit avec violence, ils en mouillerent une autre dans le Sud-Oueſt.

La nuit les ſurprit dans cette triſte ſituation : ils la paſſerent dans des inquiétudes terribles, croyant à chaque inſtant faire naufrage. Dès que les premiers rayons du ſoleil commencerent à les éclairer, leur premier ſoin fut de travailler à diminuer le poids de la charge du vaiſſeau. Ils jetterent leur eau, ſix de leurs plus gros canons, le bois de chauffage, le leſt de pierre & de fer, & toutes leurs menues proviſions.

Cette diminution de poids, quoique très-conſidérable, n'empêcha pas le vaiſſeau de faire une prodigieuſe quantité d'eau. Les Anglois firent alors toutes les diſpoſitions néceſſaires pour donner un libre jeu aux pompes du mât de miſaine. Vers le midi le vaiſſeau prit une forte bande à ſtribord : ce mouvement, qui ſembloit être le ſignal de leur ruine prochaine, les plongea dans de nouvelles allarmes. Pour ſe ſouſtraire à ce nouveau danger, s'il étoit poſſible, ils allongerent une petite ancre dans

l'Oueſt, frapperent des palans ſur les cables de deux ancres, virerent deſſus, &, par ce moyen, le vaiſſeau ſe trouva ſoutenu ſur ſes cinq ancres.

A quatre heures, la marée étant baſſe, ils s'apperçurent que le vaiſſeau [illegible]t à ſec en pluſieurs endroits ſur le roc, quoique le juſant n'eût baiſſé que de quatre piés. Cette nouvelle circonſtance étoit d'autant plus fâcheuſe, qu'ils ne voyoient aucun moyen de faire ſortir le vaiſſeau de deſſus le rocher où le moindre vent pourroit le briſer. Sur les neuf heures, le vaiſſeau ſe redreſſa & l'on parvint à le mettre à flot; alors filant le cable d'afourche & la petite ancre, qui furent l'un & l'autre perdus, on porta en avant la groſſe ancre & celles de côté.

Il ne reſtoit aux Anglois qu'une foible lueur d'eſpérance; ils voyoient l'eau augmenter continuellement, malgré l'uſage des pompes. Dans cette triſte conjoncture, ils ſe croyoient, au moment de couler à fond, ſur leurs ancres: ils n'avoient d'autre reſſource que de ſe réfugier ſur les rochers, à moins qu'une criſe ne vint à leur ſecours pour les approcher du rivage, où ils auroient ſauvé du naufrage tout ce qui auroit pu leur

ſervir

ſervir à conſtruire une petite barque, avec laquelle ils auroient tâché de ſe rendre aux Indes Orientales, dans quelques établiſſements Européens.

Ils enviſageoient déjà cette affligeante perſpective comme leur unique reſſource, lorſque, contre leur attente, ils réuſſirent à boûcher les voyes d'eau, au point que le jeu d'une ſeule pompe ſuffiſoit pour en arrêter le progrès : bien-tôt il s'éleva un vent favorable, qui leur permit de mettre à la voile & de gagner le rivage de la nouvelle Hollande. Leurs canots, envoyés à la recherche d'un havre, en découvrirent un au Nord - Oueſt, à la diſtance d'environ trois lieues. Ils s'y rendirent promptement ; mais ils en trouverent le paſſage ſi étroit qu'ils n'oſerent s'y engager, avant d'avoir fait marquer, par des bouées, la direction du canal. Le vent, qui, heureuſement pour eux, avoit calmé pendant qu'ils étoient ſur les rochers, commença à fraîchir avec tant de force, qu'ils furent obligés de reſter à l'embouchure pendant près de trois jours : malgré toutes leurs précautions ils furent même deux fois pouſſés dans le paſſage.

Lorſqu'ils y furent entrés, avec le deſſein de le paſſer, ils conduiſirent leur vaiſſeau à côté d'un banc voiſin de la rive ſeptentrionale d'une riviere, où ils l'amarerent. Ils ſe féliciterent tous alors d'être échappés à un naufrage qui leur avoit paru comme certain. Après avoir mis le vaiſſeau en ſûreté : ils firent immédiatement dreſſer leurs tentes, pour y tranſporter les malades & les traiter plus commodément. Ils commencerent enſuite à décharger leurs bagages & leurs proviſions pour échouer le vaiſſeau ſur le banc, afin de pouvoir l'examiner & réparer ſes voies d'eau. Ils trouverent quatre de ſes bordages enfoncés, & une grande partie de ſon doublage & de ſa fauſſe-quille emportée ; mais ils virent, avec le plus grand étonnement, que la pointe d'un rocher, qui avoit pénétré dans le vaiſſeau, s'y étoit briſée, & avoit par-là cauſé leur ſalut : ſi ce morceau de roche, qui avoit fait une ouverture conſidérable dans le fond du vaiſſeau, ne ſe fût pas en même-tems détaché de ſa baſe, n'y fût pas demeuré comme enchaſſé, & n'eût pas empêché l'eau de s'y précipiter, le vaiſſeau auroit ſur le champ coulé à fond.

Vaiſſeau ſauvé du naufrage par un événement ſingulier.

Lorſqu'il fut radoubé, on s'occupa des moyens de le mettre à flot : pour cet effet on l'environna de tonneaux, liés aux agrès, aux bords par des piéces de bois qui paſſoient ſous la quille ; cependant on ne put en venir à bout, ſans le ſecours de la marée, qu'on fut obligé d'attendre pluſieurs jours. Les Anglois profiterent de ce tems pour envoyer leurs canots à la recherche d'un autre paſſage. Ils ne tarderent pas à revenir, & apporterent la nouvelle agréable qu'ils en avoient trouvé un plus facile & plus ſûr que celui où l'on étoit : ils échouerent encore leur vaiſſeau ſur un banc, proche d'une riviere, de maniere à pouvoir viſiter ſon derriere ; mais le trouvant très-peu endommagé dans cette partie, ils retournerent dans leur premiere poſition : alors ils s'occuperent à repaſſer leur gréement & à rembarquer leurs munitions. Pendant ce tems le maître prit trois tortues, peſant chacune trois cents livres.

Pendant le ſéjour que les Anglois firent dans ce havre, ils employerent toutes ſortes de moyens pour lier avec les Indiens : ils réuſſirent en partie à

leur prouver leurs bonnes intentions & à les engager à s'approcher d'eux. Ces Indiens ſont d'une médiocre ſtature ; il y en a même très-peu dont la hauteur excede cinq piés : leur taille eſt fort déliée, ce qui les rend fort agiles & très-legers à la courſe. Preſque tous ont le nez plat, les lévres épaiſſes & les jambes tournées en dehors, comme les Négres d'Afrique. L'ignorance & la pauvreté ſemblent être leur partage. Ils ſont bornés aux ſimples néceſſités de la vie, même aux choſes les plus néceſſaires. L'uſage du pain leur eſt abſolument inconnu, & tout ce qui peut en tenir lieu dans les différents autres pays : lorſque les Anglois leur en préſenterent ils refuſerent d'en manger. Ils ſont tous de couleur bronzée, tout nuds : leur malpropreté annonce leur miſere. Leur principale nourriture eſt le poiſſon, qu'ils font rôtir avec des broches de bois, fichées dans la terre auprès du feu. Leur langage ne manque point d'harmonie, mais il differe de tous ceux que les Anglois avoient entendus juſqu'alors.

Leurs femmes ne parurent point, ce qui donna lieu aux Anglois de croire

qu'ils en étoient jaloux. Les hommes en général ſe percent la cloiſon des narines & y inſerent un os de cinq ou ſix pouces de longueur, qu'ils portent comme un ornement, ce qui paroît, aux yeux de ceux qui n'y ſont pas accoutumés, burleſque, même ridicule. Il eſt cependant certain que nous avons parmi nous des modes, qui paroîtroient tout auſſi ridicules à ces pauvres gens, que celle-ci nous le paroît. Les habitans de la nouvelle Hollande ſe percent encore les oreilles pour y attacher des os, de la même longueur que ceux qui ſont à leur nez.

Pluſieurs de ces Inſulaires vinrent dans l'endroit où les Anglois avoient dreſſé leurs tentes pour en examiner la conſtruction; mais elles étoient déjà abbatues, & tous les bagages avoient été tranſportés à bord, à l'exception d'une marquiſe & de quelques munitions. Ces Indiens prirent chacun un tiſon, & firent leurs efforts pour répandre la flâme de toutes parts & embraſer la campagne. Ils y réuſſirent avec tant de facilité & de promptitude, que les Anglois eurent beaucoup de peine à préſerver de cet incendie ſubit leurs linges

& leurs filets, qui étoient étendus par terre. Le Capitaine Cook, outré d'indignation, en bleſſa pluſieurs : quelques heures après ils revinrent autour des Anglois, mais ils furent tranquilles.

Le tems ayant été contraire pendant pluſieurs jours, les Anglois furent obligés de reſter plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendus. Si-tôt qu'ils le trouverent favorable ils leverent l'ancre, ſe firent remorquer par leurs bâtimens à rames. L'embouchure de ce cette riviere eſt par quinze degrès, vingt-ſix minutes de latitude auſtrale, & les cent quarante-trois, cinquante-huit minutes de longitude.

En ſortant de la riviere, ils mirent à la voile & allerent mouiller par quinze braſſes de fond. Le vent ayant fraîchi d'une maniere conſidérable de la partie du Sud-Eſt, ils reſterent à l'ancre, juſqu'au ſix qu'ils appareillerent, & firent le Nord-Eſt-quart-Eſt. A quatre heures après midi, ils apperçurent dans le Nord-Eſt-quart-de-Nord, une petite Iſle de ſable, ſur une bâture, à la diſtance de quatre milles, & de l'avant au vaiſſeau, une chaîne de briſans. A la vue de ces écueils ils louvoyerent à petits bords :

leurs canots, qui ſondoient continuellement, ne trouverent, ſur la partie la plus voiſine de la bâture de l'Iſle, que ſix piés d'eau. Ils laiſſerent tomber leur groſſe ancre & filerent ſur le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée baſſe, ils chercherent un paſſage du haut des mâts; mais leurs peines furent inutiles. Sur le ſoir, voyant que le vaiſſeau commençoit à chaſſer, ils laiſſerent tomber une autre ancre, amenerent leurs baſſes vergues & leurs mâts de hunes.

Ils reſterent dans cette poſition juſqu'à ce qu'un tems plus modéré leur permît de mettre à la voile. Ils avancerent vers un paſſage que le maître avoit découvert, gouvernerent entre les écueils & la côte, ſur environ dix-ſept braſſes de fond. Bien-tôt après ils apperçurent une terre baſſe dans le Nord-Oueſt: ils laiſſerent tomber l'ancre, & M. Cook ſe mit dans la chaloupe pour aller remarquer l'apparence d'un paſſage que l'on voyoit à l'Eſt. Le maître partit auſſi dans un canot, pour reconnoître un autre paſſage que l'on voyoit vers le Sud, entre pluſieurs Iſles & la nouvelle Hollande. Celui-ci revint ap-

porter la nouvelle, qu'il avoit trouvé aux environs de huit braſſes d'eau dans le canal.

Le lendemain on leva l'ancre, & le vaiſſeau paſſa entre deux récifs & ſix Iſles qui reſtoient au Sud-Eſt, à la diſtance d'un mille. Il rangea enſuite une bâture à ſept milles à l'Oueſt de la riviere Endeavor. Faiſant route au Nord, quelques degrés à l'Oueſt, les Anglois découvrirent une terre très-haute dans l'Oueſt Sud-Oueſt, & bien-tôt après une chaîne de rochers, qui s'étendoit à perte de vue. Alors ils tâcherent de s'élever de la côte; mais le calme ſurvint avec la nuit, & l'aurore les éclaira ſur les dangers auxquels ils étoient expoſés. A quatre heures du matin, ils virent, à une très-petite diſtance, les briſans, ſur leſquels la marée montante les entraînoit: en peu de tems le vaiſſeau ſe trouva dans les lames, à vingt toiſes des rochers: quoiqu'en ſondant on ne trouvât point de fond. Bien-tôt après on découvrit une petite ouverture entre les rochers; on s'efforça d'y tourner le vaiſſeau; mais la marée, qui étoit contraire, ne lui permit pas d'y arriver.

Le lendemain les Anglois réſolurent

de tenter ce paſſage, comme l'unique reſſource qui leur reſtoit dans cette triſte conjoncture : pour cet effet ils prolongerent une thouée dans l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'à l'entrée de l'ouverture, enſuite une autre dans le Sud-Oueſt-quart-Oueſt, cinq degrés à l'Oueſt : par ce moyen ils firent deux milles dans l'ouverture juſqu'au côté oppoſé, profitant de la marée montante qui leur étoit favorable. A quatre heures après midi ils laiſſerent tomber l'ancre par dix-neuf braſſes de profondeur : ils ſe trouverent alors, par les douze degrés, trente-huit minutes de latitude auſtrale, & cent quarante-trois, dix-ſept minutes de longitude orientale du Méridien de Londres. La variation de la bouſſole étoit de quatre degrés, neuf minutes à l'Eſt.

Ils firent enſuite voile en gouvernant à l'Eſt-Nord-Oueſt, au milieu de petites Iſles, de bas-fonds, de récifs à fleur-d'eau, & d'une quantité innombrable d'écueils de toutes eſpéces. Le lendemain ils firent route entre un large banc & la principale terre : continuant leur route au milieu des écueils, dont ce dangéreux paſſage eſt ſemé, ils obſerverent

pluſieurs ouvertures dans la côte, qui ſe préſentoient ſous l'aſpect de pluſieurs Iſles, dont quelques-unes paroiſſoient être à une grande diſtance. Ils approcherent enſuite d'un paſſage, qui, s'enfonçant dans les terres de la nouvelle Hollande, ſembloit la traverſer. Ils jetterent l'ancre dans le milieu de ce canal, à la diſtance d'environ un mille du rivage, par ſept braſſes d'eau, avec un très-bon fond.

Ils envoyerent un canot armé, aux ordres d'un Officier, pour reconnoître la côte. Arrivés ſur le ſommet d'une petite éminence, ils découvrirent la mer des Indes, & annoncerent à l'équipage cette heureuſe nouvelle par pluſieurs décharges de leur mouſqueterie, auxquelles on répondit par une décharge générale de l'artillerie du vaiſſeau.

Alors les Anglois prirent poſſeſſion de la contrée où ils ſe trouvoient, au nom de Sa Majeſté Britannique. Le lendemain ils appareillerent & gouvernerent au Sud-Oueſt-quart-Oueſt, traverſerent le détroit qui ſépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée, & qu'ils virent être les parties du même continent.

A la ſortie de ce détroit, qui eſt par les dix degrés de latitude auſtrale, & cent quarante-un, quarante minutes de longitude à l'Eſt de Londres, ils prolongerent le rivage de la nouvelle Guinée, dans le deſſein de prendre le relevement de cette côte.

Le trente Août mil ſept cent ſoixante-dix, ils eurent connoiſſance du cap *Walek*, ſitué par huit degrés, vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, & cent trente-ſix, cinquante minutes de longitude à l'Eſt du Méridien de Londres. Les terres de cette contrée ſont fort baſſes, & la mer eſt ſi peu profonde, qu'il ſeroit dangereux d'en prolonger le rivage de trop près. Le quatre Septembre ils côtoyerent les alentours du cap Saint-Auguſtin : ils trouverent les côtes ſi baſſes par-tout, qu'ils ne pouvoient les appercevoir bien diſtinctement que du haut des mâts, & ils ne purent approcher du rivage à une diſtance moindre d'une lieue.

Aux environs d'une place, déſignée ſur les cartes Hollandoiſes, ſous le nom de *Heerveer*, les Anglois deſcendirent dans une Iſle : ils eſpéroient trouver dans cette pattie de la contrée des ra-

fraîchiſſemens dont ils avoient un preſſant beſoin. Ils virent des cocotiers & des platanes qui croiſſoient en abondance : la terre leur parut fertile. A peine avoient-ils fait cent pas dans la contrée, que les naturels du pays, aſſemblés en grand nombre, commencerent à les attaquer. Ils lancerent ſur eux de longues fléches, ſans que les Anglois viſſent de quelle maniere ils s'y prenoient pour les tirer : ce qui leur cauſa plus de ſurpriſe, ce fut un inſtrument ſingulier qui leur étoit totalement inconnu, dont les Indiens faiſoient ſortir une prodigieuſe quantité de fumée, ſans exploſion, & ſans qu'on pût découvrir quel autre effet il pouvoit produire. Cette fumée reſſembloit tellement à celle du fuſil, que les Anglois qui étoient reſtés pour garder le canot, en furent allarmés. Comme ceux qui étoient deſcendus ſur le rivage ne ſe trouvoient pas en nombre ſuffiſant pour leur réſiſter, ils ſe retirerent.

Les diſpoſitions peu favorables où les Anglois trouverent les peuples de la nouvelle Guinée, & l'impatience où ils étoient de retourner en Europe, les engagerent à abandonner cette côte. Ils mirent à la voile, eurent, après un aſſez

court trajet, la vue de deux Isles, dont l'une étoit fort basse & très-étendue : la position de ces Isles fut cause que les Anglois les prirent pour celles d'*Arron* & de *Timorland*.

Le dix, ils découvrirent la pointe méridionale du cap Timor, où ils auroient relâché pour y prendre des rafraîchissemens, s'ils n'avoient craint que le gouvernement Hollandois ne les retint : cette crainte leur fit prendre la résolution de continuer leur route jusqu'à l'Isle *Sabée*.

Le dix-huit ils allerent mouiller dans une petite baie : ils y trouverent un Facteur Hollandois, qui y demeure ordinairement pour y acheter du ris & du rajas.

On trouve dans cette Isle des bufles, des moutons, de la volaille, & des fruits en abondance, & de la liqueur, que les habitants nomment *Toddi* : c'est une espéce de jus de palmier qu'on fait bouillir. Le Facteur Hollandois promit aux Anglois de leur faire avoir les provisions qui leur étoient nécessaires; mais il temporisoit toujours sous divers prétextes. Les Anglois imaginerent qu'il attendoit d'eux quelques présens ; en

conſéquence, ils lui donnerent un buffle qui leur coûtoit cinq guinées. Cette libéralité l'engagea à leur fournir tout ce qui leur étoit néceſſaire, & à leur permettre d'acheter autant de bufles qu'ils voudroient, pour le prix chacun d'un fuſil ou d'une bayonnette.

Après un ſéjour de deux ou trois jours les Anglois appareillerent de l'Iſle de Sabée, rangerent la côte méridionale de l'Iſle de Java, paſſerent le détroit de la Sonde, & arriverent à Batavia le neuf Octobre mil ſept cent ſoixante-onze. Ils crurent qu'il étoit néceſſaire d'y réparer les dommages que le vaiſſeau avoit ſoufferts: ils le diſpoſerent pour être caréné. Le fond en étoit tellement mangé des vers, & par les rochers ſur leſquels il avoit paſſé, que ſon épaiſſeur, en pluſieurs endroits, n'excédoit pas la huitieme partie d'un pouce.

Tout l'équipage avoit joui juſqu'alors d'une bonne ſanté dans les différents climats qu'il avoit parcourus, il n'étoit mort de maladie qu'un ſeul homme; mais la malignité de l'air de Batavia, ordinairement fatal aux Européens, ſe fit ſentir d'une maniere terrible à tous les Anglois qui y arriverent. Pluſieurs

en moururent : de ce nombre furent deux Insulaires, qu'ils avoient pris dans l'Isle de Taiti, comme nous le dirons par la suite.

Après un séjour d'environ trois mois à Batavia, les Anglois firent voile pour le cap de Bonne-Espérance ; mais, à peine furent-ils en mer, que la plus grande partie de l'équipage fut attaquée d'une dysenterie putride, qui fit de si furieux ravages, qu'il ne resta pas à bord six matelots en état de manœuvrer. Cette cruelle maladie leur enleva beaucoup de monde, & particuliérement M. Green, célebre Astronome, qui laissa les minutes de ses observations dans un désordre qui est assez embarrassant.

Ceux qui réchapperent de la maladie contagieuse, dont l'équipage avoit été attaqué, louerent une maison en arrivant au cap, où on leur fournit tous les secours que pouvoit exiger leur situation. Lorsqu'ils furent guéris, ils se pourvurent d'une quantité d'eau suffisante, & d'autres rafraîchissemens, remirent en mer, & firent route pour Sainte-Helene, suivant l'usage des vaisseaux de la Compagnie des Indes. Ils remirent à la voile, & arriverent aux

Dunes le quinze Juillet mil ſept cent ſoixante-onze, & revirent leur patrie, avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'ils en avoient été abſens pendant trois ans, & avoient eſſuyé les plus grandes fatigues pendant le cours de leur voyage.

EXTRAIT

D'UNE DISSERTATION sur la possibilité d'un Passage de la Mer du Nord ou Océan Atlantique dans la mer du Sud ou Pacifique, par les Mers septentrionales.

NOUS avons trouvé, à la fin du voyage de MM. Banks & Solander, une Dissertation si intéressante pour la Géographie, que nous croyons rendre service à nos Lecteurs en leur en donnant un Extrait. Nous le plaçons ici, parce que nous pensons qu'il doit suivre le voyage.

L'Auteur de cette Dissertation commence par prouver, qu'on ne doit pas s'en rapporter à ce qu'en disent les Russes, sur l'impossibilité de trouver ce passage. On a tort, selon lui, d'assurer que ces peuples sont plus endurcis au travail, au froid, & plus en état de se passer d'une multitude de choses que les autres Nations. Le Professeur Gme-

lin dit, que les habitans d'Yakouska, quoique nés dans un climat exceſſivement froid, ſont ſi pareſſeux, que, dès le commencement de l'hiver, ils s'enferment dans une chambre chaude & ſe tiennent preſque toujours au lit; qu'ils aiment mieux ſouffrir la faim que le froid, & qu'ils ne ſe levent que quand le beſoin de nourriture les y contraint.

Nos Européens, qui vont à la pêche de la baleine juſque vers le quatre-vingtieme degré, paſſent l'hiver au Fort Nelſon, où le froid eſt ſi violent qu'il fait fendre les bois, & ſurpaſſe de beaucoup celui de Yakouska. Ils hivernent même dans le Groënland, où ils ſont forcés de ſe paſſer d'une multitude de choſes néceſſaires à la vie.

En ſuppoſant même que les Ruſſes ſoient plus endurcis aux travaux pénibles que les Européens, le point le plus important pour la navigation eſt d'avoir des mariniers experts. On ne craint point d'aſſurer, que les meilleurs d'entre eux ſeroient les plus ignorans parmi les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois, &c. Toutes les relations qu'ils ont publiées de leurs

voyages ſur mer, prouvent qu'ils n'ont jamais eu la hardieſſe de s'écarter beaucoup des rivages. Un Officier Allemand, qui étoit à Petersbourg en 1762, écrivoit à un Gentilhomme Livonien, & lui marquoit que les Ruſſes, dans la moindre expédition qu'ils ont à faire ſur mer, perdent toujours beaucoup de monde & de navires. Selon cet Officier Allemand, toute leur ſcience conſiſte dans une miſérable théorie. Un pilote Ruſſe croit être très-habile lorſqu'il ſait nommer trente-deux vents & calculer combien de lieues un vaiſſeau a avancé dans un quart: au reſte, ces pilotes ont ſi peu de capacité, qu'on riſque de faire naufrage avec eux, même pendant le tems le plus favorable. S'il arrive que le vent change tout-à-coup, un Capitaine Ruſſe perd la tête; il tourne le navire & revient au même endroit d'où il étoit parti. Il ne ſait ce que c'eſt que louvoyer: auſſi-tôt qu'il l'entreprend, dans la vue de profiter du vent contraire, on eſt en grand danger de périr. On peut juger d'après cela ſi ces navigateurs ſont en état de chercher de nouveaux mondes.

Ce qui empêchera d'ailleurs les Ruſ-

ſes de réuſſir dans leurs navigations ſur la mer glaciale, c'eſt qu'ils ne ſe préparent à ces navigations qu'en Juin. Dans le mois de Juillet ils deſcendent le Lena. Les glaces qui ſe trouvent toujours dans cette ſaiſon entre les embouchures de ce fleuve, & la difficulté de naviger entre ſes Iſles, ſont cauſes qu'ils ne peuvent entrer en mer que le ſix, le treize ou le quinze du mois d'Août. Celui qui, juſqu'à préſent, a fait voile le plutôt, eſt parti le vingt-neuf Juillet, tems où tous les vaiſſeaux qui vont à la pêche de la baleine, à Spitzberg, ou vers le détroit de Davis, ſont de retour ou ſur leur retour; tems auquel nos vaiſſeaux, qui feroient route au Nord-Eſt, auroient achevé leur voyage juſqu'au-delà du cap Schalaginſkoi, ou bien ils n'en ſeroient pas éloignés, dans la ſuppoſition qu'ils euſſent rencontré beaucoup de difficultés ſur leur route. Les Ruſſes commencent leurs voyages lorſqu'il faudroit le finir: il n'eſt donc pas étonnant s'ils manquent toujours de réuſſir.

D'ailleurs, pour entreprendre ces voyages, ils conſtruiſent des chaloupes, les approviſionnent avec beaucoup

moins de ſoin que ne font les autres Nations. Si l'équipage eſt obligé d'hiverner quelque part ſur le rivage, ils conſtruiſent des cabanes & ſe nourriſſent des proviſions du vaiſſeau & du poiſſon qu'ils peuvent pêcher. Les autres peuples ſont expoſés aux mêmes inconvéniens, & l'on ne peut pas dire que les Ruſſes ayent de ce côté plus d'avantages qu'eux.

En partant vers le milieu de Mai, même le commencement de Juin, du cap Nord, en Norwege, tems où la petite mer d'eau-douce ſe trouve déjà libre, &, prenant le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, juſqu'au quatre-vingt ou quatre-vingt-cinquieme degré, ſelon que la mer ſeroit plus libre, le voyage ſeroit achevé en Août, & le cap Schalaginskoi paſſé avant le tems que les Ruſſes ont coutume de ſortir du Lena en pleine mer.

Un Auteur Ruſſe prétend, que cette route, que l'on cherche avec tant de ſoin, n'exiſte que ſur les cartes; mais il eſt aiſé de prouver qu'il ſe trompe. La route de l'Europe au Kamtſchatka a été parcourue en trois repriſes, il eſt vrai; mais elle a été parcourue, & il

ſeroit poſſible de la faire en un ſeul voyage. On lit dans les Tranſactions Philoſophiques, que vers l'an 1675, une ſociété de Marchands d'Amſterdam fit une tentative pour chercher le paſſage du Nord-Eſt. Elle équipa deux vaiſſeaux, qui, étant parvenus juſqu'au ſoixante-quinzieme degré de latitude, pouſſerent juſqu'à trois cents lieues de la nouvelle Zemble. Ces trois cents lieues à cette latitude feroient ſoixante-quinze degrés, qui, joints à quatre vingt-quinze, les auroient portés au cent ſoixante-dix-ſeptieme degré de longitude, &, par conſéquent, à la hauteur du cap Schalaginskoi; mais on prétend qu'ils n'allerent qu'au cent quarantieme degré, & qu'ils ne firent que cent quatre-vingt lieues. Dans ce cas, ils ſe trouverent à l'embouchure la plus orientale du Lena, & c'eſt à cette longitude qu'on a marqué, dans les cartes qui ont été faites après ce voyage, *hûc uſque Hollandi pervenerunt.* Ils paſſerent donc ce terrible cap de glaces à l'Oueſt du Taimura, qu'on dit être lié avec la nouvelle Zemble & Spitzberg par des glaces qui ne fondent jamais: cependant les Hollandois aſſurent, qu'ils trou-

verent par-tout une mer libre & profonde, comme l'Océan. Ces faits ſont avérés & prouvent que cette partie de la route a été parcourue.

Muller, dans ſon ouvrage intitulé, *Découvertes des Ruſſes*, prouve que l'on a fait la ſeconde partie de cette route. On tenta, dit-il, en 1647, de découvrir l'embouchure de l'Anadir, depuis le Kolima; mais on ne put réuſſir à cauſe des glaces, dont la mer fut remplie pendant l'été de cette année: cependant, loin de perdre l'eſpérance qu'on avoit conçue, le nombre de ceux qui favoriſoient ce projet, s'augmenta tellement, qu'on équipa ſept bâtimens pour le remplir. On ignore ce que quatre de ces bâtiments ſont devenus: les trois autres commencerent leur route le vingt Juin. La relation de ce voyage commence par le grand Iſthme; circonſtance qui mérite le plus d'attention. Cet Iſthme, dit Deſchonew, Chef des Cauſaques, l'un de ceux qui commandoient les vaiſſeaux, eſt différent de celui qu'on a trouve auprès de la riviere *Tſchukotſchia*, à l'Oueſt de la riviere Kolima. Sa poſition eſt entre Nord & Nord-Eſt, & tourne en cercle vers la

riviere Anadir. Vis-à-vis de l'Iſthme il y a deux Iſles peuplées : on peut aller à la voile depuis l'Iſthme juſqu'à la riviere Anadir, avec un bon vent, en deux fois vingt-quatre heures. Deſchenew alla à terre avec un de ſes camarades, eut une affaire avec les Tzchutskis, & ſon camarade fut bleſſé. Deſcheneuw, ayant remis en mer, perdit les autres vaiſſeaux de vue, fut pouſſé par les vents dans la mer, juſqu'au mois d'Octobre, & fit naufrage aux environs de la riviere Alotura.

Muller fait tous ſes efforts pour perſuader, que le cap Schalaginskoi ne peut ſe doubler ; cependant il convient que les trois vaiſſeaux de l'eſcadre Ruſſe l'ont fait. Ces vaiſſeaux ſortirent du Kolima, préciſément où ce cap commence, le vingt Juin, & la pointe de ce cap n'étant pas ſi éloignée de ſa naiſſance, que de l'embouchure de l'Anadir, où l'on peut, avec un bon vent, arriver en trois fois vingt-quatre heures : le cap fut ſans doute doublé avant le commencement de Juillet.

Ce voyage du Lena à l'Anadir, qu'on prétend être très-difficile, même impraticable, s'exécute par les vaiſſeaux Ruſſes

Ruſſes avec une promptitude, qui pourroit faire douter de l'exiſtence de ce terrible cap Schalaginskoi. Les anciennes cartes ne le marquent point; d'ailleurs la relation de Muller même ſuffit pour marquer un doute. Dans le voyage de 1648 il ne parle point de ce cap : ce qu'il dit du grand Iſthme paroît regarder celui, dont la fin forme le Serdzekamen. Muller dit formellement que, vis-à-vis de ce grand Iſthme, il y a deux Iſles, & ces Iſles ont été découvertes depuis vis-àvis des Tzchutzchis. Ceux qui ont fait ce voyage aſſurent, que depuis ce grand Iſthme on peut ſe rendre à l'Anadir, avec un vent favorable, en trois fois vingt-quatre heures. Cependant, ſi l'on s'en tient aux cartes modernes, il ſeroit impoſſible, avec le vent le plus favorable, d'aller depuis l'Iſthme de ce prétendu cap, juſqu'à l'Anadir, qui ſe décharge dans la mer au-deſſous de celui de Tzchutzki; mais cette route eſt très-facile : l'Indigir & l'Anadir ſont deux rivieres de la même mer.

Deſchenew voulut conſtruire un vaiſſeau à l'Anadir, pour envoyer à Jakouski le tribut qu'il avoit reçu des

Peuples qui habitent ſes environs ; mais le défaut de matériaux l'en empêcha. Il étoit allé par mer depuis le Kolyma juſqu'à l'Anadir, & trouva que cette route étoit non-ſeulement praticable, mais encore très-facile, puiſqu'il vouloit y envoyer le tribut, qu'il n'auroit ſûrement pas riſqué, ſi cette route lui avoit paru dangereuſe.

Voilà donc la ſeconde route pratiquée. Ce qui ne laiſſe plus aucun doute ſur la facilité de cette navigation, c'eſt le rapport que les Députés des deux compagnies Ruſſes, l'une établie au Kamtſchatka, & l'autre à l'embouchure de la riviere du Kolyma, firent en 1765 à la Cour de Saint Petersbourg. Ils annoncerent, que ceux du Kolima, étant partis de cette riviere, avoient doublé le cap Schalaginskoi à ſoixante-quatorze degrés de latitude, que deſcendant vers le Sud, par le détroit qui ſépare la Sibérie de l'Amérique, ils avoient découvert des Iſles, habitées au ſoixante-quatrieme degré de latitude ; qu'ils y avoient débarqué & établi un commerce des plus belles pelleteries avec les habitans ; que ceux du Kamtſchatka, ayant fait route au Nord,

avoient rencontré leurs camarades dans ces Iſles, & que, pour la commodité de leur commerce, ils avoient établi un entrepôt à l'Iſle de Beering.

Ces Députés apporterent à l'Impératrice quelques peaux de renards noirs, plus belles que toutes celles que l'on avoit vues juſqu'alors : ils dirent, qu'ils croyoient que quelques-unes de ces Iſles tenoient à l'Amérique.

D'après leur rapport, la Cour prit la réſolution de pouſſer ces découvertes, & elle envoya le Lieutenant-Colonel Blumer avec des Géographes, pour faire, en ſortant de l'Anadir, une expédition vers ces mêmes parages.

Il n'eſt donc pas douteux que la navigation, depuis le Kolyma juſqu'à l'Anadir, eſt praticable, même facile & prompte. Il eſt encore inconteſtable qu'on peut faire les deux premieres parties de la route, que le chemin eſt ouvert depuis le cap Nord en Norvege, juſqu'au Kamtſchatka, & depuis ce dernier endroit juſqu'au Japon, & les lieux voiſins.

Ceux qui ſont d'un ſentiment oppoſé diſent qu'on peut ſe perdre en doublant le cap de glace à l'Eſt du Taimena,

puiſque la terre de Gelmer s'avance beaucoup dans la mer, & que deux vaiſſeaux Ruſſes, l'un parti du Lena, l'autre de Jeniſea, en 1739, ſe briſerent en doublant ce cap.

Ce fait, rapporté par Gavelin, paroît aſſez ſuſpect. Il dit, que ces vaiſſeaux s'étoient perdus, & que tous les gens de l'équipage eurent le bonheur de ſe ſauver. Il y a apparence que les Ruſſes, ayant vu leurs vaiſſeaux pris par les glaces, les abandonnerent & ſe ſauverent à terre, &, pour ſe diſculper, ils aſſurerent qu'ils s'étoient briſés.

M. Engel rapporte un fait qui pourroit faire regarder cette conjecture comme une réalité. Il eut un jour une longue conférence avec un Chirurgien de vaiſſeau, qui alloit tous les ans à la pêche de la baleine, & qui avoit fait pluſieurs voyages à Spitzberg. Le Chirurgien lui dit qu'étant à Spitzberg, en 1743, on lui raconta qu'il y avoit environ trois ans, on rencontra dans le mois de Mai, un vaiſſeau, échoué ſur la côte du Sud; que ce vaiſſeau fut reconnu pour appartenir aux Ruſſes; qu'il n'étoit point endommagé, qu'on l'avoit trouvé bien pourvu de munitions, d'uſ-

tenſiles, le tout en fort bon état, & qu'on n'avoit jamais pu ſavoir comment il étoit arrivé dans cet endroit.

Il y a grande apparence que c'étoit un de ces deux vaiſſeaux dont on vient de parler. On les mit en mer vers 1739, & l'année ſuivante on rencontra ce vaiſſeau échoué. Aucun vaiſſeau d'Archangel n'a pu avoir ce ſort. On ſait en quel temps on doit aller à la mer Blanche & en revenir : d'ailleurs les Ruſſes n'ont point de vaiſſeaux ſur toute cette route. Les Samoyedes & M. Gmelin aſſurent, que jamais la petite mer, & moins encore la grande, ne reſtent gelées pendant le mois de Septembre, même pendant l'hiver. Ce vaiſſeau, abandonné par l'équipage, fut, dès que la mer devint libre, pouſſé par les vents du Sud-Eſt ſur la côte de Spitzberg, & on le trouva échoué.

Examinons à préſent les trois grandes objections que l'on fait depuis longtems contre la poſſibilité du paſſage du Nord-Eſt. On dit que la côte de la mer glaciale s'élargit de plus en plus, & que la mer dans ces parages devient toujours moins profonde ; ce qui doit faire

conjecturer, que quand même le paſſage auroit été poſſible autrefois, il ne le ſeroit plus aujourd'hui.

Dans la ſuppoſition, que la mer diminue, devienne plus profonde, & qu'elle baiſſe, comme en Suede, de demi pouce par an, cette objection n'auroit autant de force, qu'on ne voudroit pas s'écarter des côtes. Peut-on ſuppoſer, que cette diminution, qui, depuis cent vingt-deux ans, ne ſeroit que d'environ cinq piés, pût s'appercevoir dans la haute mer, que les vaiſſeaux Hollandois ont trouvée auſſi profonde que celle d'Eſpagne, où l'on ne trouve point de fond. En paſſant à huit ou douze degrés des côtes, c'eſt-à-dire, en s'en tenant éloigné de 260 ou 240 lieues, il eſt certain que cette diminution ne peut être ſenſible: d'ailleurs on ſait que ſur mer, comme ſur terre, il y a des chaînes de montagnes, dont les cimes forment des Iſles. Les vallons de ces montagnes doivent rendre la mer dans ces endroits très-profonde; & où l'on trouve une plaine, inclinée par une pente inſenſible vers la mer, elle y doit continuer & avancer fort loin. Si l'on vouloit ſuivre les côtes, on ne pourroit

y réuſſir qu'avec des bâtiments petits & légers ; mais, en avançant cent ou deux cents lieues en mer, on doit y trouver une grande profondeur, puiſqu'il y a par-tout quelques Iſles ou cimes de montagnes, dont les piés forment des vallons aſſez profonds entr'elles.

On ajoute, qu'à l'entrée du détroit il y a pluſieurs Iſles qui joignent preſqu'enſemble les deux continens de l'Aſie & de l'Amérique ; qu'à cette latitude les Iſles ſont ſouvent entourées de glaces, qui doivent boûcher les paſſages. Cette difficulté peut être de quelque poids ; mais on peut la détruire. Les Géographes placent des Iſles dans le détroit d'Anian ; quelques-uns y marquent même une grande Iſle Eſt & Oueſt entre les deux continens, laqueſſe remplit toute l'entrée du détroit : mais ces Géographes ſont-ils fondés ſur de bonnes raiſons ?

Suppoſons cependant que ces Iſles exiſtent telles qu'on ſe les figure, ſera-t-il impoſſible de paſſer entr'elles & le continent ? Tous ceux qui ont voyagé ſur mer ne peuvent révoquer en doute, qu'à l'entrée d'un pareil détroit, qui, à l'extrémité ſeptentrionale, aura tou-

jours cinquante lieues de large, les Iſles & leurs petits détroits ſe trouvant entre deux mers, la Glaciale & celle du Sud, il y aura des courants rapides, qui, ſelon les vents, pouſſent avec force l'eau & la glace, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud; de maniere que ſi la mer au Nord étoit gelée, ces petits détroits le feroient rarement, & jamais en été, parce qu'à moins d'un calme parfait, la glace ne pourroit y tenir.

La derniere objection roule ſur l'obſtacle inſurmontable que cauſent les glaces, qui, depuis l'exiſtence du monde, ſe ſont continuellement accumulées. Les glaces ſe forment de l'eau douce. Si l'on calculoit la quantité immenſe d'eau-douce qui ſe jette continuellement dans la mer elle ſurpaſſeroit une infinité d'Océans. Il faut donc que les glaces augmentent; il doit donc y avoir vers le pôle des montagnes de glaces, qui s'augmentent chaque année. Si cette route eût été autrefois praticable, elle ne le ſeroit plus.

Il eſt vrai que, ſi depuis l'exiſtence du monde, toute l'eau qui s'eſt écoulée dans la mer s'y trouvoit encore, elle ſurpaſſeroit de beaucoup celle qui a

exiſté pendant le déluge univerſel : mais pourquoi n'exiſte-t-elle plus ? C'eſt à cauſe de ſa circulation perpétuelle. Les fleuves & les rivieres ſont formés des ruiſſeaux ; ceux-ci des ſources, & les ſources des nuages, des vapeurs, des pluies, des neiges, &c. dont les quatre-vingt dix-neuf-centiemes viennent de l'eau de la mer. Ce ſont ces eaux douces, mêlées de parties ſalines & nitreuſes les plus ſubſtiles, qui, élevées en vapeurs, rempliſſent l'air & retombent, ſoit en roſée, en pluie & en neige, fécondent la terre, & font végéter toutes les plantes par une continuelle circulation. Si les glaces augmentoient, les vapeurs, les ſources, les fleuves, &c. diminueroient ; mais il faut convenir, que depuis plus de ſix mille ans on ne s'en eſt pas encore apperçu.

Enfin, pour épuiſer tout ce qu'on peut dire contre ce paſſage, on objectera que cette mer eſt ſouvent remplie de glaces ; qu'en accordant que cette glace n'eſt pas toujours ferme & ſolide, il faut du moins croire, d'après les relations que, par le calme, les glaçons épars ſe joignent & forment des plaines de glace d'une étendue immenſe, ce qui doit

faire craindre que les vaiſſeaux, au milieu de cette vaſte mer, ne ſoient continuellement expoſés au danger de ſe briſer & de périr.

On ne peut diſconvenir que, ſi cette mer étoit auſſi remplie de glaçons & de montagnes de glaces, les vaiſſeaux n'y fuſſent fort en danger; mais toutes les relations détruiſent cette conjecture. Tous ceux qui diſent avoir paſſé la nouvelle Zemble & avoir approché du pôle, aſſurent que la mer dans cet endroit eſt libre de glaces: cette objection eſt donc mal-fondée.

M. de Buffon dit que les glaces ſe forment auprès des terres & jamais en pleine mer: quand même on voudroit ſuppoſer, contre toute apparence, qu'il pourroit faire aſſez froid au pôle pour que la ſuperficie de la mer fût glacée, on ne concevroit pas mieux comment ces énormes glaces qui flottent pourroient ſe former, ſi elles ne trouvoient pas un point d'appui contre les terres, d'où elles ſe détachent enſuite par la chaleur du ſoleil. Les fleuves, tels que l'Oby, le Geniſea, & les autres qui tombent dans les mers du Nord, entraînent les glaces qui touchent pen-

dant la plus grande partie de l'année le détroit de Waigats, & rendent inabordable la mer de Tartarie par cette route, tandis que, du côté de la nouvelle Zemble, &, plus près des pôles, où il y a peu de fleuves & de terres, les glaces ſont moins communes & la mer eſt plus navigable. Si l'on vouloit tenter le voyage de la Chine par les mers du Nord, il faudroit diriger ſa route droit au pôle, & chercher les plus hautes mers où il n'y a peu ou point de glace; car on ſait que l'eau ſalée peut, ſans ſe geler, devenir beaucoup plus froide que l'eau douce glacée; & par conſéquent, dans la ſuppoſition même où le froid fût exceſſif au pôle, ce froid pourroit rendre l'eau de la mer plus froide que la glace, ſans cependant que la ſurface de la mer ſe gelât, d'autant plus qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-deux degrés la ſurface de la mer, quoique mêlée de beaucoup de neige & d'eau douce, n'eſt glacée qu'auprès des côtes. Si le paſſage du Nord a ſouvent été tenté inutilement c'eſt parce qu'on a toujours craint de s'éloigner des terres & de s'approcher du pôle.

La quantité prodigieuſe de glaces,

formée des eaux-douces, des rivieres qu'on trouve vers les rivages du continent & des iſles, laquelle eſt chaſſée ſouvent au Nord & au Nord-Eſt, peut quelquefois couvrir un peu la mer; mais en comparant cette quantité de glaces avec la grande étendue de la mer, qui eſt de treize degrés en latitude dans ſa plus grande largeur, & de plus de cent cinquante en longitude, ſans y comprendre celle qui eſt au Nord de l'Amérique, ces glaces peuvent être tellement diſperſées que les vaiſſeaux n'en doivent gueres être embarraſſés.

On pourra dire que les vaiſſeaux doivent s'attendre à trouver des Iſles ſur leur route, que dans le voiſinage des terres il ſe forme toujours une grande quantité de glaces; les vaiſſeaux ne pourront paſſer ni à côté ni entre les Iſles, les paſſages étant fermés par ces glaces.

Les glaces ne peuvent être d'invincibles obſtacles pour les vaiſſeaux; elles ne peuvent même les mettre en grand danger, car, ſelon MM. Jérémie, Ellis, & pluſieurs autres, ſi, dans le détroit d'Hudſon, on donne quelquefois dans des bancs de glace, on ſe grapine;

c'eſt-à-dire qu'on ſaiſit les vaiſſeaux contre les glaces ; & , lorſque , par la force des vents & des courants, il ſe forme quelqu'ouverture au travers des glaces , on met à la voile ſi le vent eſt favorable, pour ſe faire paſſage avec de longs bâtons ferrés.

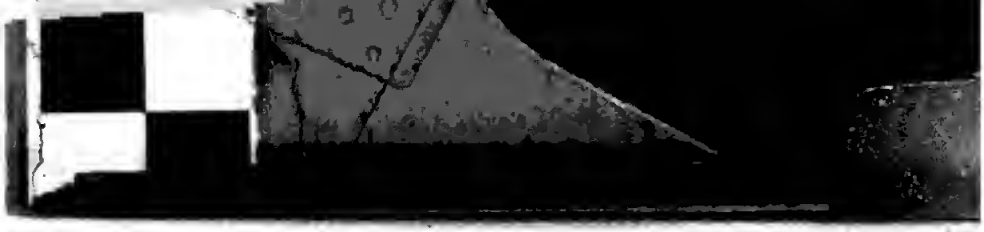
Si les glaces ne ſont point dans la baïe d'Hudſon des obſtacles inſurmontables , elles doivent cauſer bien moins d'enpêchemens dans la grande mer à l'Eſt. Le détroit d'Hudſon n'a que ſeize à dix-huit lieues de largeur : la mer, entre la nouvelle Zemble & le pôle, eſt de deux cens ſoixante lieues : le même embarras n'y eſt donc pas à craindre.

M. Jérémie dit, qu'on y peut paſſer depuis le quinze Juillet juſqu'au quinze Octobre. M. Ellis, dans ſon voyage, n'arriva au Cap Diggs que le 2 Août. L'année ſuivante , dans un ſecond voyage , il entra le vingt-neuf de ce mois dans le détroit : il remarqua qu'il fit un tems chaud & agréable juſqu'au trois de Septembre. Le neuf il ſe crut proche des Iſles de Révolutions, de l'autre côté du détroit, & voyoit encore de grandes montagnes de glaces,

qu'il perdit bien-tôt de vue, se trouvant dans un climat plus doux. Si la différence étoit déja si grande entre ce détroit, à soixante-deux dégrés de latitude, & la même hauteur en pleine mer, que le premier étoit rempli de grandes glaces mobiles, & l'autre entiérement libre, on peut juger de ce qu'on doit attendre en plein été dans la vaste mer du Nord. En continuant de comparer le détroit d'Hudson avec la grande mer, on verra résulter de cette comparaison de nouveaux avantages en faveur du passage du Nord-Est.

Il est rare qu'on puisse dépasser ce détroit avant le premier Août, & les vaisseaux de la pêche se trouvent ordinairement devant Spitzberg, à soixante-seize degrés, au commencement de Mai; ce qui fait trois mois plutôt que le tems où ils passent le détroit d'Hudson, tems qui suffiroit pour faire le voyage.

M. Jérémie fixe le terme où l'on peut passer le détroit, jusqu'au quinze Octobre. Les Samoyedes le fixent, pour la petite mer, au premier Octobre. Les vaisseaux ont donc cinq mois pour faire le trajet, ce qui fait cent cinquante-trois jours de vingt-quatre heures. Nous pla-



çons toujours le terme du départ, depuis le Cap Nord, à ſoixante-onze degrés de latitude, & environ quarante-cinq de longitude ; delà juſqu'au cent ſoixante-quinziéme, il y en aura cent-trente.

On a dit que, depuis le Cap Nord, il falloit tenir le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, & aller toujours au Nord-Eſt juſqu'au quatre-vingt-cinquieme degré de latitude. A cette hauteur le degré fait environ trois lieues & demie. Les cent trente degrés ne donnent que quatre cents-cinquante lieues : ſi l'on compte une heure de navigation pour une lieue de chemin, il reſtera encore ſeize cens quatre-vingt-ſept heures pour tous les empêchemens, tels que les glaces, les louvoyemens, les vents contraires, &c. & cependant pour les quatre cents cinquante heures du bon vent & de mer libre, on n'a compté qu'une lieue par heure, & l'on ſait que l'on peut en faire deux ou trois. On pourroit donc, dès le mois de Juillet, entrer dans le détroit d'Anian; &, ſi l'on ne vouloit pas hiverner ſur la côte Occidentale de l'Amérique, ou aux Iſles, vers le Sud du détroit, il ſeroit

encore poſſible de retourner la même année en Europe, ſans s'arrêter, que pour reconnoître le paſſage & l'entrée du détroit, avec les deux continents.

C'eſt ainſi que M. Engel prouve la poſſibilité d'un paſſage de la mer du Nord ou Océan Atlantique, dans la mer du Sud ou pacifique, par la mer glaciale. Si ces idées ne portent point l'empreinte de la vérité, du moins ne leur conteſtera-t-on pas celles de la probabilité : mais il croit que cette communication n'eſt pas pratiquable par le Nord-Oueſt. Cette conſéquence ſuit de l'étendue qu'il croit devoir donner à l'Amérique ſeptentrionale. Sans entrer dans aucun détail ſur le giſſement des côtes, on ſe bornera à expoſer ſuccinctement ce que diſent ceux qui croyent que ce paſſage exiſte, & les raiſons dont M. Engel ſe ſert pour les combattre.

La baïe d'Hudſon a été long-tems regardée, & l'eſt encore, comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales. Ce fut Cabot qui eut le premier l'idée d'un paſſage par le Nord-Oueſt à la mer du Sud : ſes découvertes n'allerent pas au-delà de l'Iſle de Terre-Neuve, & l'on reſta dans l'incertitude

ſur ce paſſage pendant plus de deux ſiécles. La fameuſe expédition de 1746 donna quelques lumieres, & le raiſonnement a changé les doutes en certitude.

1°. Les marées viennent de l'Océan & entrent plus ou moins avant dans les autres mers, à proportion que les canaux communiquent avec ce grand réſervoir, par des ouvertures plus ou moins conſidérables; d'où il s'enſuit que ce mouvement périodique n'exiſte point, ou ne ſe fait preſque pas ſentir dans la Méditerranée, dans la mer Baltique, & dans les autres golfes qui leur reſſemblent.

2°. Les marées arrivent plus tard & ſont plus foibles dans les lieux éloignés de l'Océan, que dans les endroits qui le ſont moins.

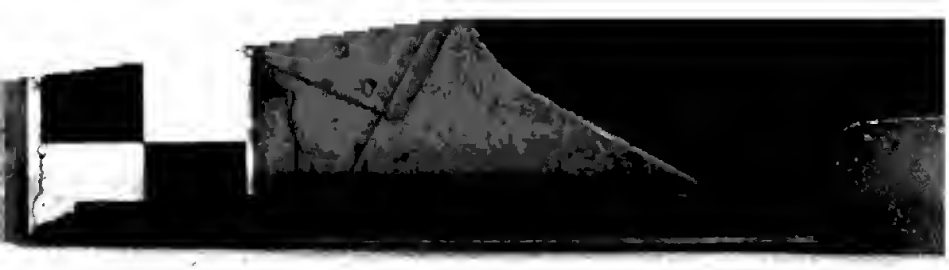
3°. Les vents impétueux qui ſoufflent avec la marée, la font monter au-delà de ſes bornes ordinaires: ils la retardent ou la diminuent lorſqu'ils ſoufflent en ſens contraire.

D'après ces faits il eſt conſtant, que ſi la baïe d'Hudſon étoit un golfe enclavé dans les terres, & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique, la marée

y ſeroit plus conſidérable, & qu'elle s'affoibliroit en s'éloignant de ſa ſource; elle perdroit de ſa force lorſqu'elle lutteroit contre les vents. Il eſt prouvé, par des obſervations réitérées, que la marée s'éleve à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baïe; que cette hauteur eſt plus conſidérable dans le fond de la baïe, que dans le détroit même, & qu'elle augmente encore lorſque les vents, oppoſés au détroit, ſe font ſentir. Ces expériences prouvent que la baïe d'Hudſon a d'autres communications avec l'Océan, que celles qu'on a déja trouvées.

Si les marées qui ſe font ſentir dans cette baïe ne peuvent venir ni de l'Océan Atlantique, ni d'aucune autre mer ſeptentrionale, où elles ſont toujours beaucoup plus foibles, on ne peut douter qu'elles ont leur ſource dans la mer du Sud.

Ces faits conſtatent l'exiſtence d'un paſſage, ſi long-tems cherché: mais, dans quelle partie de la baïe doit ſe trouver ce paſſage? Tout invite à croire que le Welcome à la côte Occidentale, doit fixer tous les efforts, dirigés juſqu'à préſent ſans choix & ſans méthode. On



y voit le fond de la mer à la profondeur de onze braſſes. C'eſt un indice que l'eau y vient de quelqu'Océan, parce que les eaux de rivieres, de neiges fondues & de pluies ſeroient troubles & ne laiſſeroient pas appercevoir le fond. Des courants, dont la violence annonce qu'ils partent de la mer Occidentale, tiennent ce lieu débarraſſé de glaces, tandis que le reſte du golfe en eſt entiérement couvert. Enfin les baleines qui, dans l'arriere ſaiſon cherchent à ſe retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en très-grande quantité à la fin de l'été; ce qui paroît indiquer un chemin pour ſe rendre à la mer du Sud.

On peut croire encore que le paſſage eſt court: toutes les rivieres qui ſe jettent ſur le côté occidental de la baïe d'Hudſon ſont foibles, ce qui peut prouver qu'elles ne viennent pas de loin, & que les terres qui ſéparent les deux mers ont peu d'étendue: ce raiſonnement eſt autoriſé par la force & la régularité des marées. Par-tout où le flux & reflux obſervent des tems égaux, avec la ſeule différence, qui eſt occaſionnée par le retardement de la lune dans ſon retour au Méridien, on eſt

assuré de la proximité de l'Océan d'où viennent ces marées. Si le passage est court, & s'il n'est pas avancé dans le Nord, comme tout semble l'indiquer, on doit présumer qu'il est facile. La rapidité des courants qu'on observe dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, donne du poids à cette conjecture.

Ces raisonnemens paroissent assez solides ; mais ils n'en imposent point à M. Engel. Il pense que l'on doit rétablir le continent de l'Amérique dans son ancienne position, & tel que les anciens Géographes Modernes l'ont constamment représenté pendant près d'un siécle : il fait voir, que le changement qui y a été fait n'est fondé sur aucune relation, mais seulement sur des conjectures erronées, & qu'il faut s'en tenir aux relations & aux cartes des anciens navigateurs, jusqu'à ce que des relations & des faits, aussi authentiques que les leurs, les contredisent. Selon les anciennes, à l'Oueſt & au Sud-Oueſt de la baïe d'Hudson, il existe un continent immense, ce qui détruit toute probabilité d'un détroit, qui communique de cette baïe dans la mer du Sud.

La relation d'Ellis le confirme dans cette opinion. Ce navigateur a fait tout ſon poſſible pour réuſſir à la découverte du paſſage, & a examiné toutes les places ſur leſquelles on pouvoit former la moindre conjecture ; mais il n'a pas porté du côté de l'Oueſt ou Sud-Oueſt, diſent les partiſans du paſſage dans la baïe d'Hudſon : pour le trouver il n'avoit qu'à ſuivre le reflux. Le flux, leur répond-t-on, ne peut venir de la mer du Sud, qui eſt à plus de mille lieues de cette baïe ; d'ailleurs il y a un nombre prodigieux de rivieres qui le croiſent.

On prétend que les baleines qui ſe trouvent dans la baïe, viennent par ce paſſage. Un détroit, par lequel des baleines de cent-cinquante & deux cens piés, paſſeroient aiſément, ne ſeroit pas difficile à découvrir.

On dit qu'il faut chercher ce paſſage au ſoixante-deuxieme, au ſoixante-cinquieme, ou enfin au ſoixante-neuvieme degré, mais on ſait que ceux de la Nation, appellée *Plats côtes de chiens*, habitent ces contrées, & viennent de quatre cents lieues loin à pié au Fort Bourbon, ſitué vers le cinquante-ſep-

tieme degré. Les quatre cent lieues donneroient vingt degrés : leur pays eſt donc ſitué au ſoixante-dix-ſeptieme : ſi l'on veut n'admettre que quinze degrés, ce ſera alors au ſoixante-douzieme. Ces Sauvages, qui vont par terre, & paſſent par toute cette latitude à pié ſec, n'ont aucune connoiſſance d'un détroit ni d'une mer voiſine, ſi ce n'eſt de la baïe de l'Eſt. Tous les Indiens parlent d'un pays immenſe, & juſqu'à mille lieues à l'Oueſt de la baïe, & n'ont aucune idée d'un Océan ou d'un détroit peu éloigné. Il eſt donc contre toute vraiſemblance qu'entre le ſoixante & le ſoixante-dixieme degré on puiſſe trouver un détroit dans toute cette étendue qui réuniſſe les mers du Sud & du Nord. M. Engel aſſure, que, pour paſſer de la mer du Nord dans celle du Sud, il faut prendre du côté du Nord-Eſt.

Voici la maniere dont on pourroit s'y prendre, ſelon M. Engel, pour trouver le paſſage qu'il annonce. On s'expoſe à courir des riſques en entreprenant de traverſer des mers inconnues ; mais la crainte qui ſaiſit tout un équipage, n'eſt pas ſouvent le moindre obſtacle à la réuſſite d'une entrepriſe.

Cette crainte penſa faire échouer le projet de ſe frayer un chemin aux Indes Orientales en faiſant le tour de l'Afrique. Les Chefs de l'expédition n'imaginerent pas, que le Cap de Bonne-Eſpérance, nommé *le Cap des Tourmetes*, fût pratiquable. De quelle frayeur ne ſera-t-on pas ſaiſi en arrivant dans une mer, que le préjugé fait croire remplies de glaces fermes ? Pour réuſſir, il ſeroit à propos de prendre les précautions ſuivantes.

L'équipage ne doit être compoſé que de volontaires, auxquels on expliquera le deſſein qu'on a formé. On doit leur donner une ſolde plus forte qu'à l'ordinaire, & promettre une récompenſe honnête à ceux qui agiront avec zèle & application ; déclarer que la moindre mutinerie ſera punie avec ſévérité.

Cette importante expédition ne doit être confiée qu'à un Chef d'une capacité reconnue : il faut lui laiſſer le choix des Officiers qui ſeront ſous ſes ordres. Il ſeroit utile que pluſieurs Savans vouluſſent faire ce voyage pour en rapporter des découvertes, utiles aux progrès des Sciences.

Il vaudroit mieux porter la prévoyan-

ce juſqu'aux dangers imaginaires, que de rien négliger. Il ne faudroit pas chercher l'épargne pour un objet ſi important. Il ſeroit néceſſaire d'équipper deux frégates & un petit bâtiment leger qui pût aller à voiles & à rames ; que ces trois vaiſſeaux fuſſent conſtruits ſolidement, & que l'une des frégates fût recouverte en dehors de feuilles d'acier poli, pour être en état de réſiſter au choc des gros glaçons, ou de gliſſer facilement entre deux. Il faudroit d'ailleurs que les vaiſſeaux fuſſent forts & tiraſſent peu d'eau, parce que, ſi l'on ſe trouvoit dans des parages où la mer eût peu de fond, on pourroit y paſſer ſans danger. Le petit bâtiment iroit en avant pour reconnoître les Iſles, les côtes, les bas fonds, les glaces, &c. Si, en s'avançant vers le pôle, on trouvoit, comme on n'en peut guere douter, une mer libre, le petit bâtiment s'en approcheroit le plus près poſſible, en prenant la précaution, lorſqu'il en ſeroit environ à un degré, de ſe faire précéder par deux chaloupes, à la diſtance de deux cens pas chacune, pour s'aſſurer s'il n'y auroit pas quelque péril à craindre. Chaque vaiſſeau devroit être pourvu

pourvu de trois ou quatre chaloupes de différentes grandeurs, afin qu'on pût ſe ſauver dans les chaloupes en cas de naufrage.

Outre les proviſions ordinaires, il ſeroit eſſentiel de ſe munir d'une aſſez grande quantité d'eau de-vie. Tous ceux qui ont voyagé dans les contrées ſeptentrionales, ſe ſont trouvés forcés de faire uſage de cette liqueur. Il ſeroit prudent d'en faire paſſer une partie ſur des herbes anti-ſcorbutiques, pour prévenir cette maladie, qui eſt toujours fort dangéreuſe dans les mers du Nord. Ce mal provient d'une nourriture groſſiére, mal-ſaine, de difficile digeſtion, principalement des viandes ſalées, & du défaut de mouvement. Pour y remédier encore, il faudroit choiſir les meilleures proviſions, avoir plus de bœuf que de porc, & le ſaler moins qu'on ne fait ordinairement. On ſait que dans les régions froides la viande eſt moins ſujette à la corruption que dans les autres : il faudroit encore ſe précautionner d'un vinaigre capable de réſiſter aux maladies aiguës.

On pourroit remédier au défaut d'exercice en ſe pourvoyant de tout

ce qui eſt néceſſaire à la pêche de la baleine. Si l'année étoit tardive, & ſi les vents du Nord forçoient les vaiſſeaux d'attendre quelque tems pour paſſer entre la nouvelle Zemble & le Spitzberg, on s'occuperoit de cette pêche. Par là on empêcheroit l'engourdiſſement des gens de l'équipage, & l'on préviendroit pluſieurs maladies. Cette pêche pourroit même dédommager des frais de l'armement, ſi l'entrepriſe ne réuſſiſſoit pas; mais, ſi elle réuſſiſſoit, outre les avantages que l'on en retireroit, on formeroit d'excellens marins.

Il ne faudroit pas manquer d'armer les vaiſſeaux en guerre; mais recommander aux Officiers de n'employer la force que dans la derniere néceſſité, pour ne pas tomber dans les mêmes fautes que les Capitaines, employés pour les découvertes, ont preſque toujours commiſes.

Une attention, à laquelle il ne faudroit pas manquer, en faiſant cet armement, ce ſeroit de ſe pourvoir des marchandiſes qui pourroient convenir aux habitans des pays par leſquels on ſeroit obligé de paſſer. Pour les connoître il faudroit s'adreſſer à ceux qui

ont voyagé dans des pays à peu près ſemblables.

Ce ſeroit un grand avantage d'avoir des gens qui ſuſſent divers langues, telles que la Hollandoiſe, la Ruſſe, la Jakoutske, la Samoïede, &c. On pourroit, par leur moyen, converſer avec les Peuples de ces cantons.

La prudence demanderoit qu'on ſe pourvût de tout ce qui pourroit procurer quelque ſoulagement, ſi, contre toute attente, on étoit obligé d'hiverner vers l'Indigir ou le Kolima, ou bien ſur les côtes de l'Amérique, vers le détroit d'Anian. Les relations des Ruſſes nous apprennent qu'ils ont ſouvent hiverné ſur le *Chatunga*, *l'Olenock*, le *Lena*, *l'Indigir*, ſans nuls préparatifs, & qu'ils ſe ſont garantis des rigueurs de l'hiver dans de ſimples cabanes qu'ils ont conſtruites. Ainſi, en ſe pourvoyant de quelques effets néceſſaires, on pourroit hiverner plus commodément dans ces contrées.

S'il arrivoit, ce qui eſt très-probable, qu'on doublât le cap Schalaginskoi de bonne heure, & qu'on ſe trouvât ſur la fin de Juillet, ou au commencement d'Août, à l'entrée du détroit, on pour-

roit renvoyer un vaiſſeau en Europe pour en donner avis, afin qu'on formât un nouvel armement qui partiroit au printems ſuivant, & iroit fortifier l'établiſſement que l'on voudroit former.

Cet établiſſement pourroit ſervir d'entrepôt, s'il étoit ſitué dans une des Iſles du Sud, ou vers celle de Beering. Le retour d'un vaiſſeau, depuis le cap Schalaginskoi, ne ſeroit pas difficile : tous ceux qui ont été dans ces mers à la pêche de la baleine conviennent que juſqu'en Juin le vent vient preſque toujours de la partie du Sud : qu'en Août & Septembre il ſoufle de la partie du Nord, & qu'en Juillet il eſt variable : cet avantage n'eſt pas peu conſidérable. En partant d'Europe on trouve le vent favorable pour aller au Nord & au Nord-Eſt : il l'eſt auſſi en Août pour rentrer dans le détroit, & les vents du Nord-Eſt, qui regnent le plus ſouvent, facilitent aux vaiſſeaux un prompt & heureux retour.

Il paroît que ces meſures ſont juſtes & aſſez bien combinées pour aſſurer le ſuccès d'un voyage, qui ne peut manquer de couvrir de gloire le navigateur habile à qui l'expédition ſera confiée.

Le Monarque qui s'assureroit une communication entre l'Océan & la mer du Sud, par la mer glaciale, s'ouvriroit de nouvelles sources de richesses. Pour juger des grands avantages que l'on pourroit s'en promettre, il suffit de jetter un coup-d'œil sur la situation de la mer du Sud.

Vers le Nord on rencontre dans le continent de l'Amérique ces Lacs, où des hommes barbus ramassent l'or, & ceux où, selon M. Jérémie, tous les ustensiles, les chaudieres même sont fabriquées d'argent. Vers le Sud sont les Isles Salomon, auxquelles on a donné ce nom, à cause de leurs richesses; la terre de Quiros & autres terres Australes; un nombre infini d'Isles, peu ou point connues. A l'Orient est le Mexique & le Pérou, le Japon, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée; enfin les pays les plus riches du monde.

Peuple d'Amérique policé & très-nombreux.

Entre les Nations qui sont au Nord de l'Amérique on en distingue quatorze principales: celle qui tient des Chinois, mais qui a l'usage de se couvrir la tête d'un espéce de turban; les *Têtes-pelées*: ce peuple est ainsi nommé, parce qu'il

n'a ni cheveux ni barbe : les hommes barbus qui portent des bonnets, & les *Thahuglauks*. Cette derniere Nation eſt la plus policée : elle habite ſur les bords d'un Lac qui a plus de trois cents lieues de tour & trente de large. Sur les bords de ce Lac on compte plus de cent belles villes. Les maiſons ſont de pierres, enduites de terre glaiſe, ſans toît, en maniere de plate-forme. Les habitans naviguent ſur le lac dans des bâtiments de deux cents piés de long. Ils cultivent les arts, font des étoffes & des uſtenſiles de fer & de cuivre. Leur gouvernement eſt ſemblable à celui des Turcs. Les peuples y ſont auſſi nombreux, ſi l'on en croit les Moskemlees leurs voiſins, que les feuilles des arbres. Ils labourent la terre avec des bœufs, qui leur ſervent de nourriture. De la peau de ces animaux ils font des chauſſures & des vêtements. Ils portent la barbe de la longueur de deux doigts ; un habit en tunique qui deſcend juſqu'aux genoux. Leur coëffure eſt un bonnet en forme de pyramide & d'une hauteur exceſſive. Ils ont une bottine qui leur cache toute la jambe : ils ſont toujours armés d'un bâton ferré. Leurs femmes ſont enfermées : ils ai-

ment la guerre, & la font preſque toujours à des Nations, qui ne leur cédent ni en force ni en puiſſance. L'uſage des armes à feu eſt parmi eux de la plus haute antiquité.

Le commerce du Japon eſt ſi lucratif, que les Hollandois ſacrifieroient tout pour n'en pas être privés. La Chine eſt peu éloignée du Japon, & la Chine fait l'objet principal du commerce des Européens aux Indes Orientales. Les Philippines fourniſſent des richeſſes immenſes. Les Eſpagnols ne connoiſſent & ne poſſedent que la plus petite partie de ces Iſles. Celles qui ſont voiſines des Moluques produiſent les épiceries, dont les Hollandois ont fait le commerce juſqu'à préſent. L'Iſle Borneo eſt la plus riche qu'on connoiſſe par ſa quantité d'or & de diamans : enfin les richeſſes ſemblent ſe préſenter de tous côtés.

Voici la raiſon pour laquelle on les a négligées juſqu'à préſent. L'Eſpagne, qui poſſede une étendue immenſe de pays des deux côtés de la ligne, qui a épuiſé ſes anciens domaines, ſans pouvoir fournir les habitans néceſſaires à ces conquêtes, qui ne tire rien des Phi-

lippines, ne peut entreprendre de nouveaux établiſſements. Les Hollandois, établis à l'Occident de la mer du Sud, ſont dans le même cas, & peut-être dans une ſituation plus défavorable.

Ce ſeroit envain que les autres Nations de l'Europe ſongeroient à former des établiſſemens dans ces régions, tant qu'on ne pratiquera pas la route du Nord. Toutes les relations nous apprennent qu'après avoir navigué tant de mille lieues, les vivres ſont conſumés, l'équipage eſt épuiſé de fatigues, accablé de maladies; & ceux qui le compoſent ne ſongent qu'à retourner dans leur pays.

Quand même on pourroit parvenir à former un établiſſement dans ce pays, ſans avoir des lieux de relâche, l'impoſſibilité de fournir à propos des ſecours à ceux qui le compoſeroient, en hâteroit bien-tôt la ruine. Cette colonie ſeroit expoſée à périr de faim ou de maladie, ou à être aſſaſſinée par les naturels du pays.

Dans les lieux de relâche, dont nous avons parlé, on établiroit des magaſins, qu'on auroit ſoin de tenir toujours bien fournis de munitions. Des établiſſemens

me le centre de cette nouvelle domination. On pourroit en faire d'autres dans les Isles un peu plus à l'Oueſt ; mais il ſeroit avantageux de ne les faire qu'entre le quarante-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude.

On auroit tort de vouloir ſe fixer dans quelqu'Iſle plus au Sud, & de chercher un pays riche. Il faut mettre de la diſtinction entre des établiſſemens fixes, qui doivent ſervir pour ainſi dire de capitale, & entre les lieux de commerce. Les premiers doivent être fondés dans des lieux tempérés : on ſait que l'air de Batavia eſt fort mal-ſain, auſſi bien que la plupart des établiſſemens des Hollandois aux grandes Indes.

Si l'on compare l'état de population dans ces pays, ainſi que dans le Pérou & dans les autres endroits de la Zone Torride, avec celles des colonies Angloiſes, on y trouvera une différence énorme. Pour former un établiſſement il faut donc chercher un pays tempéré, arroſé de rivieres, couvert de bois ; rempli de pâturages, de vivres, & où l'on puiſſe conſtruire des vaiſſeaux, les armer & les fournir de leur équipage,

&c. alors leurs voyages au Sud, à l'Eſt & à l'Oueſt ſeront très-faciles à faire : dans l'eſpace de dix ans on découvrira plus de pays, & l'on avancera plus le commerce, que l'on n'a fait juſqu'ici depuis deux cents ans.

Les relations des Eſpagnols & de Drake, dans ces contrées à l'Oueſt & au Nord-Oueſt de la Californie, nous apprennent qu'on y trouve tout ce qui peut contribuer à former un établiſſement durable, &, par la route indiquée; par les entrepôts dans le détroit d'Anian, & delà dans les Iſles qui ſont à l'Eſt de ce détroit, la communication avec l'Europe ſeroit facile. Tout étant une fois reconnu, ce qui pourroit ſe faire en peu d'années, les vaiſſeaux iroient & viendroient ſans aucun riſque.

Les réflexions de M. Engel ne permettent plus de douter que l'Europe peut s'ouvrir la communication de la mer du Sud par le Nord. L'on ne peut donner aſſez d'éloges à un Savant, qui conſacre ainſi ſes veilles à l'utilité publique.

L'EXTRAIT que nous venons de donner ſemble nous conduire à la néceſſité de préſenter une idée des différentes Langues de ces Barbares qui habitent les Pays que l'on auroit à parcourir, ſi l'on formoit ſérieuſement l'entrepriſe dont nous avons parlé.

VOCABULAIRES

Tirés des langues barbares de divers Peuples Auſtraux.

Des Iſles Salomon.

Un.....Tacii.
Deux.....Loua.
Trois.....Tolu.
Quatre.....Fa, d'fa.
Cinq.....Lima.
Six.....Houw.
Six.....Ongefoula.

Venez à la barque..Nutifoi.
Allez-vous-en.....Fanou.
Se battre.....Backela.
Femme.....Herri.
Cochon.....Wacka.
Poule.....Omo.
Vent.....Augin.
Poisson.....Ica.
Ligne à pêcher....Eca.
Noix de cocos.....Alieuw.
Bananas.....Wafoudgy.
Obos, racine.....Oubi, oufii.
Donnez-moi mes obos.Toma may oufi.
Malade.....Mataii.
Noix fraîches de cocos.....d'Mauta.
Corail.....Lickafon. Acacho.
Clou.....Hakoubea.
Fer.....Hequii.
Hameçon.....Matau.
Chef, prince.....Latou.

Abordez à terre....Ajouta. Ajouda.
Retirez-vous.....Alick-wi.
Bon fer.....Moaii.
Oui.....Da of iito.
* * * *.....Acoua. (*)

Des Isles Cocos.

Soleil.....La.
Lune.....Massima.
Etoile.....Fittou.
Yeux.....Matta.
Oreilles.....Talinga.
Langue.....Alello.
Levres.....Lamotou.
Joues.....Calafou.
Gorge, gozier.....Oua.
Mammelle.....Chou.
Cœur.....Fatta.
Os.....Coloii.

* C'est le nom d'une racine en forme de roseau, à peau marquetée.

Nez.....Esou.
Barbe.....Talaffa.
Dents.....Nyso. Lyso.
Cheveux.....Ourouk. Ourou.
Os.....Waaii.
Pieds, mains.....Fatinga. Lima.
Ongles.....Maii ninia.
Ventre.....Tinay.
Dos.....Toua.
Epaules.....Touauma.
Fesses.....Mouri.
Enfant, garçon...Tama.
Fille.....Toubon.
Femme.....Farri.
Dormir.....Mooii.
Danser.....Pipi.
Maison, hutte.....Fare.
Pierre.....Fattou.
Arbre.....Talie. Taliei.
Bois.....Lachaii.
Fer.....Hackoumea.

Corail.....Cofoa.
Vaiſſeau.....Wacha.
Cochon.....Pouacca.
Coq.....Moa
Eau.....Waii.
Poule.....Oufa.
Pluie.....Oua:
Coignée, maillet...Tocki. Gelſii.
Terre.....Kille.
Airain.....Tatto.
Siége.....Noffoa.
Ecuelle.....Chienga.
Yvoire.....Tatta.
Vent du midi.....Maſſele.
Bleſſer d'un coup de couteau.....Tuamo.
Habit.....Ceffou.
Natte.....D'fau.
Huile de cocos.....D'lolo.
S'embarger, mettre au large.....Foulau.

Montagne.....Maoucha.

Mange.....Tacki, nacki.

Eleve.....Foudii.

Bananas.....Fouti.

Obos, racines.....Oufi.

Eau.....Waii.

Huile.....Lolo.

Fromage.....Poulacca.

Ciseaux, tenailles, pinces.....Epouri.

Bague.....Mamma.

Tambour.....Naffa.

Bombarde.....Leaii tismogel nebvii.

(1)*****....Waiifogi.

Couteau.....Fassi.

Verre brûlant.....Lessi iloa.

Feuilles de cocotiers. Aes cisaro.

Eau de cocos.....Wacki.

Sucre.....Lolo.

(1) Le nom n'y est pas. Il paroît que c'est quelque chose d'aquatique.

(1) *****....Falaſola.

Coquillage à perles. Tiffa : teffa.

Clochette, ſonnette. Taula.

Canelle.....Kaii.

Cordeau.....Wafauw.

Feu.....Oumou.

Un.....Taci.

Deux.....Loua.

Trois.....Tolou.

Quatre.....Fa.

Cinq.....Lima.

Six.....Houno.

Sept.....Fitou,

Huit.....Walou.

Neuf.....Ywou.

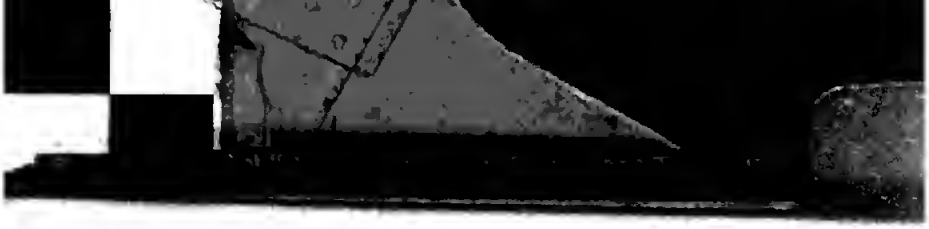
Dix.....Ongefoula. (2)

Ceci, cela.....Equi.

(1) C'eſt le nom d'un fruit.

(2) Ces Peuples ne ſavoient compter que juſquà dix. Les Européens leur ont enſeigné à aller juſqu'à trente, en repliquant ainſi les mots. *Onze*, Ongefoula Taci. *Douze*, Ongefoula Loua.

Garçon.....Manta.
Voyons.....Matta may.
Il n'y a rien, ce n'eſt rien.....Neay : Eay.
Non.....Eay.
Oui.....Yio : Yiouw.
Il n'y a plus rien...Eeuw.
Pigeon.....Loupe.
Chant, chanſon....Adoua.
Bon jour, bien venu.Lolle.
Piquurre en broderie ſur la peau.....Tetau.
Poſtures en danſant, geſtes baladins...Mon.
Nom d'un animal à corne.....Niſo.
Sucre.....Lolo.
Obos de la petite eſpéce.....Talo.
Toile, écorce ou papier peint.....Keaſiva.



Bœuf.....Wagga : Waggabou.

(1)**** Cava. Acava. Atova.

Navire.....Wacha.

Nom des ôtages donnés.....Tamay. Foſa.

Corde ou ceinture d'habit.....Caffa.

Bracelet.....Tauwa pou.

Doigt.....Fatinga.

(2) *****..... Lolou.

Pain comme on le fait en Europe...Maſi.

Foye.....Adde.

Foye de Cochon...,Adde puacca.

Roi.....Ariki.

Chef, commandant, prépoſé.....Latou : Latau.

(1) Racine qui ſe mange, & du ſuc de laquelle on fait la boiſſon.

(2) Suc des fruits, comme l'huile de cocos, le ſucre des cannes.

De la nouvelle Guinée.

Roi.....Latiew.
Noix de cocos.....Lamas.
Poule.....Coocq. (1)
Cochon.....Tembor.
Bananes.....Tachouner.
Œufs de poule.....Paſima coo.
Eau.....Dan. Daan.
Poiſſon.....Hiſſou.
Carabi.....Corre cor.
Feuilles d'un arbre ou plante.....Fomboug po.
Pinaſſe.....Bou.
Chaux.....Camban.
Huile.....Poom.
Corail.....Poutai.
Couteau.....Coot.

(1) C'eſt une onomatopée, ou imitation du cri de cet oiſeau, que les Celtes, qui ſont à l'autre extrémité du monde, ont auſſi nommé Coq. Preuve évidente que la nature conduit tous les hommes à nommer les choſes bruyantes par le ſon du bruit qu'elles font.

Fer.....Herees. (1)

*****.....Bouo. (2)

Tête.....Ea.

Nez.....Niſſon.

Oreilles.....Talingan.

Dents.....Yſang.

Chignon.....Poſſon Arong.

Cheveux.....Nihouge.

Main.....Limang.

Pieds.....Kekeiin.

Mammelles.....Sou ſou.

Bras.....Pong Liman.

Langue.....Hermang.

Levres.....Tabaing, Vouling.

Epaules.....Haliyug.

Ventre.....Balang.

Dos.....Baheing.

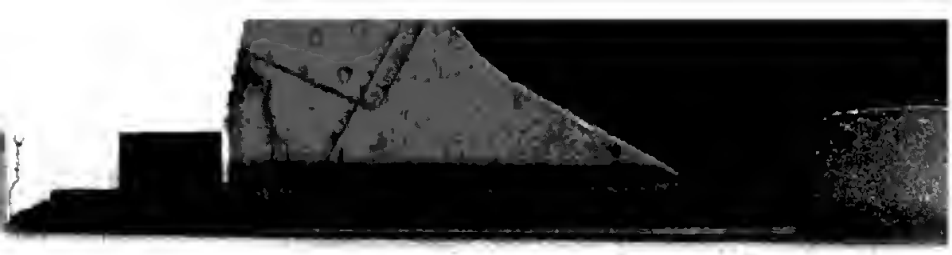
Doigts.....Kateling limang.

(1) Ce mot eſt viſiblement tiré de l'Eſpagnol *Hierro*.

(2) C'eſt peut-être le nom de la partie qui déſigne un ſexe.

Feſſes.....Poutong.
Barbe.....Incam beſſer.
Joues.....Paring.
Gozier.....Con con hang.
Dormir.....Heim.
Manger.....Nam nam.
Boire.....Anda.
Roſeau, canne.....Daan.
Siége.....Sou.
Pierre.....Coore.
Feu.....Eef.
Terre, à terre.....Behoul.
Hameçon.....Joaul.
Coquillage à perle..Corron. Tamborin.
Soleil.....Naas.
Lune.....Calangh.
Etoiles.....Maemelia.
Maſſue de fer.....Hereris.
*****.....Foun. (1)
Anneaux qui s'atta-

(1) C'eſt peut-être l'action d'engendrer.



chent au nez....Jaoull. (1)

Yvoire.....Tembrombis.

Filets à pêcher....Calcoloun.

Mer.....Taas.

Sabre de bois.....Seel.

Terre rouge.....Taar.

Sable.....Coon.

Pluie.....Ous.

Fronde.....Gimmio. Halla.

Lance de bois.....Mareet.

Trait, flêche.....Houvan.

Plumes des flêches..Tounſiet.

Sang humain.....Daar aug.

Sang de cochon...Caar de rembos.

Bonnets.....Naudikea.

Canot.....Takoup.

Voguer à rames....Gemoe Hainoes.

Montagnes.....Faſſer.

Ce n'eſt pas, il n'y a

(1) C'eſt le même mot qu'hameçon. On voit que ce mot eſt dérivé de la reſſemblance de ces anneaux qui s'accrochent au nez comme un hameçon.

De l'Iſle Moyſe.

Oui.....Llu.
Bois non écorcé....Sagu.
Pain.....Pouhonnori. (1)
Epaules.....Caracerreram.
Mammelles.....Sou ſou.
Genoux.....Pou hanking.
Yeux.....Mattanga.
Voyons, montrez...Matta may.
Gozier.....Comie connon.
Langue.....Caramme.
Barbe.....Paore Wourou.
Nez.....Wansrugo.

même; qu'il y a beaucoup de termes différents; que pluſieurs mots ſont les mêmes, & qu'ils ne different que dans la prononciation. Ces obſervations ſont des preuves preſque certaines d'émigration & de commerce d'un pays à l'autre.

(2) Il paroît qu'il y a erreur dans le Vocabulaire, & qu'on a fait une tranſpoſition à l'endroit de ces deux mots. On ſait que le pain de ces Sauvages ſe fait avec la moëlle d'un arbre, appellé *Sagu*.

Bananes.....Hiwoundi. Taboun.
Il va venir.....Kirrekir.
Cochon.....Cambour.
Cocos.....Lamas.
Nous.....Tata.
Attendez, tout-à-l'heure.....Alep.
Un.....Kaou.
Deux.....Roa.
Trois.....Tolou.
Quatre.....Wati.
Cinq.....Rima.
Six.....Eno.
Sept.....Luiitfou.
Huit.....Ejalou.
Neuf.....Siwa.
Dix.....Sangapoula.
Poule.....Mitoa.
Maſſue.....Micoura.
Fer.....Maſſirim.

De l'Isle Moa, près des côtes de la Nouvelle Bretagne.

Cocos.....Lieu.
Bananes.....Tandani.
Cochon.....Paro.
Eau.....Nanou.
Gingembre.....Raaii.
Couteau.....Ani.
Poisson.....Kojima.
Chien.....Aroue.
Corail.....Sassera.
Corail blanc.....Sassera poute.
Peigne d'os.....Marmauw.
Clou.....Bée.
Pain.....Sagu.
Pâte ou gâteau de farine.....Soome.
Habit de femme....Maiie.
Bracelet.....Sabre.
Arc.....Partina

Fléche.....Bare.

Harponer le poiſſon. Tineanii.

Dormir.....Maune.

Dent de cochon....Sona.

Quadrupède.....Pari wou.

Cinq.....Wer faut.

Soleil.....Arduio.

Oiſeau blanc.....Mavi kaketoua. (*a*)

Racine jaune.....Aou.

Non : rien.....Taop : tap.

Allez-vous-en.....Hoiida.

Le nom de l'Iſle eſt. Arti. (*b*)

VOCABULAIRE DE L'ISLE TAITI.*

A

A Bobo,	demain.
Aibou,	venez.
Ainé,	fille.
Aiouta,	il y en a.
Aipa,	le terme de négation, il n'y en a pas.
Aneania,	importun, ennuyeux.
Aouaou,	fi, terme de mépris, de déplaiſance.
Aouereré,	noir.
Aouero,	œuf.
Aouri,	fer, or, argent, tout métal ou inſtrument de métal.
Aoutti,	poiſſon volant.

* Nous parlerons de cette Iſle dans le volume ſuivant.

Aouira,	éclair.
Apalari,	briſer, détruire.
Ari,	coco.
Arioi,	célibataire & homme ſans enfans.
Ateatea,	blanc.

B

Boho,	crâne

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres conſonnes ſuivantes *C*, *D*.

E

Ea,	racine.
Eaï,	le feu.
Eaia,	perruche.
Eaibou,	vaſe.
Eaiabou-maa,	vaſe qui ſert à mettre le manger.
Eame,	boiſſon faite avec le coco.
Eani,	toutes façons de ſe battre.
Eao,	les nuages, & fleur en bouton ou non ouverte.
Eatoua,	la Divinité. Le mê-

me mot exprime aussi ses Ministres, ainsi que les Génies subalternes bienfaisans ou malfaisans.

Eeva, deuil.
Eie, voile de pirogue.
Eiva-eoura, danse ou fête des Taitiens.
Eivi, petit.
Eite, entendre.
Elao, mouche.
Emaa, fronde.
Emao, requin, veut dire aussi mordre.
Emeitai, donner.
Emoe, dormir.
Enapo, hier.
Enene, décharger.
Enia, dedans, sur.
Enninnito, s'étendre en bâillant.
Enoanoa, sentir bon.
Enomoi, terme pour appeller, venez ici.
Enoo-te-papa, asseyez-vous.
Enoua, la terre & ses différentes parties.
Enoua Taiti, le pays de Taiti.

Enoua Paris, le pays de Paris.
Eo, ſuer.
Eoe-tea, fleche.
Eoe-pai, pagaye ou rame.
Emoure-papa, l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
Eone, ſable, pouſſiere.
Eonou, tortue.
Eote, baiſer.
Eouai, pluie.
Eouao, voler, dérober.
Eououa, boutons ſur le viſage.
Eoui, roter.
Eounoa, bru, belle-fille.
Eouramaï, lumiere.
Eouri, danſeur.
Eouriaye, danſeuſe.
Epao, vapeur lumineuſe qui file dans le ciel, que le peuple nomme *étoile qui file*. A Taiti on les regarde comme des génies malfaiſans.
Epata coup de langue pour

appeller la femme.

Epepe, papillon.
Epija, oignon.
Epoumaa, ſifflet. Il ſert à appeller aux repas.
Epouponi, ſouffler le feu.
Epoure, prier.
Epouta, bleſſure ; ce mot exprime auſſi la cicatrice.
Era, ſoleil.
Era-ouao, ſoleil levant.
Era-ouopo, ſoleil couchant.
Era-ouavatea, ſoleil à midi.
Eraï, le ciel.
Erepo, ſale, malpropre.
Ero, fourmi.
Eri, Roi.
Erie, royal.
Eroï, laver, nettoyer.
Eroleva, ardoiſe.
Eroua, trou.
Erouai, vomir.
Eroupe, pigeon bleu d'une eſpece fort groſſe, ſemblable à ceux qui ſont chez M. le Maréchal de Soubiſe.

Etai, la mer.
Etao, lancer.
Etaye, pleurer.
Eteina, frere ou ſœur aînée.
Etouana, frere ou ſœur cadette.
Etere, aller.
Etere maine, revenir.
Etio, huître.
Etpi, couper, coupé.
Etoi, hache.
Etoumou, tourterelle.
Etouna, anguille.
Ftoouo, raper.
Evaï, l'eau.
Evaie, humide.
Evaine, femme.
Evana, arc.
Evare, maiſon.
Evaroua-t-eatoua, ſouhait, qui ſe fait aux perſonnes qui éternuent, & qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas, ou que le bon génie te réveille.
Evero, lance.
Evetou, étoile.

Evetou-eave, comete.
Evi, fruit acide, ſemblable à une poire, particulier à Taiti.
Evuvo, flûte.

Les mots ſuivans ſe prononcent *e* long, comme l'*n* des Grecs.

ȵti, figures de bois qui préſentent des génies ſubalternes, & ſe nomment *ȵtitane* ou *ȵtiaine*, ſuivant que ces génies ſont du ſexe maſculin ou du féminin. Ces figures ſervent à des cérémonies religieuſes, & les Taitiens en ont pluſieurs dans leurs maiſons.
ȵieie, corbeille.
ȵou, pet ; les Taitiens l'ont en horreur.
ȵouou, moule.
ȵreou-tataou, couleur à piquer : c'eſt celle qui ſert à ces caracteres

ineffaçables qu'ils s'impriment ſur les différentes parties du corps.

nriri & auſſi *ouariri*, ſe fâcher, ſe mettre en colere.

Je ne connois aucun mot qui commence par les conſonnes ſuivantes *F*, *G*.

H

Horreo; ſonde faite avec les coquilles les plus peſantes; ſe prononce comme s'il y avoit une *h* devant l'*o*.

I

Idre; rat.
Iroiroi, fatiguer.
Iroto, dedans.
Ivera, chaud.

Je ne connois qu'un mot qui commence par la conſonne *L*; ſavoir *lamolu*, les levres.

M

Maa, manger.
Maea, enfans jemeaux.
Maeo, ſe gratter, démanger.
Maï, de plus, ſe dit auſſi *maine*; c'eſt un adverbe de répétition: *etere*, aller, *etere-maï* ou *etere-maine*, aller une ſeconde fois, revenir.
Maglli, froid.
Mala, plus.
Malama, la lune.
Malou, conſidérable, grand.
Mama, léger.
Mamaï, malade.
Manoa, bon jour, ſerviteur; expreſſion de politeſſe ou d'amitié.
Manou, oiſeau, léger.
Mao, émérillon pour la pêche.
Mataï, vent.
Mataï-malac, vent d'Eſt ou de Sud-Eſt.

Mataïaoueraï, vent d'Oueſt ou de Sud-Oueſt.
Matao, hameçon.
Matapo, borgne, louche.
Matari, les pléiades.
Matïe, l'herbe, *gramen*.
Mato, montagne.
Mate, tuer.
Mea, choſe.
Meiu, bananier, bananes.
Meto ua parens; *Metoua-tanè* ou *eoure*, pere; *metoua-aine* ou *erao*, mere.
Mimi, uriner.
Mòa, coq, poule.
Moea, natte.
Mona, beau, bon.
Moreou, calme, tems ſans vent.
Motoua, petit-fils.

N

Nate, donner.
Nie, voile de bateau.
Niouniou, jonquille.

O

Oaï, murailles & pierres.
Oaite, ouvrir.
Oorah, la piece d'étoffe dont on s'enveloppe.
Ooroa, généreux, qui donne.
Opoupoui, boire.
Oualilo, voler, dérober.
Ouaoura, aigrette de plumes.
Ouaora, guérir ou guéri.
Ouanao, accoucher.
Ouare, cracher.
Ouatere, timonier.
Ouera, chaud.
Oueneo, cela ne sent pas bon, infecte.
Ouetopa, perdre, perdu.
Ouhi, hé.
Ouope, mûr, en maturité.
Oupani, fenêtre.
Oura, rouge.
Ouri, chien & quadrupedes.

P

Paï, pirogue.
Paia, assez.

Papa,	bois, siege & tout meuble de bois.
Papanit,	fermer, boucher.
Paoro,	coquille, nacre.
Parouai,	habit, étoffe.
Patara,	grand-pere.
Patiri,	tonnerre.
Picha,	coffre.
Pirara,	poisson.
Piropiro,	puanteur d'un pet ou des excrémens.
Pirioi,	boiteux.
Piripiri,	négatif, avare qui ne donne point.
Po,	jour.
Pôe,	perle, pendant d'oreilles.
Poi,	pour, à.
Poiri,	obscur.
Poria,	gras, en embonpoint; bien portant.
Porotata,	loge à chiens.
Pouaa,	cochon, sanglier.
Pouerata,	fleurs.
Poupoui,	à la voile.
Pouta,	blessure.
Poto,	petit, exigu.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre Q.

R

Rai, grand, gros, considérable.
Ratira, vieux, âgé.
Roa, gros, fort gras.
Rωa, fil.

Aucun mot venu à ma connoissance ne commence par la lettre S.

T

Taitai, salé.
Taio, ami.
Tamai, ennemi, en guerre.
Tane, homme, mari.
Taotiti, nom de la grande Prêtresse obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande considération.
Tara-tane, femme mariée.
Taporai, battre, maltraiter.
Taoua-mai, Médecin.
Taoumi, haussecol pour les cérémonies.
Taoumta, couverture de tête.

Taoura, corde.
Tata, homme
Tatoue, l'acte de la génération.
Tearea, jaune.
Teouteou, valet, eſclave.
Tero, noir.
Tetouara, femme barrée.
Tiarai, fleurs blanches qu'ils portent aux oreilles en guiſe de pendans.
Titi, cheville.
Tinato, ſerpent.
Toa, fort, puiſſant, malfaiſant.
Tomaiti, enfant.
Toni, terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute *Peio*, allongé, ou *Pijo* prononcé doucement comme le grand *j* des Eſpagnols. Si la fille ſe donne un coup ſur la partie extérieure du genou, c'eſt un refus ;

mais si elle dit *enomoi*; c'est l'expression de son consentement.

Toto, sang.

Touapouou, bossu.

Touaine, frere & sœur, en ajoutant le mot qui distingue le sexe.

Toubabaou, pleurer.

Touie, maigre.

Toumaay, action de faire des armes. C'est avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matieres plus dures que le bois. Ils se placent comme nous pour faire des armes.

Toura, dehors.

Toutai, faire ses nécessités.

Toutu, excrémens.

Toupanoa, ouvrir fenêtre ou porte,

Touroutoto, vieillard décrépit.

Toutoi-papa, lumiere des grands;

niao - papa, lumiere du peuple.

V

Vareva, pavillon qu'on porte devant les Rois & les principaux.

Je ne connois point de mots qui commencent par les lettres *U*, *X*, *Y*, *Z*.

Noms de différentes parties du corps.

Aoupo, le deſſus de la tête.
Boho, crâne.
Eouttou, le viſage.
Mata, les yeux.
Taria, les oreilles.
Etaa, mâchoire.
Eiou, le nez.
Lamoulou, les levres.
Ourou, les cheveux.
Allelo, la langue.
Eniou, les dents. *Eniaou*, curedents. Ils les font de bois.
Oumi, la barbe.
Papaourou, les joues.
Arapoa, gorge, goſier.

Taah,	menton,
Eou,	mammelles, tetons,
Aoao,	le cœur.
Erima,	la main.
Apourima,	le dedans de la main,
Eaiou,	les ongles.
Etoua,	dos.
Etapono,	épaules.
Obou,	inteſtins.
Tinai,	ventre.
Pito,	nombril.
Toutaba,	glandes des aînes,
Etoe,	feſſes.
Aoua,	cuiſſes.
Eanai,	jambes.
Etapoué,	pied.
Eoua,	teſticules.
Eoure,	ſexe de l'homme.
Erao,	ſexe de la femme.
Eomo,	clitoris

Nombres.

Atai,	un.
Aroua,	deux.
Atoaou,	trois.
Aheha,	quatre.
Erima,	cinq.
Aouno,	ſix.

Ahitou, ſept.
Awarou, huit.
Ahiva, neuf.
Aourou, dix.

Ils n'ont point de mot pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, &c. juſqu'à vingt qu'ils diſent *ataitao*.

Ataitao-mala atai, vingt plus un, ou vingt & un, &c.

Ataitao - mala aourou, trente; c'eſt-à dire, vingt plus dix.

Aroua-tao, quarante; *aroua-tao mala atorou*, quarante-trois, &c.

Arouo tao, mala aourou, quarante plus dix, ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter un de ces Inſulaires au-delà de ce dernier nombre.

Noms de plantes.

Amiami, cotiledon.
Amoa, fougere.
Aoute, roſe.
Eaaeo, canne à ſucre.
Eaere, le ſaule pleureur, autrement dit le ſaule du grand

Seigneur.

Eaia, poires.
Eape, araum de Virginie.
Eatou, lys de S. Jacques.
Eoe, bambou.
Eóai, indigo.
Eora, ſafran des Indes.
Eotonoutou, figues.
Eoui, igname.
Epoua, rhubarbe.
Eraca, marons, châtaignes.
Erea, gingembre.
Etaro, araum violet.
Eti, ſang-dragon.
Etiare, grenadille ou fleur de la paſſion.
Etoutou, rivina.
Mairerao, ſumak à trois feuilles.
Mati, raiſins.
Hoporo-moa, poivre.
Pouraou, roſe de Cayenne.
Toroire, héliotrope.

REMARQUES sur les Iſles de la Mer Pacifique.

ON ne peut aſſez s'étonner de voir, au milieu d'une auſſi vaſte étendue d'eau que l'eſt la Mer Pacifique, un nombre infini d'Iſles, & preſque toutes petites. A peine y en a-t-il quelques-unes de remarquables : la plûpart n'ont que quatre, ſix ou huit lieues de tour, & le nombre de celles qui ſont au-deſſous eſt prodigieux. Il s'en trouve même une aſſez grande quantité qui ſont noyées dans le milieu & ne ſortent de la mer que par leurs bords, élevés en circuit comme des chauſſées.

On pourroit croire que cette multitude d'Iſles eſt les reſtes d'un monde perdu ſous les eaux, & dont on n'apperçoit plus que les ſommités : cela paroît d'autant plus vraiſemblable, que les Gallions de Manille, allant à la foire d'Acapulco, trouvent ſouvent le fond avec la ſonde en plein Océan & loin de la vue de toute terre.

Les Vocabulaires que nous venons de donner prouvent, que s'il y a beaucoup

coup de différence dans les Langues de ces Iſles ; il ſe trouve cependant une anologie entr'elles, ce qui prouve inconteſtablement qu'il y a eu des migrations, même un commerce établi d'un pays à l'autre. Ce commerce & ces migrations ſont fort difficiles aujourd'hui pour des peuples ſéparés par un eſpace de mer immenſe, & qui ne font uſage pour la navigation que de très-petits canots. Ces difficultés n'exiſtoient pas, lorſque ces contrées n'étoient pas ſubmergées.

Nous ne donnons ceci que pour une conjecture : le Lecteur en fera tel uſage qu'il jugera à propos.

Fin du Tome Vingt-cinquieme.

645018

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES
Contenus dans le Vingt-cinquieme Volume.

CHAPITRE V.

ARTICLE I. *Terre Magellanique.* Page 1
§. I. *Habitans de la Terre Magellanique.* 2
§. II. *Animaux de la Terre Magellanique.* 15
§. III. *Arbres & Plantes de la Terre Magellanique.* 21
§. IV. *Poiſſons, Coquillages.* 23
§. V. *Deſcription des Détroits Magellan & le Maire.* 24
§. VI. *Les Eſpagnols forment un établiſſement ſur le Détroit de Magellan, & l'abandonnent.* 40

CHAPITRE VI.

Isles de l'Amérique Méridionale. 45
ARTICLE I. *Isle Sainte Catherine.* Ibid.
ARTICLE II. *Isles Sébaldes.* 48
ARTICLE III. *Isles Malouines, nommées par quelques Voyageurs* Isles d'Anican. *Les Anglois les appellent* Isles Falklan. 49
§. I. *Leur position & leur description géographique.* Ibid.
§. II. *Terrein.* 50
§. III. *Plantes.* 52
§. IV. *Fruits.* 55
§. V. *Fleurs.* 56
§. VI. *Plantes Marines.* 57
§. VII. *Coquilles.* 58
§. VIII. *Animaux.* 59
§. IX. *Poissons.* 67
§. X. *Crustacées.* 68
§. XI. *Climat, Vents, Marées.* 69
§. XII. *Comment ces Isles ont été découvertes, & par qui elles sont habitées.* 73
ARTICLE IV. *Terre de Feu.* 81
ARTICLE V. *Terre ou Isle des Etats.* 82
ARTICLE VI. *Isles de la Mer du Sud.* 86
ARTICLE VII. *Isles Chonos.* 87

ARTICLE VIII. *Iſles Sainte-Marie & Mocha.* 89
ARTICLE IX. *Iſle de Jouan Fernandès.* 92
ARTICLE X. *Iſles Maſſa-Fuero, S. Ambroiſe, & S. Felix.* 105
ARTICLE XI. *Iſle Gorgone.* 106
ARTICLE XII. *Iſles Gallapagos.* 107
ARTICLE XIII. *Iſle des Cocos.* 110
ARTICLE XIV. *Iſle Quibo.* 111

TERRES AUSTRALES. 115

CHAPITRE I.

Auſtralaſie. 118
ARTICLE I. *La Nouvelle Hollande.* Ibid.
ARTICLE II. *Iſles Palaos, ou Nouvelles Philippines.* 126

CHAPITRE II.

La Polynéſie. 159
ARTICLE I. *Iſles des Jardins, des Rois & des Barbus.* Ibid.
ARTICLE II. *Iſle de Taumaco ou Taumago.* 162
ARTICLE II bis. *Iſles de Salomon.* 169
§. I. *L'Iſle Yſabelle.* 172
§. II. *Guadalcanal.* 173

§. III. *Isles Saint Pierre & Sainte Madeleine.* 174
§. IV. *La Dominique.* 175
§. V. *Isle Christine.* 176
§. VI. *Isles Saint Bernard.* 183
§. VII. *Isle Solitaire.* 184
§. VIII. *Isle Sainte Croix.* Ibid.
§. IX. *Autres Isles sans nom.* 194
§. X. *Continuation du voyage des Espagnols.* 197
ART. IV. *Isles de Rotterdam & d'Amsterdam.* 200
ART. V. *Isles Saint Bernard.* 201
ART. VI. *Isle de la Belle-Nation.* 208
ART. VII. *Isles Waterlandt, des Mouches, Sans-fonds.* 216
ART. VIII. *Isles des Chiens, & Pernicieuses.* 222
ART. IX. *Isles Labyrinthe.* 224
ART. X. *Isles Bauman.* 230
ART. XI. *Isles de Hoorn.* 233
ART. XII. *Isles Vertes.* 258
ART. XIII. *Isle de Pâques.* 261
ART. XIV. *Isles Vespera & Aurore.* 270
ART. XV. *Isles sans nom.* 271
ART. XVI. *Isles découvertes par M. de Bougainville.* 275
ART. XVII. *Isles de la Louisiade.* 286
ART. XVIII. *Addition à la description*

de la Nouvelle Zélande, que l'on trouve dans le ſixiéme volume de cet Ouvrage. 298

ART. XIX. *Seconde addition à la Nouvelle Hollande.* 345

EXTRAIT *d'une Diſſertation ſur l'impoſſibilité d'un Paſſage de la Mer du Nord ou Océan Atlantique dans la Mer du Sud ou Pacifique, par les Mers ſeptentrionales.* 377

VOCABULAIRES tirés des langues barbares de divers Peuples Auſtraux. 419

Des Iſles Salomon. ibid.

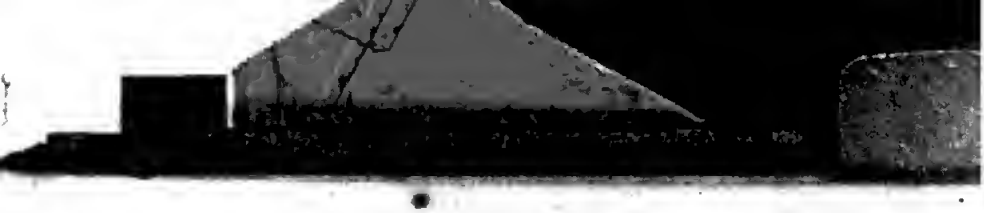
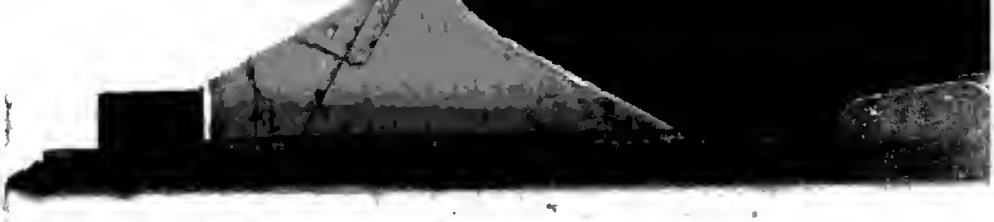
Des Iſles Cocos. 421

De la Nouvelle Guinée. 428

De l'Iſle Moyſe. 433

De l'Iſle Moa, près des côtes la Nouvelle Bretagne. 435

VOCABULAIRE de l'Iſle Taiti. 437

REMARQUES ſur les Iſles de la Mer Pacifique. 456

Fin de la Table du Vingt-cinquieme Volume.